

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL

LA FIGURE DU LIVRE ET LE LIVRE TOTAL DANS TROIS NOUVELLES DE JORGE LUIS BORGES :
« TLÓN, UQBAR, ORBIS TERTIUS », « LA BIBLIOTHÈQUE DE BABEL » ET « LE LIVRE DE
SABLE »

MÉMOIRE

PRÉSENTÉ

COMME EXIGENCE PARTIELLE

DE LA MAÎTRISE EN ÉTUDES LITTÉRAIRES

PAR

OLIVIER BÉLISLE

AVRIL 2013

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL
Service des bibliothèques

Avertissement

La diffusion de ce mémoire se fait dans le respect des droits de son auteur, qui a signé le formulaire *Autorisation de reproduire et de diffuser un travail de recherche de cycles supérieurs* (SDU-522 – Rév.01-2006). Cette autorisation stipule que «conformément à l'article 11 du Règlement no 8 des études de cycles supérieurs, [l'auteur] concède à l'Université du Québec à Montréal une licence non exclusive d'utilisation et de publication de la totalité ou d'une partie importante de [son] travail de recherche pour des fins pédagogiques et non commerciales. Plus précisément, [l'auteur] autorise l'Université du Québec à Montréal à reproduire, diffuser, prêter, distribuer ou vendre des copies de [son] travail de recherche à des fins non commerciales sur quelque support que ce soit, y compris l'Internet. Cette licence et cette autorisation n'entraînent pas une renonciation de [la] part [de l'auteur] à [ses] droits moraux ni à [ses] droits de propriété intellectuelle. Sauf entente contraire, [l'auteur] conserve la liberté de diffuser et de commercialiser ou non ce travail dont [il] possède un exemplaire.»

REMERCIEMENTS

Je me dois d'abord de remercier ma directrice Carolina Ferrer pour sa disponibilité, ses précieux conseils, le partage de ses grandes connaissances académiques et professionnelles et son support durant la réalisation de ce travail. Son aide a été précieuse tout au long de ce parcours semé d'embûches qu'est la préparation et la rédaction d'un mémoire et ses commentaires constructifs m'ont souvent permis d'améliorer mon projet. Je tiens aussi à la remercier parce qu'elle m'a permis non seulement de gagner en maturité sur le plan académique, mais aussi parce que cette maturité acquise me sera utile sur le plan personnel et professionnel dans le futur. Elle aura permis que ce mémoire ne soit pas seulement un accomplissement scolaire, mais aussi un cheminement personnel.

Je veux aussi remercier mon amoureuse pour le support moral et émotif ainsi que l'immense patience dont elle a fait preuve durant mes années passées sur ce mémoire. Elle a su m'épauler dans les meilleurs comme les pires moments et endurer mon humeur en constante corrélation avec mon inspiration (bonne, mauvaise) face à mon écran blanc. Elle a su me changer les idées, me faire rire, réfléchir, manger et dormir lorsque j'en oubliais la nécessité. Je lui serai éternellement reconnaissant et redevable de l'amour, l'affection et la patience dont elle fait preuve à mon égard jour après jour. Son intelligence et sa grande culture générale m'ont souvent permis de voir d'un autre angle les différents problèmes auxquels j'ai dû faire face en me motivant à plusieurs reprises. Je peux dire sans l'ombre d'un doute que sans elle, je ne serais jamais parvenu au terme de mes études. Si parfois j'ai tendance à manquer de confiance en moi, je sais qu'elle, elle n'en manque jamais.

Enfin, je remercie tous les autres, famille, amis, connaissances et inconnus (il y en a sûrement) qui ont de près ou de loin, et souvent sans le savoir (pour ne pas dire tout le temps), participé à l'achèvement de ce mémoire. Je vous suis très reconnaissant et vous avez tous été, à un moment ou à un autre, une source de support exceptionnel durant mon parcours universitaire. J'espère avoir le privilège de continuer à vous côtoyer encore longtemps.

TABLE DES MATIÈRES

<i>Résumé</i>	v
<i>Introduction</i>	1
<i>Chapitre I - Naissance et essence d'une figure</i>	9
<i>1.1 - Naissance de la figure</i>	10
<i>1.1.1 Composantes nécessaires au déploiement d'une figure</i>	10
<i>1.1.1.1 L'expérience symbolique du sujet</i>	11
<i>1.1.1.2 Autonomie significative de la figure : un passé effacé</i>	14
<i>1.1.2 La figure : un élément inépuisable</i>	17
<i>1.2 - L'obsession comme essence de la figure</i>	23
<i>1.2.1 Fascination de l'inconnu</i>	24
<i>1.2.2 L'impénétrabilité de la figure</i>	28
<i>1.2.3 Le culte de la figure</i>	32
<i>1.3 Contenir le livre en une figure</i>	35
<i>Chapitre 2 - Du livre au Livre : Apparition et évolution de la figure du livre dans les univers borgésiens</i>	37
<i>2.1 - Le livre selon Borges</i>	37
<i>2.1.1 L'instrument primordial de l'homme</i>	38
<i>2.1.2 La supériorité du livre sur le monde</i>	41
<i>2.1.3 Un dialogue inégal</i>	43
<i>2.1.3.1 L'intention de l'auteur ?</i>	44
<i>2.1.3.2 L'intention du lecteur</i>	47
<i>2.1.4 Du livre au Livre</i>	51

2.2 - Le Livre selon Borges.....	52
2.2.1 Table des matières du Livre borgésien.....	53
2.2.2 Préface du Livre borgésien.....	56
2.2.3 Index du Livre borgésien.....	60
Chapitre 3 - Le Livre total : de la rencontre à l'obsession.....	66
3.1 - Processus d'apparition de la figure du Livre.....	66
3.1.1 Premiers contacts entre le livre et le personnage-lecteur : du banal au particulier.....	68
3.1.2 Les pages opaques des livres.....	72
3.2 Représentations de la figure du Livre dans les nouvelles de Jorge Luis Borges.....	78
3.2.1 Le Livre comme représentation du monde et de l'univers.....	79
3.2.2 Le Livre infini.....	85
3.3. L'obsession.....	89
3.3.1 Détection de la composante obsessionnelle dans les univers textuels borgésiens...	90
3.3.2 Conséquences de l'obsession des personnages-lecteurs pour la figure du Livre.	99
Conclusion.....	104
Bibliographie.....	112

RÉSUMÉ

L'objectif de ce mémoire est d'observer la relation obsessionnelle qui se développe entre les figures du livre apparaissant dans trois nouvelles de l'écrivain argentin Jorge Luis Borges et les personnages-lecteurs entrant en contact avec elles. À travers l'étude de l'apparition et l'évolution de ces figures dans « Tlön, Uqbar, Orbis Tertius », « La Bibliothèque de Babel » et « Le livre de sable », nous en déterminons les impacts et les conséquences sur les personnages et leurs univers fictionnels. Notre analyse considère que l'obsession des personnages pour une représentation de la figure du livre est déclenchée exclusivement lorsque cette dernière se présente comme la figure du Livre total, le livre contenant tout.

Dans un premier temps, nous déterminons ce que nous entendons par figure. Pour ce faire, nous utilisons principalement la théorie du symbole élaborée par Maurice Blanchot dans *Le livre à venir* (1959) et celle de la figure présentée par Bertrand Gervais dans *Figures, Lectures – Logiques de l'imaginaire Tome 1* (2007). À partir de celles-ci, nous analysons les éléments nécessaires à l'apparition d'une figure dans un texte littéraire et nous étudions comment elle parvient à s'installer en tant que le centre d'attention des sujets avec lesquels elle entre en relation. Ces théories nous permettent d'affirmer que l'essence même d'une figure est l'obsession qu'elle parvient à susciter chez un sujet. Sans elle, il n'y a pas de figure.

Nous faisons, ensuite, une analyse de la bibliographie critique. D'une part, nous étudions la signification du livre selon Jorge Luis Borges en nous appuyant essentiellement sur la conférence sur le livre qu'il donna en 1978. D'autre part, nous nous penchons sur plusieurs analyses sur son œuvre qui portent sur le rôle primordial que le livre joue dans celle-ci. De plus, nous remarquons que certains critiques signalent la présence chez Borges d'un objet livresque encore plus important : le Livre total. Ainsi, nous portons une attention particulière à la constitution d'un tel objet, afin de déterminer comment il parvient à prendre une place essentielle dans certains des textes borgésiens.

Pour terminer, nous identifions les représentations de la figure du Livre dans chacune des trois nouvelles analysées. Nous décrivons leur apparition dans les univers textuels et expliquons comment elles parviennent à devenir obsédantes pour les personnages avec lesquels elles entrent en contact. Pour ce faire, nous mettons de l'avant le caractère infini de la figure du Livre et le concept du Livre monde qu'elle englobe. Finalement, nous explorons les différents impacts que cette obsession a sur les personnages et leur univers respectif en analysant l'évolution des composantes obsessionnelles entourant chacune des figures du Livre. Nous constatons que c'est l'impossibilité pour les personnages-lecteurs de satisfaire leur obsession qui cause ces conséquences, et que celles-ci deviennent alors irréversibles.

INTRODUCTION

L'œuvre de l'écrivain argentin Jorge Luis Borges (1899-1986) laisse souvent ses lecteurs dans le doute, ses textes posant nombre de questions n'offrant aucune réponse immédiate, si ce n'est que d'autres questions. Les réflexions et hypothèses émanant de ces questionnements permettent rarement d'établir une quelconque certitude ou la direction à prendre afin d'y parvenir. Les critiques s'étant intéressés à son œuvre sont nombreux et l'éventail des sujets qu'ils traitent à partir de celle-ci est tout aussi important : de la psychanalyse en passant par le féminisme, sans oublier la physique quantique, la neurologie, la biologie et la philosophie, les horizons couverts par l'analyse borgésienne sont tout aussi innombrables.¹ Évidemment, comme il s'agit d'une œuvre littéraire, la littérature sera aussi un domaine d'étude récurrent chez la critique borgésienne. Parmi les multiples réflexions littéraires qu'ont fait jaillir les textes de Borges, une nous semble particulièrement intéressante : la présence du livre ou du fait littéraire dans son œuvre. Ce qui s'en dégage principalement est qu'il y aurait quelque chose de particulier qui anime le livre chez Borges, qui le place sans cesse à l'avant-plan, faisant de lui un acteur influent dans les mondes fictifs que l'auteur met sous nos yeux.

À l'aide de différentes sources, notre recherche tentera de dresser le portrait du livre borgésien en tant que figure et de découvrir ce qui la rend si présente et importante dans les nouvelles de l'auteur argentin. De plus, nous tenterons de voir si sa présence serait déterminante non seulement pour le maintien de l'univers textuel en place, mais aussi pour ceux qui le peuplent; l'œuvre borgésienne ne mettant pas uniquement en scène des livres, mais également des lecteurs potentiellement influencés par ceux-ci. Selon André Lamontagne : « C'est que, pour les personnages borgésiens, l'univers quotidien de référence

¹ Pour en avoir un aperçu plus exhaustif, le site web *Babel Borges : la diffusion des idées borgésiennes* (<http://babelborges.org/>) dirigé par Carolina Ferrer propose une compilation pointue des écrits réalisés à partir de l'œuvre de Borges. En date du 17 décembre 2012, on pouvait déjà y dénombrer plus de 6000 références. Voir également à ce sujet son article «La obra de Jorge Luis Borges, las ciencias y la crítica: un análisis de las bases bibliográficas».

est le monde des livres. »² Notre objectif ne sera donc pas seulement de dresser le portrait d'une figure du livre et l'image que l'écriture borgésienne en donne, mais aussi d'observer ses impacts sur les personnages-lecteurs. Nous croyons que c'est lorsqu'un ou des personnages-lecteurs entrent en contact avec une des manifestations du livre chez Borges que cette figure prend forme et déploie sa sphère d'influence. Notre hypothèse de départ sera donc que la présence d'une certaine figure du livre dans les nouvelles de Jorge Luis Borges viendrait jouer un rôle primordial dans le déroulement et le dénouement de celles-ci par la réaction obsessionnelle qu'elle provoque chez les personnages-lecteurs entrant en contact avec elle. En somme, nous pensons que c'est parce que les personnages-lecteurs seraient obsédés par une figure du livre que cette dernière aurait un impact sur l'univers textuel où elle est déployée.

Tenter d'expliquer ou d'élucider un élément de l'écriture borgésienne nécessite souvent d'en expliquer d'autres qui en convoquent eux-mêmes d'autres et ainsi de suite. Rapidement, la direction à prendre afin d'arriver à une conclusion satisfaisante devient un labyrinthe aux ramifications multiples. La figure du livre ne fera pas exception à cette mécanique. Ainsi, la lecture que nous souhaitons en faire est inévitablement liée à l'une des plus importantes théories littéraires du siècle dernier : l'intertextualité. Même s'il ne s'agit pas de l'angle avec lequel nous voulons aborder notre recherche, nous ne pouvons faire abstraction du fait qu'étudier la présence et le rôle de la figure du livre dans les nouvelles de Jorge Luis Borges implique intrinsèquement l'immense et omniprésent mur de l'intertextualité. En tentant de l'éviter, nous ne ferions que nuire à notre réflexion tant la reconnaissance de ce concept est ancrée dans l'image que la critique donne de l'œuvre borgésienne. En fait, certains critiques posent régulièrement Borges comme étant à la source des théories intertextuelles. Lamontagne avance que la construction des univers fictifs de Borges passerait avant tout par la mise en place d'un mécanisme rappelant l'intertextualité :

[...] elle est un processus par lequel un texte fictionnel convoque et intègre un autre texte, un référent le plus souvent fictif qui a pourtant, comme matérialité livresque, une existence réelle hors texte. Pour explorer cette question, l'œuvre de Jorge Luis Borges est l'une de celles qui s'imposent au regard critique. Tout d'abord, l'intertextualité est le

² Lamontagne, André. 1994. « Le livre et le monde : la référence intertextuelle chez Jorge Luis Borges ». *Tangence*, no 44 (juin), p. 29.

principe structurant des fictions de l'écrivain argentin, y ordonne le mode de représentation de la réalité, introduisant ainsi l'un des grands axes de la poétique postmoderne.³

Soutenir que l'œuvre d'un écrivain a introduit l'un des grands axes de la poétique postmoderne n'est pas une mince affirmation. Cela vient directement sous-entendre que ses textes ne seront pas uniquement donnés à l'analyse, mais qu'ils opèrent également comme un fondement théorique dans la façon d'analyser d'autres textes. Apportons cependant une nuance quant au lien que Lamontagne fait entre l'intertextualité et Borges. Il serait plus juste de dire que c'est l'œuvre borgésienne qui a servi à structurer les théories intertextuelles que le contraire.

Dans son essai *Borges, The passion of an endless quotation*, Lisa Block De Behar défend l'idée que ce qu'elle nomme *le jeu de citation* auquel s'adonne Borges est sans fin. Ce jeu littéraire propre à une grande partie de son œuvre impliquerait la présence constante et infinie de références à d'autres textes ou livres dans ses textes et vice versa. Elle explique :

[...] if Borges quotes innumerable authors in his works it should not surprise us that innumerable authors continue to quote Borges. [...] Borges' library multiplies, in parts, the books of others in his books and his in those of others, accumulating the potential of a partial, endless literary play.⁴

Ce besoin, ou plutôt, cette conviction borgésienne que chaque texte ou livre en implique d'autres et vice versa, et ce, à l'infini, jouera un rôle central dans l'élaboration et la diffusion du concept d'*intertextualité*. Ce dernier a été développé en profondeur par Gérard Genette sous le terme de *transtextualité*⁵ dans son essai *Palimpseste : La littérature au second degré* : « Je dirais plutôt aujourd'hui, plus largement, que cet objet est la *transtextualité*, ou transcendance textuelle du texte, que je définissais déjà, grossièrement, par "tout ce qui le [le texte] met en relation, manifeste ou secrète, avec d'autres textes." »⁶ Ce qui préoccupe

³ *Ibid.*, p. 20.

⁴ Block De Behar, Lisa. 2003. *Borges, The Passion of an Endless Quotation*. Albany : State University of New York Press, p.1.

⁵ Notons que l'intertextualité en tant que telle fut d'abord introduite par Julia Kristeva dans les années 60, puis, retravaillée en détail par Gérard Genette dans son essai *Palimpsestes* en 1982. Il la renommera alors *transtextualité*.

⁶ Genette, Gérard. 1982. *Palimpsestes : La littérature au second degré*. Paris : Seuil, p. 7.

Genette est ce qui se situe dans l'intertexte, c'est-à-dire, dans l'espace littéraire virtuel présent entre les textes et qui est le lieu de rapports ou de la perception de rapports par le lecteur entre le texte qu'il vient de lire et les textes antérieurs et/ou postérieurs à ce dernier. Genette nommera cette forme de transtextualité *hypertextualité*. Celle-ci deviendra, tout au long de son essai, un élément inévitable de l'intertexte : « Elle aussi est évidemment un aspect universel (au degré près) de la littérarité : il n'est pas d'œuvre littéraire qui, à quelque degré et selon les lectures, n'en évoque quelque autre et, en ce sens, toutes les œuvres sont hypertextuelles. »⁷ Si la perception des rapports transtextuels est assujettie à la lecture qui est faite d'un livre, cela viendrait signifier que toutes relations transtextuelles seraient entièrement dépendantes de cette dernière, que c'est l'interprétation du lecteur qui décidera de la portée transtextuelle du livre.

Qui plus est, Genette reconnaît le *problème* borgésien, c'est-à-dire, qu'il a décelé dans l'œuvre de l'Argentin le déploiement du phénomène donnant lieu à la transtextualité et ses dérivés. Encore plus précisément, il note que l'image d'une littérature transtextuelle que donne Borges se refléterait dans les objets livresques que ses nouvelles mettent en scène. De là, il voit dans la façon borgésienne de construire son rapport aux livres une propension à l'infini. Ainsi, il démontrera, à partir de Borges, qu'un seul livre est suffisant pour faire naître transtextualité et hypertextualité :

« La littérature est inépuisable pour la raison suffisante qu'un seul livre l'est. » Ce livre, il ne faut pas seulement le relire, mais le récrire, fût-ce, comme Ménard, littéralement. Ainsi s'accomplit l'utopie borgésienne d'une Littérature en transfusion perpétuelle – perfusion transtextuelle –, constamment présente à elle-même dans sa totalité comme Totalité, dont tous les auteurs ne font qu'un, et dont tous les livres sont un vaste Livre, un seul Livre infini. L'hypertextualité n'est qu'un des noms de cette incessante circulation des textes sans quoi la littérature ne vaudrait pas une heure de peine.⁸

Non seulement cela confirme l'influence de Borges sur la théorie transtextuelle, mais en fait également un incontournable de la littérature parce qu'il permettrait à celle-ci d'atteindre une expansion infinie. Alors que Genette avance que toutes les œuvres sont hypertextuelles, Michel Lafon, dans son essai *Borges ou la réécriture*, mentionne que l'œuvre borgésienne est

⁷ *Ibid.*, p. 18.

⁸ *Ibid.*, pp. 558-559.

déjà, en elle-même, le théâtre de plusieurs rapports hypertextuels n'impliquant que des textes borgésiens. Ce dernier notera que la citation borgésienne n'est pas uniquement celle d'un auteur qui en cite un autre, mais également celle d'un auteur pratiquant l'autocitation, la réécriture :

Au début de cette traversée analytique de l'ensemble de la production textuelle de Borges, le terme m'est dicté par un double constat : l'œuvre borgésienne pratique abondamment et en toute clarté la citation; elle pratique aussi, non moins abondamment mais d'une manière moins visible, la répétition. D'une part, l'utilisation de textes d'autrui, l'érudition; d'autre part, la réutilisation de ses propres textes, leur reconduction.⁹

Cela ne vient pas signifier que les théories d'hypertextualité et d'intertextualité issues de l'écriture borgésienne ne sont que des concepts naissants et mourants avec le texte borgésien, mais plutôt qu'ils y sont si bien implantés qu'il devient difficile pour quiconque souhaitant travailler ces concepts d'ignorer l'œuvre borgésienne lors de sa réflexion. Lafon cite en exemple l'essai de Genette que nous venons d'évoquer ainsi que *La Seconde Main ou le Travail de la citation* d'Antoine Compagnon. Tous deux, précise Lafon, en viennent tôt ou tard à considérer le texte borgésien dans leur raisonnement, démontrant à nouveau la proximité, et même l'inscindabilité de ces deux éléments (théories transtextuelles et textes borgésiens). Lafon, loin de vouloir passer outre cette relation, sait déjà que le fil théorique de son essai passera entier par Borges et vice versa :

Outre leur apport scientifique, ces deux études ont donc pour moi l'intérêt d'associer comme inévitablement la réécriture à cette œuvre, de confirmer qu'il n'est pas de théorisation de la réécriture sans Borges, ni de Borges sans réécriture. Sous cette double invocation, [...] on assiste à date plus récente à l'émergence, encore assez discrète, d'analyses de telle ou telle partie du corpus borgésien sous les auspices de l'intertextualité ou de l'hypertextualité – si bien que l'œuvre de Borges, qui était en quelque sorte à l'origine de la théorie, se trouve, par ricochet, à l'aboutissement de la pratique analytique.¹⁰

Cette *réécriture* appelle, conformément à ce que Genette avait déjà établi, à considérer la littérature comme une œuvre unique morcelée en plusieurs textes entretenant une variété indéfinie de rapports intertextuels entre eux. Cette réécriture ne serait donc pas celle d'un seul

⁹ Lafon, Michel. 1990. *Borges ou la réécriture*. Paris : Seuil, p. 10.

¹⁰ *Ibid.*, p. 13.

texte, mais celle d'une œuvre, de la littérature entière. Qui plus est, en n'ayant ni départ ni aboutissement définitif, les rapports transtextuels entre les différents textes rendent tout élément littéraire assujéti à l'intertexte de chacune des lectures de chacun des lecteurs, renvoyant ainsi à une séquence indéfinie dont les bornes sont toujours ailleurs, dans une autre lecture. Ainsi, tout texte comprendrait des références ou citerait à sa façon d'autres textes, transformant l'intertexte en ce lieu contenant une infinité de rapports transtextuels. Tous seraient possibles et justifiables dès lors qu'ils font partie d'une quelconque interprétation de quelques lecteurs que ce soit.

Enfin, cette façon de mesurer la portée littéraire d'un texte aurait à elle seule influencé une grande partie des courants de pensée de la deuxième moitié du 20^e siècle, et ce, à un point tel qu'il est devenu difficile pour la plupart des écrivains, penseurs et théoriciens de cette période de faire abstraction de la pensée borgésienne (l'exemple de Gérard Genette a été donné). C'est par le concept d'intertextualité élaboré par Kristeva et par Genette que Block De Behar parviendra non seulement à expliquer l'importance de Borges pour la pensée littéraire de la deuxième moitié du 20^e siècle, mais aussi comment le jeu borgésien de citations et l'insistance de son auteur à affirmer qu'un seul texte peut en contenir plusieurs [et même tous] ont modifié la façon dont les théoriciens ont réfléchi et expliqué la littérature :

[...] so many other thinkers, writers, and doers of the second half of the twentieth century start from the considerations and fictions of Borges. Everything passes through Borges, he is the obligatory passage, the transit and initial cause. So many poets, so many theorists and critics occupy themselves with the imagination of Borges that the imagination of Borges has occupied the world.¹¹

Cette omniprésence de l'aura borgésienne dans les réflexions du monde littéraire de la deuxième moitié du 20^e siècle serait surtout due au fait que l'intertextualité commence à prendre de plus en plus de place dans l'évolution de la pensée littéraire. Or, comme le souligne André Lamontagne, considérer l'intertextualité renvoie nécessairement à Borges, son œuvre étant le carrefour des réflexions intertextuelles : « Que ce soit pour déconstruire les discours hégémoniques, lever l'illusion d'un discours purement littéraire, questionner

¹¹ Lisa Block De Behar, *op. cit.*, pp. 58-59.

l'idéologie mimétique ou signifier la fin du projet moderne, l'intertextualité du roman contemporain prend racine chez Borges. »¹²

Bref, occulter l'intertextualité dans une étude portant sur la figure du livre dans les nouvelles de Jorge Luis Borges rendrait impossible la compréhension des mécanismes d'apparition, de déploiement et d'évolution de cette figure. Loin de vouloir nier les liens filiaux qui l'unissent à notre auteur et à notre sujet, nous nous contenterons cependant de ce que nous venons d'exposer concernant cette embûche à l'expansion infinie. Parler de la figure du livre chez Borges revient à accepter le rôle primordial de l'immensité intertextuelle. Puisque notre auteur a, à sa façon, servi de précurseur à ces concepts (intertextualité, hypertextualité, transtextualité), l'idée est d'en accepter le fait et de comprendre ces deux éléments comme en étant un seul, l'un ne pouvant s'expliquer sans l'autre, l'un signifiant l'autre et vice versa. Cependant, nous souhaitons aller plus loin que cela.

Ainsi, nous allons d'abord, dans notre premier chapitre, dégager une définition propre à notre mémoire de l'élément littéraire à la base de notre questionnement : la figure. L'objectif de ce chapitre sera de comprendre ce qu'implique la figure littéraire et ce qui y donne lieu. Afin de nous assurer de ne jamais nous éloigner de cet objectif, nous allons principalement centrer nos recherches sur la conception du symbole que Maurice Blanchot donne dans *Le livre à venir*¹³ ainsi qu'au portrait que Bertrand Gervais dresse de la figure dans son essai *Figures, Lectures – Logiques de l'imaginaire Tome 1*¹⁴. Qui plus est, autant Blanchot que Gervais appliquent directement leurs idées à la figure du livre en tant que telle, et même, parfois, à l'aide de textes borgésiens. C'est donc dire qu'à un certain moment de leur réflexion sur la figure, ils tentent de la comprendre et de la définir à partir des textes de l'écrivain qui fait l'objet de notre recherche, et, de surcroît, en étudiant le symbole qui nous intéresse.

Dans notre deuxième chapitre, nous étudierons plus en détail l'idéologie borgésienne du livre, c'est-à-dire, autant ce que Jorge Luis Borges lui-même pensait du livre en général, que

¹² André Lamontagne, *op. cit.*, p. 31.

¹³ Blanchot, Maurice. 1959. *Le livre à venir*. Paris : Gallimard, 350 pages.

¹⁴ Gervais, Bertrand. 2007. *Figures, Lectures – Logiques de l'imaginaire Tome 1*. Coll. « Erres essais ». Montréal : Le Quartanier, 248 pages.

l'analyse que la critique borgésienne a faite de la présence du livre dans son œuvre. À l'aide d'écrits théoriques de notre auteur et d'un large corpus théorique sur Borges, nous essayerons de comprendre quelles sont les réflexions borgésiennes qui mènent à une si grande place du livre dans son œuvre et ce que cela implique pour l'évolution de cette figure. Enfin, dans notre troisième chapitre, nous analyserons comment les notions vues dans les deux chapitres précédents parviennent à faire de la figure du livre un objet obsédant pour les personnages-lecteurs des trois nouvelles borgésiennes suivantes : « Tlön, Uqbar, Orbis Tertius », « La Bibliothèque de Babel » et « Le Livre de Sable ». Nous suivrons les différentes étapes qui mènent à l'obsession des personnages-lecteurs pour le livre : son apparition, la prise de conscience des personnages de sa présence, la relation obsessionnelle qui en découle, puis, les impacts de ce mécanisme sur ces derniers et l'univers textuels où ils habitent.

CHAPITRE I

NAISSANCE ET ESSENCE D'UNE FIGURE

En prenant la décision de réfléchir sur la présence de la figure du livre chez Jorge Luis Borges, il nous a fallu rapidement déterminer quel pan de cette figure dominante de l'œuvre borgésienne nous voulions étudier plus en détail. Ainsi, après avoir brièvement expliqué le problème de l'intertextualité qu'elle convoque et son omniprésence dans l'œuvre de notre auteur, nous allons pouvoir analyser plus aisément sa naissance et son essence; ce qui la compose, la façon dont elle prend forme, évolue, puis influence différents univers textuels et leurs personnages. Cependant, avant de pouvoir pousser plus loin notre recherche sur ce sujet, nous devons retourner à la base de celui-ci, ou plutôt, répondre à la simple question que l'élément littéraire qu'il met en scène (la figure du livre) suscite : qu'est-ce qu'une figure? Bien que plusieurs œuvres différentes aient déjà été publiées à ce sujet¹⁵, nous allons concentrer notre réponse sur les modalités d'apparition¹⁶ de la figure, sur les raisons de la puissance de son symbole¹⁷, ainsi que sur l'importante composante obsessionnelle qui se trouve au cœur de son mécanisme de déploiement.

¹⁵ Par exemple, des essais comme *Ethical criticism – Theory of symbols* d'Herman Northrop Frye sur les différents types de symboles [cet essai faisant partie d'un recueil plus volumineux comportant 4 essais de Frye sur les multiples possibilités offertes par la critique littéraire], *Théories du symbole* de Tzvetan Todorov [une réflexion sur les différentes façons de saisir, définir et représenter les symboles] ainsi que les travaux précurseurs de Ferdinand de Saussure sur le signe dans *Cours de linguistique générale* et ceux de Charles Sanders Peirce sur la sémiotique et sa théorie du sens, donnent une partie du point de vue sémiotique et linguistique à notre question. En ce qui nous concerne, comme nous venons tout juste de le préciser dans notre introduction, nous utiliserons les essais *Le livre à venir* de Maurice Blanchot ainsi que *Figures, Lectures – Logiques de l'imaginaire Tome 1* de Bertrand Gervais.

¹⁶ Il est primordial de préciser que les modalités d'apparition recherchées ici sont celles ayant rapport au symbole littéraire et à la figure littéraire. Les hypothèses et conclusions que nous tenterons de tirer ici visent uniquement les symboles et figures lorsqu'ils sont au cœur de l'activité littéraire.

¹⁷ En ce sens que chaque figure est composée d'un symbole, dans le cas présent, le livre étant le symbole représentant la figure du livre.

1.1 Naissance de la figure

1.1.1 Composantes nécessaires au déploiement d'une figure

La première étape de notre processus de définition d'une figure est d'établir ses modalités d'apparition, c'est-à-dire, les conditions nécessaires à sa manifestation au sein d'un quelconque univers textuel. Poser la question de la composition d'une figure implique dès le départ que l'on s'intéresse à son essence, sa racine, ce à quoi elle ressemble sous sa plus simple expression possible. Au départ, Maurice Blanchot en arrive au constat qu'à l'état pur, un symbole ne veut absolument rien dire : « Le symbole ne signifie rien, n'exprime rien. Il rend seulement présente – en nous y rendant présents [le lecteur] – une réalité qui échappe à toute autre saisie et semble surgir, là, prodigieusement proche et prodigieusement lointaine, comme une présence étrangère. »¹⁸ Bien qu'il n'accorde aucune signification au symbole, il lui reconnaît tout de même la capacité d'atteindre une réalité inattendue, insoupçonnée, autrement inaccessible. L'essai de Bertrand Gervais permet d'ajouter une certaine concrétude à l'affirmation blanchotienne en donnant à l'élément de départ un semblant de palpabilité en l'appelant *chose* puis *objet*. Dès l'introduction de son essai, il décrira ainsi l'élément central de toute figure : « Qu'est-ce qu'une figure? [...] Comment une simple chose devient-elle un signe, un objet chargé de signification? »¹⁹ Ainsi, cette dernière partirait d'une banalité, d'un objet qui, s'il n'est pas rien, ne représente que ce que la définition usuelle universelle²⁰ veut qu'il soit. En somme, la figure, au départ, ne serait qu'une simple chose, mais un événement viendrait faire en sorte qu'elle se transformerait en un objet de pensée chargé de signification.

¹⁸ Maurice Blanchot, *op. cit.*, p. 121-122.

¹⁹ Bertrand Gervais, *op. cit.*, p. 15.

²⁰ Ce terme fait, et fera continuellement référence dans notre mémoire à la définition du dictionnaire ou l'équivalent.

1.1.1.1 L'expérience symbolique du sujet

La problématique entourant la composition de la figure ne résiderait donc pas dans l'identification de ce qu'elle contient, mais plutôt dans l'événement qui transforme l'objet banal en un objet chargé de signification. Comment celui-ci devient-il figure ou pourquoi devient-il soudainement l'élément central d'un univers textuel? Blanchot avance que ce qui transforme un objet banal en un symbole à la signification dépassant sa définition usuelle est l'attention que lui donne le sujet²¹ l'ayant remarqué. Il utilisera le terme *expérience symbolique* pour définir cette idée : « Il faut donc dire brièvement : tout symbole est une expérience, un changement radical qu'il faut vivre, un saut qu'il faut accomplir. Il n'y a donc pas de symbole, mais une expérience symbolique. »²² Celle-ci serait le processus par lequel le sujet tente d'accéder à la deuxième réalité ou signification dissimulée par le symbole, et qui n'est pas issue de la définition usuelle de l'objet banal dont il provient. La simple chose deviendrait significative uniquement parce que ce sujet voit en elle un objet chargé de signification. La littérature devient rapidement, chez Blanchot, un terrain propice à l'observation de cette idée. C'est-à-dire, qu'il voit dans la relation entre un livre et son lecteur une situation propice à l'apparition de figures :

Si l'on essaie d'appliquer cette expérience du symbole à la littérature, on aperçoit, non sans surprise, qu'elle concerne uniquement le lecteur dont elle transforme l'attitude. C'est pour le lecteur seul qu'il y a symbole, c'est lui qui se sent lié au livre par le mouvement d'une recherche symbolique, c'est le lecteur qui, face au récit, éprouve une puissance d'affirmation qui semble débordée infiniment la sphère limitée où cette puissance s'exerce [...].²³

Au contact du texte, le lecteur effectuerait une recherche symbolique afin de tenter de découvrir la provenance de la puissance du texte qu'il a sous la main. Celle-ci émanerait du symbole, qui, sous le regard de ce lecteur, prendrait une signification exceptionnelle, du moins, non comprise dans la sphère limitée de sa définition usuelle. Sans parler d'un mode

²¹ Comme la figure étudiée sera celle d'un objet livresque (livre, texte, etc.), nous souhaitons préciser que les termes *sujet*, *lecteur* et *sujet-lecteur* seront synonymes tout au long de notre travail, le sujet concerné par son apparition étant toujours un lecteur, ou du moins, un lecteur potentiel.

²² Maurice Blanchot, *op. cit.*, p. 122.

²³ *Ibid.*, p. 123.

d'apparition au sens propre du terme, Blanchot croit que la propension du lecteur à faire de sa lecture une lecture symbolique aurait beaucoup à voir dans l'éclosion d'un symbole. Plus encore, il y aurait expérience (lecture) symbolique parce qu'une certaine puissance émanerait du texte et que la seule façon que le lecteur aurait de la contenir ou de l'expliquer serait de l'appeler symbole : « La lecture symbolique est probablement la pire façon de lire un texte littéraire. Chaque fois que nous sommes gênés par une parole trop forte, nous disons : c'est un symbole. »²⁴ De plus, en utilisant l'expression *lecture symbolique*, Blanchot reconnaît au symbole la faculté de signifier quelque chose sur le plan de l'analyse littéraire, c'est-à-dire, une lecture se concentrant sur un symbole en particulier et l'impact qu'il a sur le texte, et non une lecture sans angle précis, imprégnée seulement d'un but ludique. Comme le lecteur est incapable de contenir cette puissante parole, de la comprendre ou de l'assimiler, il la nomme symbole. Il reconnaît sa présence, mais est incapable de l'interpréter ou d'en connaître la signification parce qu'il croit voir en lui quelque chose de beaucoup plus fort que ce qu'il représente pour les autres lecteurs. Tout comme sa présence, la puissance du symbole serait dépendante de l'attention que lui portera le lecteur. C'est lui, par son intérêt envers le symbole et l'assurance grandissante que ce dernier renferme une signification autre, qui détermine la puissance de ce dernier et l'ampleur de l'influence qu'il exercera sur le texte. C'est par l'expérience symbolique que le lecteur ferait d'un objet un puissant symbole, en en faisant le point central, voire l'unique point de sa lecture. Le symbole qui en est issu deviendrait alors aussi puissant que l'intérêt qui lui est porté.

Bertrand Gervais est également d'avis que l'apparition et la puissance d'une figure sont conditionnelles à l'attention qu'un sujet porte à un objet : « Celle-ci [la figure] apparaît bel et bien dans ce regard qui s'attarde et qui tout à coup se met à construire un objet. Un objet de pensée dont la puissance lui vient de ce regard même qui la capte et le constitue. »²⁵ La précision qu'il apporte est d'une importance ultime. Non seulement rend-il la relation sujet-objet encore plus précise en faisant référence au regard qui capte et constitue la figure, c'est-à-dire, en identifiant la nature de l'intérêt et de l'attention nécessaire au phénomène de la figure, mais il renforce l'idée exposée en utilisant l'expression *construire un objet*. En parlant

²⁴ *Ibid.*, p.117.

²⁵ Bertrand Gervais, *op. cit.*, p. 16.

d'une véritable construction de la figure, Gervais rend ainsi impossible toute apparition d'une figure sans la participation d'un élément extérieur; construire quelque chose exigeant toujours au moins deux éléments : la construction et le constructeur. Bref, la figure, pour exister, se doit d'être construite par un sujet qui, à force d'intérêt, lui insufflera puissance et signification :

La figure est une énigme; elle engage en ce sens l'imagination du sujet qui, dans un mouvement, capte l'objet et le définit tout entier, lui attribuant une signification, une fonction, voire un destin. La figure, une fois saisie, est au cœur d'une construction imaginaire.²⁶

Nous pouvons donc affirmer que l'implication du sujet dans l'apparition des figures est inévitable. D'un côté, le symbole littéraire décrit par Blanchot se construit sur le principe d'une signification qui se détache de la définition usuelle, de ce qu'il représente pour les lecteurs ne vivant pas l'expérience symbolique, de l'autre, Gervais nous mentionne qu'isolée, la figure n'est rien, ne signifie rien, qu'elle se caractérise par le fait qu'elle n'apparaît pas d'elle-même, qu'elle doit être activée par quelqu'un d'autre :

Il ne peut y avoir figure, en effet, que si un sujet identifie dans le monde un objet qu'il croit être chargé de signification. La figure ne se manifeste que dans cette révélation d'un sens à venir. De la même façon, elle ne se déploie que si le sujet dote ce signe de traits et d'un récit auquel il peut s'identifier et qu'il peut lui-même générer.²⁷

C'est en se persuadant que la figure qu'il a devant lui est un objet de pensée chargé d'une signification encore plus puissante que ce qu'elle laisse paraître d'emblée, qu'il permet à celle-ci d'agrandir son influence sur l'univers dans lequel elle évolue. Cela voudrait donc dire que lorsque nous sommes amenés à réfléchir aux modes d'apparition d'une figure, nous devons surtout porter attention au comportement du lecteur lors de son premier contact avec celle-ci. Le comportement du lecteur ne se résumerait pas qu'à la lecture puisque tout le processus de construction de la figure impliquerait des gestes qui, s'ils sont mentaux, nécessitent une participation active de la part de ce lecteur. Ces gestes sont identifiés par Gervais comme étant un élément déclencheur dans l'apparition d'une figure :

²⁶ *Ibid.*, pp. 16-17.

²⁷ *Ibid.*, p. 19.

Apercevoir, imaginer et manipuler une forme : ces gestes sont au cœur de la réflexion [...] sur les modalités d'apparition de la figure. Comme ces gestes l'indiquent, la figure n'existe pas en soi, elle n'est jamais que le résultat d'un travail, d'une relation, voire d'une projection. C'est une forme dont on s'empare et que l'on manipule.²⁸

Ainsi, ce serait par les manipulations littéraires que le sujet fait d'un texte que l'objet banal deviendrait figure. Les gestes auxquels Gervais fait allusion sont en quelque sorte la concrétude de la lecture symbolique identifiée par Blanchot. C'est lorsque le lecteur croit avoir décelé une figure détenant une signification secrète qu'il se lance à la quête de cette dernière. La relation entre le sujet et l'objet ne requerrait pas seulement de l'intérêt de la part du sujet envers l'objet, mais bien un investissement complet de celui-ci dans la construction du symbole ou de la figure à venir : « La promptitude du livre à s'ouvrir et l'apparence qu'il garde d'être toujours disponible – lui qui n'est jamais là – ne signifie pas qu'il soit à notre disposition, signifie plutôt l'exigence de notre complète disponibilité »²⁹ C'est que, pour le sujet, il devient évident qu'afin de saisir la figure, il devra complètement s'abandonner à elle, s'éloigner peu à peu de l'objet banal, dernier point d'ancrage à la réalité initiale.

1.1.1.2 Autonomie significative de la figure : un passé effacé

Bien entendu, tout cela ne veut pas dire que l'objet sans signification du départ est anéanti, oublié, qu'il n'existe plus ou n'a plus aucun lien avec le symbole ou la figure construite par le lecteur³⁰. Il existe encore, seulement, la puissance de la figure qui en est issue le rend quasi imperceptible. La réalité qui a vu naître cette dernière s'évanouit, s'éclipse, est oubliée : « La figure est objet de pensée et, comme tout objet de pensée, sa réalité est évanescence, fragile. »³¹ La fragilité évanescence de la figure ne diminuerait en rien sa puissance que nous cherchons à établir depuis le début de notre analyse, mais rendrait plutôt compte de la réalité initiale qui s'effrite derrière elle. Ce qui est évanescence, c'est n'est pas tant la figure que le

²⁸ *Ibid.*, p. 31

²⁹ Maurice Blanchot, *op cit.*, p. 124.

³⁰ Par exemple, la figure du livre, aussi puissante qu'elle puisse devenir, restera toujours, à la base, un livre. Elle ne sera ni arbre, ni roue, ni épée.

³¹ Bertrand Gervais, *op. cit.*, p. 21.

contexte de départ qui l'a vu naître, le moment où, avant l'expérience symbolique, la figure n'était qu'un simple objet sans signification³² : « Ils [objets de pensée] ne restent pas de simples éléments d'une représentation, mais, s'en détachant en quelque sorte, engagent leur propre processus symbolique. »³³ En fait, la réalité de départ, la *trace*, comme la nomme Gervais, n'est pas éliminée par la figure, mais larguée parce que cette dernière appartient désormais à une référence, une signification qui n'a plus rien à voir ou, du moins, qui répond d'une puissance de beaucoup supérieure à la situation initiale de l'objet. La figure est donc un élément qui se détache de sa réalité de départ en se servant de l'intérêt initial que le sujet porte à l'objet usuel.

C'est ainsi qu'en se distançant de l'objet de départ qui la compose, la figure devient autonome et apte à être ce puissant objet de pensée chargé de signification qu'elle ne pouvait être dans le contexte usuel. Bien que pratiquement invisibles, les traces de l'objet de départ demeurent primordiales, puisqu'elles sont l'essence même de la figure. Sans objet de départ, point de figure : « [...] il ne peut y avoir de figure sans trace, sans un objet quelconque qui lui assure une existence, un fondement. »³⁴ Il restera donc toujours une certaine présence de cet objet de départ, mais il deviendra de plus en plus difficile de le discerner clairement au fur et à mesure que la figure gagnera en puissance et en signification. Encore une fois, cette autre caractéristique de la composition d'une figure montre que celle-ci ne signifie rien en soit s'il n'y a pas un regard contemplateur qui s'y attarde. C'est lorsque le sujet croit que l'objet qu'il est en train d'observer contient beaucoup plus que ce qu'il laisse paraître, qu'il a une autre signification, une autre réalité enfouie en lui, qu'il décide de se lancer dans cette quête symbolique, de faire de cet objet une figure.

[...] il [l'objet usuel] ne devient une figure qu'à partir du moment où un lecteur s'en empare pour le constituer en signe autonome et s'en servir comme base de ses propres projections et lectures, comme point de départ d'un processus symbolique. Une figure qui n'est pas investie, qui n'est pas intégrée à un processus d'appropriation, perd cette

³² Nous pourrions bien entendu ramener ici la question de la définition usuelle de l'objet représentée par le symbole, mais nous croyons avoir suffisamment parlé de ce point pour qu'il apparaisse évident que nous ne voulons pas dire ici que l'objet banal, avant d'être une figure, ne possédait aucune signification usuelle.

³³ *Ibid.*, p. 32.

³⁴ *Ibid.*, p. 32.

dimension symbolique qui la caractérise et redevient un simple personnage, une entrée dans un dictionnaire.³⁵

Bref, ce serait le comportement du sujet qui déterminerait la puissance de la figure. Plus il se laissera prendre au jeu de l'expérience symbolique, plus la figure deviendra puissante. Comme nous avons pu le constater, le sujet-lecteur est très présent dans les théories de Blanchot et Gervais. S'il n'est pas là, ou s'il est présent, mais fermé à toute lecture symbolique, l'autre réalité ne sera jamais activée. Pire encore, elle ne sera même pas prise en compte, laissant le symbole à son simple état d'objet usuel. Autrement dit, il n'y aurait pas de symbole. Même si nous ne pouvons à proprement parler considérer le contact qui s'établit entre le sujet-lecteur et la figure comme un mode d'apparition de celle-ci, nous pouvons à tout le moins avancer qu'il est un des éléments nécessaires afin qu'il y ait expérience symbolique. Tout objet a le potentiel d'inclure un symbole, même quand le lecteur l'ignore. Par contre, c'est uniquement lorsque ce dernier s'attarde à l'objet banal de départ et en fait la raison principale de sa lecture que sa puissance est activée (créée), que la réalité que le lecteur croit qu'il cache devient déterminante pour le sujet et l'univers textuel où elle se manifeste.

Une chose reste cependant à expliquer; si cette relation entre la figure et le sujet est si étroite, fermée, cela ne ferait-il pas de la figure un élément aisément épuisable, c'est-à-dire qu'elle sera, après s'être débarrassée du carcan de la signification usuelle de l'objet de départ, condamnée à être l'autre réalité que le sujet croit avoir décelée? Passerait-elle d'une situation unisignificative à une autre? Non. Blanchot et Gervais seront catégoriques à ce sujet : le symbole contenu par une figure aurait la faculté de s'adapter à chacun des sujets lui portant attention, et donc, de déployer une autre réalité propre à chacun d'eux. Autrement dit, la relation étroite qui unit la figure à un sujet ne marquerait pas la fin de l'autonomie significative de celle-ci, mais plutôt, son commencement.

³⁵ *Ibid.*, p.34.

1.1.2 La figure : un élément inépuisable

L'interprétation qu'un sujet fait d'une figure donnée est unique, car il s'agit de *sa* perception du symbole. Cependant, la puissance qui émane de cette figure et le lien étroit qui la relie à ce sujet seraient, paradoxalement, une façon pour elle de rejoindre le plus de sujets possible, d'être inépuisable. Cette relation, bien qu'étroite et excluant tout tiers parti voulant ou tentant de s'y immiscer, n'empêcherait pas un autre lecteur, ou tout autre lecteur, de porter attention à cette même figure et de l'interpréter d'une façon complètement différente. Ainsi, le postulat selon lequel chacune d'entre elles devient unique pour celui qui lui porte attention devient de plus en plus plausible. Le premier indice d'une telle possibilité nous est donné par Maurice Blanchot. Alors qu'il discute du perfectionnement de la pensée du symbole à travers l'Histoire, il le compare à l'allégorie :

Le premier approfondissement s'est fait par le besoin de soustraire le symbole à l'allégorie. Si un vieillard avec une faux, une femme sur une roue veulent dire le temps, la fortune, le rapport allégorique n'est pas épuisé par cette seule signification. La faux, la roue, le vieillard, la femme, chaque détail, chaque ouvrage où l'allégorie est apparue, et l'immense histoire qui s'y dissimule, les puissances émotionnelles qui l'ont maintenue active, et surtout le mode d'expression figurée, étendent la signification à un réseau infini de correspondances. Dès le début, nous avons l'infini à notre disposition.³⁶

Afin de marquer la différence entre allégorie et symbole sur le plan de la signification, Blanchot démontre que chacun des symboles présents dans la composition d'une allégorie possède une portée de beaucoup supérieure à cette dernière. Il conclut ensuite que les éléments symboliques compris dans une allégorie suggèrent une infinie possibilité de significations. En d'autres termes, les éléments (symboles) contenus dans une représentation métaphorique (l'allégorie) parviendraient non seulement à en donner une idée générale en s'agençant les uns avec les autres, mais également à signifier quelque chose eux-mêmes, indépendamment du rôle qu'ils jouent dans la séquence métaphorique. Tout cela voudrait donc dire que la signification d'un symbole dépasserait largement et indéfiniment le contexte dans lequel il éclot.

³⁶ Maurice Blanchot, *op. cit.*, pp. 120-121.

Par exemple, l'autre signification qu'un sujet attribue à une figure ne garantit pas que le contexte dans lequel la construction et l'évaluation de sa puissance ont été effectuées sera identique lorsque, quelques secondes plus tard, un autre sujet enclenchera une expérience symbolique à partir du même objet. Le contexte dans lequel l'expérience symbolique a lieu n'éliminerait pas du même coup toutes les autres possibilités d'expériences symboliques. Ce que nous entendons par là, c'est que l'apparition de la figure est attribuable à ce point au lecteur qu'elle deviendrait une sorte de jardin secret inaccessible sauf par le lecteur qui la contemple :

Quand nous nous approprions une figure, nous la mettons en relation avec d'autres formes symboliques, nous l'intégrons à notre imaginaire, nous l'interprétons en fonction de nos connaissances encyclopédiques et lexicales, de nos expériences personnelles, de notre représentation du monde.³⁷

Gervais explique le caractère fermé de la relation entre un sujet et une figure par le fait qu'elle est bâtie sur des référents connus uniquement par ce sujet. Or, même si le contexte nécessaire à la relation entre le sujet et la figure est exclusif, cela n'empêcherait pas la figure de rejoindre plusieurs sujets en même temps. Le regard que posera chacun des sujets sur la figure aura des référents différents de celui des autres. Chaque sujet ne verrait pas la même chose dans une figure, et c'est en s'adaptant ainsi aux différents regards qui se posent sur elle qu'elle parviendrait à devenir significative pour plusieurs sujets à la fois. C'est afin de ne pas restreindre son champ d'influence à un seul sujet que la figure aurait la capacité de se démonter selon le besoin et d'être reconstruite au gré d'un sujet différent avec des paramètres, des attentes autres : « Le propre d'une figure est de ne cesser de se transformer. Comme tout objet de pensée, elle ne reste jamais stable. Elle se défait et se reconfigure selon les besoins et les événements. »³⁸

Cela vient préciser davantage la théorie de Blanchot selon laquelle un symbole contiendrait un infini de possibilités de significations. Cela nous permet entre autres de comprendre que l'expérience symbolique serait le processus par lequel cette multitude de possibilités de sens enfouie dans le symbole agit sur chacun des sujets. Chacun d'eux, au

³⁷ Bertrand Gervais, *op. cit.*, p. 32.

³⁸ *Ibid.*, p. 94.

contact d'un symbole donné, croit voir en celui-ci une autre signification ou réalité qui n'est pas donnée par le contrat usuel de l'objet de départ. Or, le symbole ne faisant que s'adapter aux attentes de chacun des regards qui le captent, ces derniers n'auraient en fait accès qu'à une seule des autres significations possibles à partir du même symbole : « C'est comme si le symbole était toujours plus reployé sur lui-même, sur la réalité unique qu'il détient, et son obscurité de chose, par le fait qu'il est aussi le lieu d'une force d'expansion infinie. »³⁹

De là, si nous statuons qu'une figure peut s'adapter à n'importe quel sujet afin de satisfaire ses appréhensions, cela vient suggérer que la relation unique qu'un sujet a avec celle-ci renfermerait paradoxalement l'infini, un symbole pouvant signifier tous les autres, dépendamment du contexte et des référents propres à chacun des sujets. C'est que, une figure possède la capacité d'avoir une signification unique pour chaque lecteur, mais reste inaccessible à tous les autres. De cette façon, elle peut signifier un nombre indéfinissable de choses en rejoignant de façon individuelle et confidentielle tous les lecteurs vivant l'expérience symbolique. Parce qu'il est impossible de chiffrer le nombre de lecteurs vivant l'expérience symbolique propre à une figure, nous n'avons d'autres choix que d'exprimer les possibilités d'interprétation de celle-ci comme étant indéfinissables. À nouveau, cela viendrait confirmer que la relation sujet-objet est absolument nécessaire à l'apparition d'une figure, puisque celle-ci se basera sur les référents personnels du regard qui la captera afin d'exercer son influence :

Le processus d'appropriation de la figure engage nos savoirs et nos habitudes, qui mènent à la concrétisation d'une version singulière, nécessairement subjective. En fait, la figure ne se déploie véritablement que dans cette relation d'appropriation et de projection qui en singularise, chaque fois, la forme.⁴⁰

En plaçant ainsi cette relation singulière au centre de l'équation, Gervais se montre d'avis qu'une même figure comporte un nombre indéfini de significations. Du moins, qu'une même figure possède autant de significations que de sujets qui la captent, qui vivent l'expérience de son symbole. Il suggère qu'une figure contiendrait autant d'interprétations possibles qu'il y a d'imaginaires possibles, de lecteurs possibles : « La figure est un signe dynamique qui a la

³⁹ Maurice Blanchot, *op. cit.*, p. 122.

⁴⁰ Bertrand Gervais, *op. cit.*, p. 182.

labilité de l'imaginaire.»⁴¹ Le dynamisme de la figure serait sa capacité d'adaptation aux différents imaginaires qui la construisent. De plus, elle serait dynamique non seulement parce qu'elle possède une capacité d'adaptation infinie, mais également parce qu'elle serait au cœur d'un *mouvement de l'imaginaire* (celle du sujet lui portant attention) qui entreprend la quête symbolique de révéler une des autres réalités qu'elle camoufle. C'est par cette opération que Gervais voit en elle un élément dynamique :

Une figure désigne tout objet de pensée doté, pour un sujet, de signification et de valeur. C'est une entité complexe, intégrée dans un processus sémiotique qu'elle dynamise et dont elle oriente le cours. [...], La figure n'est pas une entité statique, mais dynamique. On s'en fait une idée et on s'en sert aussi pour comprendre. La figure n'est donc jamais neutre ou objective, mais focalisée, investie, elle résulte d'un processus d'appropriation. En ce sens, la figure est une construction, celle d'un sujet synthétisant en un seul objet, présent à la conscience – même si toujours sur le point d'y échapper —, un large faisceau de significations.⁴²

Bien que son apparition et sa signification soient entièrement dépendantes du regard du sujet et de la relation qui s'établira entre ces deux éléments, sujet et objet, la figure demeure néanmoins maîtresse de l'orientation que prendra l'expérience symbolique en cours. C'est-à-dire, qu'au-delà de sa dépendance au sujet quant à son apparition, c'est elle qui le contrôlera tout au long de son expérience et qui fera en sorte qu'il s'y consacrera tout entier, la faisant ainsi évoluer. Cette évolution inclurait le mouvement que la figure entreprend hors de la réalité usuelle parce que cette dernière n'est plus suffisante pour contenir la signification que lui donne le sujet. C'est sans surprise, donc, que le mouvement de l'imaginaire implique directement la relation sujet-objet que Gervais place à la base de toutes figures.

Ce dynamisme propre au processus symbolique avait auparavant été soulevé par Blanchot. Si elle est moins détaillée que celle de Gervais, la base même de sa théorie du symbole suggère une certaine forme de dynamisme de la part de celui-ci. Même si cela y est sous-entendu, les mots utilisés par Blanchot ne laissent planer aucun doute quant au dynamisme du symbole. Tout comme chez Gervais, l'idée d'un mouvement de l'imaginaire est suggérée par le principe à la base même d'un symbole. Il est établi qu'en allant au-delà de la définition usuelle de l'objet de départ, le symbole entreprend un mouvement, ou plutôt le symbole *et* le

⁴¹ *Ibid.*, p. 20.

⁴² *Ibid.*, p. 87.

sujet entreprennent un mouvement vers l'autre réalité, qu'ils *sautent* hors de la sphère de départ. Parce que le symbole exige un autre contexte, il y a déplacement, changement, évolution :

D'emblée, il espère sauter hors de la sphère du langage, du langage sous toutes ses formes. Ce qu'il vise n'est d'aucune manière exprimable, ce qu'il nous donne à voir ou à entendre n'est susceptible d'aucune entente directe ni même d'aucune entente d'aucune sorte. [...] Par le symbole, il y a donc saut, changement de niveau, changement brusque et violent, il y a exaltation, il y a chute, non point passage d'un sens à un autre, d'un sens modeste à une plus vaste richesse de significations, mais à ce qui est autre, à ce qui paraît autre que tous sens possibles. Ce changement de niveau, mouvement dangereux vers le bas, plus dangereux vers le haut, est l'essentiel du symbole.⁴³

Ce que le symbole chercherait à faire, c'est de sortir du texte, d'aller hors du champ défini par le carcan littéraire dans lequel il se trouve. Le symbole sort de cette sphère parce que la signification que le lecteur cherche en lui ne s'y trouve pas vraiment. Le symbole n'est pas le porteur de cette autre signification, mais plutôt le moyen de le découvrir, d'en prendre conscience. Cet autre sens se trouverait là où seul le symbole peut amener le lecteur, c'est-à-dire plus loin que ce que le texte initial laisse paraître. En suggérant que le symbole littéraire renferme un infini de significations possibles, chacune d'elles étant activée par l'interprétation qu'en fera chacun des lecteurs, le début ou la fin d'une expérience symbolique ne signifierait donc pas la fin du symbole, mais plutôt le début d'une autre réalité que lui seul peut exprimer :

Le symbole n'est jamais détruit par l'invisible ou l'indicible qu'il prétend viser; il atteint au contraire, dans ce mouvement, une réalité que le monde courant ne lui a jamais octroyée [...] plus visible à cause de cette essence cachée, plus parlant et plus expressif par l'inexprimable auprès duquel il nous fait surgir par une décision instantanée.⁴⁴

De là, le symbole amène le lecteur à entreprendre sa quête symbolique. Ce dernier, s'il y parvient, ne découvrira que l'une des multiples autres réalités contenues dans le symbole, celui-ci contenant autant de réalités différentes qu'il y a de lecteurs différents vivant l'expérience symbolique. L'expérience symbolique est donc unique à chaque lecteur, mais le symbole, lui, indéfiniment interprétable.

⁴³ Maurice Blanchot, *op. cit.*, p. 121.

⁴⁴ *Ibid.*, pp. 122-123.

Revenons maintenant au terme *labilité de l'imaginaire*. *Labilité*, nom dérivé de l'adjectif labile, a deux significations possibles. Selon le *Petit Robert*, l'élément labile est un élément qui est soit sujet aux changements, qui se modifie aisément, ou alors, qui est marqué par de l'instabilité, est sujet à faillir, tomber, s'éclipser. Donc, si la figure a la labilité de l'imaginaire, cela signifie qu'elle peut changer selon l'imaginaire qui la convoque, ou encore, qu'elle a autant de possibilités de changements qu'il y a d'imaginaires possibles. Alors qu'il trace des liens entre figures et personnages, Gervais dira : « Ainsi, une des propriétés communes aux deux est leur malléabilité. Non seulement peuvent-ils prendre toutes les formes possibles, tout ce que l'imagination peut concevoir et projeter, mais encore ne restent-ils pas stables, pouvant se transformer à volonté et de façon continue. »⁴⁵ Une figure serait donc unique et multiple, c'est-à-dire que l'autre signification d'une figure contemplée par un lecteur sera assurément différente lorsque cette même figure sera contemplée par un autre lecteur. Cet autre sujet sera du même coup tout à fait ignorant de la signification remarquée par le premier sujet, se concentrant uniquement sur celle qui a capté son attention. Autrement dit, dire que la figure a la labilité de l'imaginaire, c'est dire qu'elle peut se modifier, s'adapter autant de fois qu'un mouvement de l'imaginaire est enclenché, qu'elle fait naître le désir d'une quête symbolique dans l'esprit du sujet.

En somme, nous pourrions résumer les possibilités significatives de la figure en disant que bien qu'elle naisse de l'étroite et exclusive relation entre un symbole et un sujet, il y aurait autant d'interprétations possibles d'une figure qu'il y aurait de sujets possibles, chaque sujet ayant un imaginaire distinct. Bien que le lien direct entre imaginaire et lecteur ne soit pas implicitement établi par Gervais, la réflexion de Sophie Rabau quant à l'interprétation différente, personnelle et contextuelle que chaque lecteur se fera d'un texte montre qu'il est difficile de ne pas y voir là un autre indice du dynamisme de la figure, de sa capacité de transformation :

Tout travail d'interprétation vise à affronter et à réduire la distance qui me sépare d'un texte, à le rendre lisible pour un lecteur qui n'y a pas accès direct. L'interprétation vise

⁴⁵ Bertrand Gervais, *op. cit.*, p. 165.

donc à établir un sens non pas absolu, mais relatif à un contexte, elle permet de rendre lisible un texte dans un contexte donné.⁴⁶

À partir de là, nous ne devons jamais perdre de vue que parler d'une figure signifie parler d'un élément qui, s'il est unique, est également indéfini, ou, comme le suggère Gervais, qu'il s'agit du processus par lequel un sujet synthétise en un seul objet un large faisceau de significations. Blanchot et Gervais ont démontré qu'une figure naît de l'intérêt que portera soudainement un sujet à un objet banal, croyant voir en lui une signification dépassant son contrat usuel et que cette même figure sera en mesure de produire chacune des autres significations que quiconque croira déceler en elle. Par contre, ce qui amène ce même sujet à s'investir totalement dans la quête de cette autre réalité et le contexte qui permet à la figure de devenir si puissante qu'elle parvient à transcender l'univers textuel dans lequel elle évolue échappent encore à notre définition.

1.2 L'obsession comme essence de la figure

Bertrand Gervais est catégorique : ce qui cause l'abandon du sujet à la figure serait la puissante composante obsessionnelle qui régit tous rapports que le sujet entreprendra avec elle lors de l'expérience symbolique. Ce serait cette même obsession qui déclencherait les événements menant à la prise de contrôle par la figure de l'univers textuel qu'elle habite et de l'expérience symbolique dont elle est issue. Dès l'avant-propos de son essai, il fait du thème de l'obsession l'argument principal de sa réflexion concernant les modalités d'apparition d'une figure. En fait, il la pose comme certitude omniprésente à toutes réflexions autour de celle-ci. Peu importe le discours qu'il tiendra, que le mot *obsession* soit ou non utilisé, celle-ci devra tout de même être prise en considération dans les hypothèses et conclusions qu'il porte sur la figure, car elle serait, selon lui, l'essence de tout processus d'apparition et d'évolution d'une figure :

Une problématique reviendra tout au long de ce tome, même si elle n'est jamais formellement établie : c'est celle de l'obsession. La plupart des situations présentées

⁴⁶ Rabau, Sophie. 2002. *L'Intertextualité*. Coll. « Corpus ». Paris : Flammarion, p. 37.

comportent en effet une importante composante obsessionnelle. La figure, il faut le comprendre, obsède. Si elle s'impose à l'esprit, si elle est au cœur d'une relation fantasmatique, elle ne peut que venir hanter le sujet qui la contemple.⁴⁷

Parmi tous les gestes que le sujet pose par rapport à la figure avec laquelle il entre en relation, il y a celui de la placer au cœur de l'expérience symbolique, d'en faire l'élément central, indispensable, ou même, le seul élément significatif. La figure s'impose à l'esprit parce qu'il devient primordial pour le sujet de tenter d'en justifier la présence, la puissance, en y cherchant une signification dépassant l'entendement. C'est parce qu'elle monopoliserait le travail de l'esprit impliqué dans une expérience symbolique que Gervais y verrait là une forme d'obsession. Nous désirons donc étudier cette voie afin d'aiguiser davantage le portrait de la figure que nous tentons de dresser.

1.2.1 Fascination de l'inconnu

Il serait faux de prétendre que le sujet, en agissant ainsi, se place volontairement dans une position où il deviendra obsédé par la figure. En nous basant à nouveau sur le concept que développe Gervais, l'obsession d'un sujet envers une figure ne serait pas intentionnelle, mais bien le résultat d'une hantise, d'une situation où le sujet-lecteur serait obsédé par la possibilité d'une autre réalité inédite dont lui seul aurait l'accès. Parce qu'il se prendrait au jeu de la fascination, le sujet deviendrait hanté par la figure. Comme un fantôme dont on ne peut se débarrasser et qui, rapidement, devient une obsession dont il est impossible de s'affranchir, il ne resterait plus qu'à l'assouvir coûte que coûte. En somme, la certitude d'être en mesure d'éclaircir l'autre signification de ce symbole hanterait le lecteur à un point tel qu'il en deviendrait, ni plus ni moins, obsédé : « Une seconde de trop, dit Gombrowicz : voilà tout ce qui est requis pour qu'un cendrier se transforme en signe, en ce symbole obsédant qu'est une figure. »⁴⁸ Plus un sujet se persuade que l'objet de sa passion détient un secret, une réalité autre que ce qu'elle laisse transparaître aux yeux de tous, plus il désire la découvrir. Et

⁴⁷ Bertrand Gervais, *op. cit.*, p. 11.

⁴⁸ *Ibid.*, p. 16.

là, tout bascule, l'intérêt envers la figure atteint la démesure, la vénération, tel l'objet d'un culte, d'une obsession rendant sans intérêt tous les autres objets environnants.

En tant que nouveau foyer de l'attention du sujet, la figure capterait le regard de celui-ci d'une façon si intense, si puissante, qu'il ne serait plus en mesure de s'en détacher. Il serait complètement hypnotisé : « La figure est l'objet d'un dessaisissement, d'une perte de soi dans la contemplation de sa forme. Elle devient facilement une obsession. »⁴⁹ Il est clair, ici, que Gervais ne voit pas la situation obsessionnelle résultant de la relation sujet-objet comme ayant été décidée d'un commun d'accord par les deux pôles. L'utilisation des termes *dessaisissement* et *perte de soi* exclut définitivement la pleine conscience du sujet à ce stade-ci de sa relation avec la figure. Il est suggéré par ces concepts que la contemplation à laquelle le sujet s'adonne sur la figure évoluerait jusqu'au point où le sujet ne serait plus en mesure de s'en détacher. Ce *dessaisissement* pourrait entre autres s'expliquer par l'impression qu'a le sujet d'avoir découvert ou d'être sur le point de découvrir la puissante signification d'une figure et d'en détenir l'exclusivité.

Le processus ou phénomène par lequel le sujet perd le contrôle de sa contemplation d'une figure se nommerait musement : « Ce musement apparaît quand une figure séduit un sujet et se met à l'obséder. Muser, très précisément, c'est *se perdre dans la contemplation de figures.* »⁵⁰ Encore ici, il est question d'une forme de perte de soi, ou à tout le moins, de la perte de la capacité pour un sujet à détacher son esprit d'une figure quand bon lui semble. De plus, le musement serait la condition *sine qua non* à l'apparition d'une figure. Sans musement, sans perte de soi, il n'y aurait pas de figure :

Il n'y a pas de figure sans musement, il n'y a pas de figure sans ce moment d'enchantement, quand le sujet s'empare de cet objet imaginaire et le manipule dans tous les sens, en éprouve la forme, en exploite les possibilités et s'ébahit devant le spectacle presque absolu, de sa perfection.⁵¹

Au départ, la figure se présente au sujet comme un objet banal et parvient à accrocher son regard, le pousser à la contemplation, en lui faisant miroiter une découverte fascinante. Sans

⁴⁹ *Ibid.*, p. 32.

⁵⁰ *Ibid.*, p. 19.

⁵¹ *Ibid.*, p. 133.

dire qu'elle le provoque et cherche à l'envouter, elle ne se cache pas, elle attend seulement qu'on lui donne la chance de prendre le contrôle. Elle se servirait de l'effet de surprise causée par le choc brutal de son apparition soudaine dans le regard du sujet pour provoquer l'abandon de celui-ci à ses diktats : « La figure apparaît souvent comme un coup de foudre. D'abord, il n'y a rien. Puis, soudainement, quelque chose surgit qui change tout. C'est une révélation, un moment inouï où une présence nous apparaît, où une vérité s'impose subitement et dicte sa loi. »⁵² Le coup de foudre, c'est la passion du début. Le moment où le lecteur voit une figure qui lui plaît et qu'il a envie d'explorer. La fascination, tout comme la passion, est l'état dans lequel le lecteur se trouve lorsqu'il contemple une figure. Il remarque sa présence, puis se met à lui porter un certain intérêt, pour finalement en être fasciné, passionné. L'être fasciné consacre ensuite beaucoup de temps à observer l'objet de sa fascination, à tenter de découvrir ce qui peut bien l'avoir attiré avec autant de force à lui dédier toute son attention. « C'est le propre de la figure de fasciner, et cela, jusqu'à l'obsession. »⁵³

N'utilisant pas à proprement parler le terme *obsession*, la réflexion de Blanchot sur le symbole jette néanmoins certaines bases dans l'étude de la présence de l'obsession dans la composition d'une figure. Alors qu'il vient de formuler son idée phare selon laquelle un symbole n'est rien et ne signifie rien sauf pour le sujet qui le regarde, il précise par la suite que le symbole n'est rien s'il n'est passion, s'il n'y a pas une entité qui vient placer en lui une certaine forme d'attachement dépassant le simple intérêt. Ce serait à partir de cette passion que le symbole s'installerait définitivement dans l'esprit du lecteur symbolique :

D'un côté, le symbole qui n'est rien s'il n'est passion, s'il ne conduit à ce saut que nous avons décrit, redevient une simple, une complexe possibilité de représentation. De l'autre, au lieu de rester une force véhémente où s'unissent et se confirment deux mouvements contraires, l'un d'expansion, l'autre de concentration, il passe peu à peu tout entier dans ce qu'il symbolise.⁵⁴

⁵² *Ibid.*, p. 15

⁵³ *Ibid.*, p. 12.

⁵⁴ Maurice Blanchot, *op. cit.*, p. 124.

Ce que Blanchot nous dit, c'est qu'un symbole ne peut être quoi que ce soit si une certaine passion ne vient l'animer, si un lecteur n'est pas là pour s'y investir et croire qu'il détient là une piste menant à une révélation exceptionnelle, ou du moins, assez intéressante pour en faire l'unique raison de sa lecture. La passion du lecteur pour un symbole peut devenir obsession si, à force de prendre de l'ampleur, elle atteint la démesure en occupant toute la place et en s'imposant de façon incoercible à sa conscience. La passion ne serait effectivement pas une garantie de l'obsession du lecteur pour le symbole, mais plutôt une étape pouvant mener à celle-ci. Cela dépendrait du degré d'investissement du lecteur dans sa relation avec le symbole, de l'intensité de sa passion.

Loin de vouloir présenter le lecteur symbolique comme une entité faible, Blanchot statue simplement que c'est parce qu'il se place dans une position où le symbole a libre accès à sa conscience et peut le saturer d'images ou de sous-entendus lui suggérant la possibilité d'une autre réalité, qu'il perd le contrôle de sa quête pour en devenir totalement obsédé. Cette position, c'est celle de la lecture symbolique. C'est parce que le lecteur symbolique décide d'entreprendre cette lecture que le symbole prendra le dessus sur l'univers textuel le contenant et la transformera en y intégrant celle que le lecteur symbolique tente de découvrir. En commentant la réaction d'un lecteur face à la possibilité d'une recherche symbolique, il lui fera dire :

« C'est bien plus qu'une histoire, il y a là le pressentiment d'une vérité nouvelle, d'une réalité supérieure; quelque chose va m'être révélé que ce merveilleux auteur me destine, qu'il a vu, qu'il veut me faire voir, à condition seulement que je ne me laisse pas aveugler par le sens immédiat et la réalité pressante de l'œuvre. » Ainsi, est-il près de s'unir à l'ouvrage par une passion qui va quelquefois jusqu'à l'illumination [...].⁵⁵

L'aveuglement du lecteur, conséquence directe de son illumination par le symbole, transforme sa passion en une forme déraisonnable de celle-ci : l'obsession. C'est-à-dire, que la passion qui l'a poussé vers le symbole est parvenue à lui faire oublier ou ignorer toutes les autres possibilités symboliques ou significatives possibles de celui-ci, le désignant alors comme seul élément digne d'une quête. Au départ, le symbole se fait harcelant. Il attaque le confort du lecteur, puis, éventuellement, ce dernier constate sa puissance et se lance

⁵⁵ *Ibid.*, p. 123.

aveuglement à sa poursuite dans l'espoir de la saisir, de la comprendre. Or, pour se faire, le lecteur symbolique n'aurait d'autre choix que de faire du symbole l'unique raison de sa lecture, son obsession, de se placer à son entière disposition dans l'ultime but d'être happé au tournant d'une phrase par une signification si puissante qu'elle a échappée jusque-là à toute tentative d'appropriation. Puis, une fois l'illumination complète, la passion transformée en obsession, le symbole le tire, le heurte, le pousse à réfléchir, à lui faire croire qu'il y a là davantage que ce qu'il est en train de lire, qu'une autre réalité fabuleuse ne demande qu'à être mise à jour.

1.2.2 L'impénétrabilité de la figure

C'est justement cette impression d'être sur le point de mettre à jour l'autre réalité enfouie dans la figure, de sentir qu'elle n'attend que d'être découverte afin d'étaler toute sa puissance, qui expliquerait la ténacité obsessive dont ferait preuve le sujet. C'est que, en laissant poindre à l'horizon de discrets et nébuleux signaux sur la possibilité d'une autre signification de l'objet banal, le symbole se révélerait juste assez pour persuader le sujet qu'il y a là quelque chose d'extraordinaire à découvrir, mais s'assurerait par le fait même que ce dernier n'en découvrira jamais assez pour être entièrement satisfait et passer au symbole suivant. De cette façon, le sujet continuerait à apporter au symbole l'attention nécessaire au déploiement de sa puissance. Malgré cela, il serait erroné de voir le symbole comme un guide, comme une faible lumière laissant poindre au lecteur l'inatteignable ou la possibilité de satisfaire son obsession au terme d'une lecture symbolique. Au contraire, loin d'en être un guide ou une lueur, le symbole en serait plutôt le garde, l'obscurité totale, le néant dans lequel la puissance du symbole demeurerait indéchiffrable pour tout lecteur :

Le symbole serait-il donc une ouverture dans le mur, la brèche par où nous deviendrait subitement sensible ce qui autrement se dérobe à tout ce que nous sentons et savons? Est-ce une grille posée sur l'invisible, une transparence où l'obscur se pressentirait dans son obscurité? Il n'en est rien [...]. Le symbole, s'il est mur, c'est alors comme un mur qui, loin de s'ouvrir, deviendrait non seulement plus opaque, mais d'une densité, d'une épaisseur, d'une réalité si puissantes et si exorbitantes qu'il nous modifie nous-mêmes, modifie un instant la sphère de nos voies et de nos usages, nous retire de tout savoir

actuel ou latent, nous rend plus malléables, nous remue, nous retourne et nous expose, par cette nouvelle liberté, à l'approche d'un autre espace.⁵⁶

En fait, ce que Blanchot nous dit, c'est que, s'il est guide, le symbole ne garantit en rien la familiarité de l'endroit où il nous amènera. Peu importe, le sujet-lecteur croit tellement qu'il pourra parvenir à décoder ce symbole qui le harcèle depuis le début qu'il est prêt à accepter n'importe quelle réalité, pourvu que celle-ci lui donne l'impression d'avoir traversé l'obscurité. L'opacité de la figure ferait ainsi office de capteur d'attention, mais également de mécanisme de défense assurant à celle-ci qu'elle sera toujours au centre d'une expérience symbolique, parce que jamais réellement et totalement découverte.

L'opacité du symbole notée par Blanchot fait également partie de l'analyse de Gervais. Il croit que c'est en gardant une certaine opacité, en masquant l'essence de l'autre signification que la figure s'assure une fascination continue de la part du sujet. D'une part, elle lui fait miroiter une réalité autre qui, s'il parvient à la capter, donnera un nouveau sens à l'univers textuel concerné, d'autre part, elle devient le mur décrit par Blanchot, cet élément textuel opaque qui, après avoir suggéré la possibilité d'une signification nouvelle, devient impossible à percer, à traverser : « La figure attire le sujet et en même temps lui résiste; elle se présente comme une énigme qui inquiète, car exigeant d'être résolue, et rassure, parce qu'elle est déjà posée. »⁵⁷ L'effet est immédiat et voulu. Le lecteur voudra assurément en connaître davantage sur la terre promise, obtenir l'objet tant convoité de sa quête dont la figure garde farouchement l'accès. C'est que, pour le sujet, il devient impensable que l'élément central de la poursuite et la réussite de sa quête symbolique, après être initialement apparu aussi spontanément et aussi clairement, ne soit plus qu'une obscure réalité dont toutes tentatives d'approche et d'appropriation échouent. C'est afin de justifier son expérience symbolique et d'interpréter l'ultime signification qu'il y voit qu'il se lancera sans réfléchir dans cette quête bien qu'il n'ait jamais eu la confirmation qu'il soit possible de la mener à terme :

Si elle [la figure] s'impose spontanément comme une vérité pour le sujet, elle se révèle essentiellement opaque. Elle doit encore être interprétée. Elle attire et, en même temps,

⁵⁶ *Ibid.*, p. 122.

⁵⁷ Bertrand Gervais, *op. cit.*, p. 16.

résiste au sujet qui se l'approprie. Elle dit quelque chose qui ne peut pas être entendu, qui ne le sera peut-être jamais, mais elle permet qu'il y ait du sens.⁵⁸

Le sujet en est obsédé parce qu'elle lui résiste, parce qu'elle se refuse à lui après qu'il ait daigné lui accorder son attention, lui jeter ce premier regard nécessaire à son déploiement. L'opacité de la figure s'inscrit donc dans la composition de la figure en tant que barrière entre ce que le sujet croit avoir vu en celle-ci et la puissance qu'elle contient. Ainsi, elle devient apte à prendre le contrôle d'un univers où elle n'était au départ qu'un objet banal ne répondant qu'à une définition usuelle. L'entrée du dictionnaire qui lui est associée n'est plus valable puisqu'elle est prise en charge par le lecteur et transformée en quelque chose d'autre, la transparence de son état initial⁵⁹ laissant désormais place à l'opacité de la volatilité [labilité] d'une figure. Tel un détective, le sujet-lecteur se sert des obscurs indices laissés par la figure, mais ne parvient jamais réellement à mettre le grappin dessus, celle-ci parvenant toujours à s'esquiver au dernier moment, ne laissant d'autre choix au lecteur que de continuer sa quête symbolique vers l'autre réalité. La figure se laisse voir, approcher par le sujet, mais comme à toutes les autres occasions, il s'agit d'une façon pour elle d'en prendre le contrôle et de l'envouter complètement :

Cette tension entre l'apparaître et le disparaître, le saisissement et le dessaisissement, est au cœur de toute figure et de l'envoutement auquel celle-ci donne lieu. Par ses traces, sa manière singulière d'être au monde, la figure accepte de se laisser prendre, mais ce n'est que pour séduire et subjuguier, ce qu'exprime son aura.⁶⁰

Comme lors d'un brouillard où, malgré une visibilité réduite, nous tentons de voir ce qui se dessine à l'horizon, le sujet continue à contempler maladivement la figure opaque, en espérant distinguer à nouveau ce qu'il a cru capter lors du premier coup d'œil, du bref coup de foudre initial. Il est persuadé que ce qu'il a vu l'instant d'un éclair vaut la peine d'être étudié, poursuivi, de devenir l'objet de sa quête, la seule raison d'être du processus enclenché : « Dans cette seconde se loge l'intuition d'une vérité, d'une quête. Et l'obsession sur laquelle cette intuition peut déboucher signale que la figure, si elle se donne d'emblée

⁵⁸ *Ibid.*, pp. 79-80.

⁵⁹ Nous considérons que la définition usuelle d'un objet banal est habituellement assez facile à obtenir et exempte de l'opacité entourant les possibilités de significations d'une figure.

⁶⁰ *Ibid.*, p. 73.

comme vérité pour le sujet, demeure toujours essentiellement opaque, illisible. »⁶¹ La vérité que pourchasserait le sujet ne se trouverait pas dans la réalité contenant la signification usuelle de l'objet à la base de la figure, mais dans un autre univers qui jusqu'à maintenant est inatteignable et dont la ligne directe avec l'univers de départ n'a pas encore été établie.

En tant que telle, la figure n'est jamais réellement présente dans l'univers qui contient son pendant usuel, le devenant uniquement pour celui qui la contemple. C'est que l'opacité qui la caractérise en ferait un élément constamment absent, ou, du moins, qui bâtit son influence sur un sujet en se présentant comme un élément dont la présence n'est jamais proprement confirmée. Si nous revenons à la labilité comme caractéristique de la figure, nous avons entre autres identifié dans la définition de celle-ci les termes faillir, tomber et s'éclipser. En étant ainsi sujette à la défaillance ou aux éclipses, la figure serait un élément potentiellement sujet à un manque, à une absence. D'une certaine façon, c'est parce qu'il manque quelque chose, les besoins et l'attente qu'a le sujet vis-à-vis la figure en sont la preuve, que le sujet part en quête de l'autre réalité au sein de la figure. Alors qu'il tente de combler ce manque à l'aide d'une figure, cette dernière serait elle-même absente :

La figure est une forme, mais une forme qui n'apparaît que sur la base d'une absence. Comme tout signe en fait, elle tient lieu d'un objet, désigné comme son référent, dont elle actualise l'absence, en tant que telle, tout en donnant l'illusion de sa présence. Or, cette présence est toute symbolique et, par conséquent, paradoxale. C'est la présence-absence. L'absent n'y est pas et pourtant il ne cesse d'y être, suscité par des paroles et des pensées, inscrit par sa figure.⁶²

Bien sûr, tout cela n'est jamais concret puisqu'il s'agit là d'univers imaginaire. Malgré tout, il n'en demeure pas moins que la figure obsède, hypnotise, monopolise l'imaginaire du sujet tout en étant d'une opacité impénétrable. À force de chercher en vain l'autre réalité, le sujet comble l'absence en l'interprétant à partir de son propre imaginaire, à partir de ce qu'il croit avoir contemplé et poursuivi.⁶³ C'est ainsi qu'à défaut de parvenir à saisir définitivement la figure, à en canaliser la puissance, le sujet l'interprète en fonction de ce qui

⁶¹ *Ibid.*, p. 16.

⁶² *Ibid.*, pp. 20-21.

⁶³ Référence à la caractéristique de la figure qui veut qu'un sujet ne poursuive qu'une seule des multiples et indéfinies significations d'une figure et non celle-ci dans sa totalité de signification.

est le plus susceptible de remplir le vide entre lui et cette autre réalité inaccessible. Même en comblant l'absence, il n'en demeure pas moins que l'imaginaire du lecteur demeurera toujours troublé par la figure, l'interprétation qu'il fait de son obsession n'étant que l'illusion de ce qu'il cherche vraiment : « L'illusion de sa présence la rend presque palpable, mais sa présence n'en reste pas moins toujours évanescence, puisque toute trace directe en a été éliminée. »⁶⁴ Rien ne peut confirmer sa réalité. Au contraire, le sujet sent qu'elle lui glisse entre les doigts, qu'elle s'évapore peu à peu, et afin de pouvoir continuer à la contempler, il l'intègre à son univers usuel en espérant ainsi pouvoir en percevoir le secret.

1.2.3 Le culte de la figure

Enfin, cette aura mystérieuse et impénétrable dont s'enveloppe la figure amène Gervais à parler d'un culte de la figure. Cela s'expliquerait tout d'abord par le fait que la puissance de la figure serait déterminée par la force de son aura, qui, elle-même, est déterminée par le degré de dévotion du sujet envers elle. Plus le lecteur passera de la contemplation à un état d'obsession envers la figure, plus elle sera puissante, se nourrissant directement de l'intensité du degré de vénération qu'il lui accordera :

Plus que tout, elle y apparaît comme l'objet d'un culte, d'un rituel. L'hommage qui lui est rendu dépasse toutes les attentes et il donne lieu à un comportement qui dépasse à son tour l'entendement. [...] Le culte rendu à une figure est en fait indicatif de son aura de désirabilité. Le rituel qu'il engage en manifeste la puissance.⁶⁵

Si nous nous rapportons à Blanchot, celui-ci traçait un lien entre la puissance, l'aura mystérieuse et impénétrable qui entoure le symbole et son apport aux interprétations religieuses au cours de l'Histoire. C'est-à-dire que, pour tenter d'interpréter les phénomènes ou écrits divins, on se rabattait la plupart du temps sur le fait qu'il s'agit de symboles. En faisant ainsi, on s'assurait d'une certaine forme d'interprétation religieuse tout en démontrant fort bien que la véritable signification enfouie dans le symbole ne pouvait être atteinte, étant issue du divin, un niveau inatteignable pour le commun des interprètes religieux et des

⁶⁴ *Ibid.*, p. 73.

⁶⁵ *Ibid.*, p. 70.

fidèles : « Le mot symbole est un mot vénérable dans l'histoire des littératures. Il a rendu de grands services aux interprètes des formes religieuses [...]. »⁶⁶ Si nous transposons l'obsession du symbole divin, de l'accès à l'au-delà à la relation lecteur/symbole que Blanchot met de l'avant, le lecteur symbolique entreprend de découvrir le niveau supérieur, l'au-delà, d'un symbole, alors qu'il n'est pas en mesure d'en comprendre la puissance.

En lumière à tout cela, le terme *culte de la figure* employé par Gervais, s'il ne se traduit pas indubitablement par la nécessité pour la figure d'être issue d'un contexte religieux afin d'être activée, signifierait néanmoins que le processus menant à ce culte présenterait des similitudes avec l'émergence d'un culte tournant autour d'un symbole religieux. Alors que le fidèle chercherait désespérément, en se dévouant davantage à sa religion, à trouver la signification toute puissante du symbole religieux qui le fascine, le lecteur symbolique tenterait, en se consacrant entièrement à l'expérience/lecture symbolique, de saisir l'autre sens⁶⁷ du symbole littéraire en n'en faisant l'élément central de celle-ci. Le rituel religieux devient le rituel de lecture. Gervais établit que la saine fascination du sujet pour la figure mène, au fil du temps, à son adoration, à sa vénération, à son culte. Bien que nous n'ayons aucunement l'intention d'en faire un cas religieux, l'attitude du lecteur perdu dans la contemplation d'une figure présente des similitudes avec celle d'un disciple vouant un culte aveugle à une quelconque idole :

Quand une figure se manifeste, elle apparaît d'emblée singulière et désirable; elle semble, de plus, être toujours sur le point de s'effacer, menace contre laquelle le sujet n'a d'autre choix que de réagir en multipliant les hommages et les preuves d'amour. La figure a une valeur rituelle, ce que signale son aura. Elle engage le sujet de façon pleine et entière, un sujet qui risque de s'y perdre s'il se laisse totalement absorber par la contemplation de cet objet, qui répond parfaitement à ses attentes.⁶⁸

Parce qu'il croit qu'elle l'aidera à atteindre une réalité, une signification supérieure, le sujet se consacre en entier à la figure, reléguant ainsi à l'arrière-plan tout le reste de l'univers textuel qui l'a vu apparaître. Jusqu'à un certain point, pour le sujet, la figure devient un

⁶⁶ Maurice Blanchot, *op. cit.*, p. 120. Il est intéressant de rappeler ici que Blanchot croit que chaque fois que l'homme est gêné par une parole trop forte, il la nomme symbole.

⁶⁷ Il ne sait pas qu'il n'aura accès qu'à un des multiples et indéfinis sens possibles de ce symbole.

⁶⁸ Bertrand Gervais, *op. cit.*, p. 71.

univers textuel en elle-même, la raison de lire, donnant à elle seule une valeur au texte. Un disciple religieux lui, abandonnera tout, laissant derrière lui nombre de choses afin de donner sa vie pour vénérer l'objet de son culte, que ce soit l'idole ou ce qu'elle représente. Il s'agira là, pour lui, de sa raison de vivre. Ce que le disciple cherche dans le symbole religieux, le sujet-lecteur, lui, l'obtient, ou, du moins, espère l'obtenir lorsqu'il voue un culte à la figure : « Elle répond à toutes ses attentes et s'impose par conséquent comme un objet de pensée dont la complexité; l'efficacité et la force combleront besoins et désirs. »⁶⁹

Enfin, le culte de la figure en est un exclusif, c'est-à-dire que le sujet vouant un culte à une figure ne partagera pas son adoration pour celle-ci avec les autres sujets, ne tentera pas d'influencer ceux-ci à prendre part à ce culte. Cela ramène dans notre discussion les concepts respectifs que Blanchot et que Gervais avaient préalablement établis, à savoir que l'étroitesse de la relation entre le sujet et l'objet est marquée par l'impossibilité pour un sujet de partager sa découverte tant elle lui est étroitement liée, tant elle ne répond qu'à ses référents personnels. Il y a donc là une nécessité pour la figure d'être développée secrètement pour que le sujet puisse en préserver l'exclusivité : « Le culte de la figure est, en ce sens, un rituel narcissique. Il ne parle que du sujet, par figure interposée. Ce culte est souvent clandestin, il se développe à l'écart, parce que la fusion qu'il favorise est une situation d'exception qui ne se partage pas. »⁷⁰ La clandestinité de la figure est nécessaire parce que pour parvenir à captiver complètement le sujet, elle doit être capable de l'isoler complètement de ce qui l'entoure, empêcher toute influence néfaste qui permettrait au sujet de la découvrir complètement, ou de constater l'immensité de son réseau de significations, et par le fait même, en faire diminuer l'intérêt spécifique qu'il lui porte. Le symbole qui a attiré son regard n'est plus détectable par personne d'autre :

La figure n'est figure que pour un sujet, elle n'existe que dans une relation qui la fonde et l'alimente. Elle est une réponse. Paradoxale peut-être, destructrice par sa force même, mais une réponse tout de même. Elle signale, aurait dit Benjamin, l'apparition d'un

⁶⁹ *Ibid.*, pp. 132-133.

⁷⁰ *Ibid.*, p. 71

lointain — amour secret, désir inavoué, expérience trouble, culpabilité, etc. —, quelque proche que ce soit ce qui l'évoque.⁷¹

C'est que, le degré d'investissement du sujet dans sa quête de vérité, dans son désir d'atteindre l'autre réalité est si élevé qu'il devient le seul à pouvoir vraiment être au fait de la portée de ladite figure. Lui seul sait pourquoi elle est si importante, si puissante. Se rapprochant encore davantage du caractère obsessionnel de la figure, les expressions *amour secret* et *désir inavoué* renvoient à ce côté confidentiel, hermétique du rapport qu'entretiennent sujet et figure. Bien qu'une telle proximité entre le sujet et la figure puisse comporter certains avantages, comme l'exclusivité de l'expérience symbolique en cours, elle ne laisse aucune porte de sortie au sujet, aucun autre lecteur ne pouvant le soutenir dans la quête entreprise. En gardant tout à l'intérieur de lui, le sujet reste souvent le seul candidat possible à la découverte de l'autre réalité, mais aussi, le seul obsédé par sa puissance :

De fait, tout peut devenir une figure, tout peut acquérir une aura. Celle-ci n'est pas, en tant que telle, la propriété d'un objet. Elle est le résultat d'une projection, celle faite par un sujet qui attribue à un être ou à un objet quelconque une valeur, un dynamisme, voire une âme. Cette transfiguration est le résultat d'un processus d'appropriation qui ne laisse pas l'objet intact; elle le convertit en forme signifiante, en objet d'un investissement affectif et symbolique.⁷²

1.3 Contenir le livre en une figure

En nous basant sur les essais de Maurice Blanchot et de Bertrand Gervais, nous avons cerné le fonctionnement d'une figure littéraire. Les concepts développés par ces deux auteurs nous ont, entre autres, permis de constater la nécessité du sujet dans l'apparition et l'évolution de la signification de toute figure. Il a été vu que la figure demeure un objet banal s'il n'y a pas un sujet qui lui porte attention et le transforme en figure. Aussi, afin de s'assurer de pouvoir atteindre le plus de sujets possibles, une figure aurait la capacité d'avoir autant de significations que de sujets, d'interprétations possibles. Ainsi, elle serait en mesure de signifier quelque chose pour tous ceux qui la remarqueront, indépendamment de ce qu'ils

⁷¹ *Ibid.*, p. 71

⁷² *Ibid.*, p. 75.

croient qu'elle signifie. Enfin, lorsqu'il est question des modalités d'apparition d'une figure, Blanchot et Gervais insistent sur la grande place qu'occupe l'obsession : sans obsession, point de figure. Elle en serait l'essence même. Ce serait à partir de l'obsession qu'elle suscite dans l'esprit du sujet-lecteur la contemplant qu'elle parviendrait à avoir un impact sur lui et l'univers textuel où elle se manifeste.

Bien entendu, une figure peut prendre différents visages, peut être représentée par différents objets, symboles. Les balises que nous venons d'explorer quant au concept de la figure que nous souhaitons utiliser dans notre analyse sont cependant assez générales pour décrire l'apparition et l'évolution d'un bon nombre de figures littéraires. Même si chaque figure est différente et qu'une même figure peut signifier quelque chose de différent pour chaque sujet avec qui elle est en relation, il n'en demeure pas moins que la figure, qu'elle soit du livre, de l'arbre ou du couteau, passe par le même processus d'apparition et d'évolution. Bien que nous allons nous concentrer uniquement sur la figure du livre dans les nouvelles de Jorge Luis Borges, nous avons préféré séparer la figure et le livre afin de bien voir que si la figure du livre est une figure spécifique, elle suit le parcours usuel de la figure en général. Si nous pensons avoir bien établi ce qu'était une figure, il nous reste maintenant à définir ce qu'est la figure du livre chez Borges et tout ce qu'elle implique et influence.

CHAPITRE 2

DU LIVRE AU LIVRE : APPARITION ET ÉVOLUTION DE LA FIGURE DU LIVRE DANS LES UNIVERS BORGÉSIENS

2.1 *Le livre selon Borges*

La figure du livre est centrale dans bon nombre des nouvelles de Jorge Luis Borges. Que nous observions ses premières nouvelles écrites entre 1930 et 1940 ou celles qu'il a produites dans les années 70, la figure du livre est une image fréquemment rencontrée lors de la lecture de son œuvre. Cette constatation est souvent présente dans les essais critiques sur notre auteur. Pour Raphaël Lellouche, il ne fait aucun doute : « [...] Borges ne se contente pas de mentionner des « livres » dans ses fictions : il fait de l'activité herméneutique de déchiffrement l'action même de la fable. Si bien que c'est l'essence du livre qui est au centre de l'ontologie de ses univers fictionnels. »⁷³ Souvent, lorsqu'il y a présence de livre(s) dans les textes borgésiens, c'est parce qu'il signifie quelque chose, qu'il se devait absolument d'être présent pour la poursuite de la séquence narrative. En aucun cas il ne s'agira d'un objet banal, le lecteur étant toujours en présence d'une véritable figure chargée d'une puissante signification, d'un élément qui amène l'univers textuel où il se manifeste à un autre niveau :

La découverte ou la possession d'un livre est ainsi souvent chez Borges le premier hasard qui met en mouvement l'engrenage des faits et lance le récit. Tout se passe comme si le livre était un objet aux pouvoirs imprévisibles : acquérir, ouvrir, déchiffrer un livre, ce condensé d'énigme, c'est se lancer dans un jeu aventureux.⁷⁴

Bien qu'il n'y ait pas à proprement parler un ensemble de textes critiques se concentrant spécifiquement sur la présence de la figure du livre dans les nouvelles borgésiennes, plusieurs de ceux que nous avons consultés voient leurs auteurs, à un moment ou à un autre de leur

⁷³ Lellouche, Raphaël. 1989. *Borges ou l'hypothèse de l'auteur*. Paris : Balland, p. 218.

⁷⁴ Gervais-Zaninger, Marie-Annick. 1988. « Hasard et Secret : les ruses du récit ». In *Analyses & réflexions sur Borges, Fictions : mythe et récit*. Coll. « Ellipses », Paris : Marketing, p.146.

réflexion, étudier ce fait. En se penchant sur d'autres symboles présents dans l'écriture borgésienne, la critique en vient souvent à considérer la présence du livre comme un élément important de sa réflexion, même si elle n'était pas initialement centrée sur elle. Par exemple, dans son article *The endlessness in Borges' fiction*, Carlos Navarro identifie le livre en tant qu'élément essentiel dans la prolifération de la présence du thème de l'infini chez Borges : « Borges triggers the omnidimensional proliferation of endlessness through various devices, but his favorite by far involves books. »⁷⁵ D'autres, comme Paule Bounin, ne font que relever l'évidence : celui de la présence inévitable de la figure du livre chez un auteur qui multiplie les références de livres apocryphes : « Il est à noter d'ailleurs que les livres de Borges parlent beaucoup de livres, étranges intertextualités puisque ce sont souvent des livres imaginaires inventés par l'auteur, et qu'on s'y promène souvent dans des bibliothèques [...] »⁷⁶

Si la présence et la récurrence du livre dans les nouvelles de Borges semblent significatives, il reste encore à déterminer la représentation que l'œuvre borgésienne donne du livre. Au cours de l'année 1978, Jorge Luis Borges prononça cinq conférences à l'Université Belgrano à Buenos Aires en Argentine. En ce qui nous concerne, nous allons uniquement nous concentrer sur celle qui s'intitule « Le livre ». Au cours de cette conférence, il explique à son auditoire l'importance que le livre a pour lui et le rôle primordial qu'il joue pour l'homme. En nous basant sur le discours tenu par Borges lors de cette allocution, puis, en observant comment la critique a analysé la présence de la figure du livre dans son œuvre, nous croyons qu'il sera possible de cerner l'idée générale que l'écrivain argentin donne du livre.

2.1.1 L'instrument primordial de l'homme

D'entrée de jeu, Borges qualifie le livre d'instrument : « De tous les instruments de l'homme, le plus étonnant est, sans aucun doute, le livre. »⁷⁷ À titre d'exemple, il identifie

⁷⁵ Navarro, Carlos. 1973. « The Endlessness in Borges' Fiction ». *Modern Fiction Studies*, vol.19, no. 3 (automne), p. 397.

⁷⁶ Bounin, Paule 1988. « Magie dans le récit, magie du récit ». In *Analyses & réflexions sur Borges, Fictions : mythe et récit*. Coll. « Ellipses », Paris : Marketing, p. 112.

⁷⁷ Borges, Jorge Luis. 1985. *Conférences*. Paris : Gallimard, p. 147.

divers autres instruments utiles à l'homme en mentionnant qu'ils sont tous des prolongements de son corps : le microscope et le télescope pour la vue, le téléphone pour la voix et la charrue et l'épée pour le bras. En ce qui concerne le livre, il lui attribuera le prolongement le plus significatif : « Mais le livre est autre chose : le prolongement de sa mémoire et de son imagination. »⁷⁸ En le mesurant ainsi à des facultés humaines primordiales comme la vue et la voix ou à un membre aussi important qu'un bras, Borges indique que le rôle du livre est tout aussi essentiel. Dans le prologue qui a été rédigé après la conférence, il confirme cette primordialité : « [...] le livre, cet instrument sans lequel je ne puis vivre et qui m'est aussi essentiel que des mains ou des yeux. »⁷⁹ Il serait difficile ici de quantifier la primordialité d'une faculté humaine au détriment d'une autre, c'est-à-dire d'évaluer si, par exemple, la vue est plus importante que la parole. Il est donc plus prudent de statuer que la primordialité de chacune des différentes facultés humaines est avant tout dépendante de la présence des autres, que chacune d'elle apporte quelque chose d'unique, mais a besoin des autres pour maximiser sa primordialité, rendant du même coup les autres facultés tout aussi importantes. À cet effet, Borges ne fait que confirmer que la faculté prolongée par le livre est toute aussi essentielle que celles prolongées par le microscope, le télescope, le téléphone, la charrue et l'épée. En fait, il n'y avait jamais vraiment eu de doute quant à l'importance de la mémoire pour l'homme, le but de l'exercice borgésien étant de poser le livre comme instrument indispensable à l'être humain. En agissant ainsi, Borges élimine toutes possibilités qu'il soit pris comme un simple objet de divertissement ou comme un accessoire parmi tant d'autres.

Déjà, nous sommes en mesure de constater que la conception borgésienne du livre est celle d'un élément qui, s'il n'est pas vital, peut être d'une utilité majeure pour celui qui s'en sert ou le considère. Encore ici, il serait difficile, voire impossible, de nier l'importance de la mémoire pour l'homme. Ainsi, en la jumelant au livre, Borges montre la primordialité de ce dernier pour lui. Mais quand est-il de son œuvre? Michèle Bénabès, dans son article *L'« objet-livre » dans les textes de Borges* y voit une corrélation : « [...] dans l'œuvre de Borges, le livre renvoie toujours à d'autres livres, car ce qui est lu est seul constitutif de la

⁷⁸ *Ibid.*, p.147.

⁷⁹ *Ibid.*, p. 146.

mémoire. »⁸⁰ Bref, non seulement note-t-elle la prolifération de la figure du livre lorsqu'elle mentionne que le livre renvoie constamment à d'autres livres, mais elle note également son apport important dans la constitution de la mémoire de l'homme, assurant ainsi la conservation de cette dernière. La primordialité du livre pour l'homme dans l'écriture borgésienne est telle que Françoise Collin fera allusion à la supériorité du livre sur la vie [humaine]. Dans ce cas-ci, Collin traite de la présence de la figure du livre chez Borges par le biais du thème de l'infini. En fait, c'est ce thème qui serait à l'origine de la prédominance du livre sur la vie : « The priority of the book over life is due to the overflowing by the infinite of the possibility of the finite. »⁸¹

Or, bien que Borges semble vouloir comparer le rôle du livre (prolongement de la mémoire et de l'imagination) et l'importance qu'il aurait sur la suite de l'existence de l'homme à des facultés très personnelles⁸², il ne faudrait pas en déduire que le livre borgésien n'a qu'une portée individuelle, qu'il ne touche qu'une seule personne à la fois. Ce serait tout le contraire. En effet, l'impact du livre serait universel, communautaire, sa sphère d'influence s'étendant au plus grand nombre de gens possible :

Dans César et Cléopâtre de Bernard Shaw, à propos de la bibliothèque d'Alexandrie, on dit qu'elle est la mémoire de l'humanité. Voilà ce qu'est le livre et encore quelque chose de plus : son imagination. Car notre passé, qu'est-il d'autre qu'une suite de rêves? Quelle différence peut-il y avoir entre se souvenir de ses rêves ou se rappeler le passé? Telle est la fonction que remplit le livre.⁸³

⁸⁰ Bénabès, Michelle. 1988. « L'«objet-livre» dans les textes de Borges ». In *Analyses & réflexions sur Borges, Fictions : mythe et récit*. Coll. « Ellipses », Paris : Marketing, p. 141.

⁸¹ Collin, Françoise. 1990. « The Third Tiger; or, From Blanchot to Borges ». In *Borges and his successors : the Borgesian impact on literature and the arts*. Aizenberg, Edna (ed.). Columbia : University of Missouri Press, p. 84.

⁸² Par l'expression « facultés personnelles », nous entendons les facultés qu'un homme peut avoir ou non, comme la voix ou la vue, et qui n'ont pas d'incidence directe sur les autres hommes. Par exemple, si un homme est muet, cela n'aura pas d'incidence directe sur les autres à moins que ceux-ci tentent de discuter avec lui; si l'homme est aveugle, cela n'aura pas, non plus, d'incidences directes sur ses semblables à moins que ceux-ci tentent de lui faire voir un paysage, etc.

⁸³ Jorge Luis Borges. *Conférences. op. cit.*, p. 147.

Pour Borges, la nécessité des livres est claire : ils sont la mémoire et l'imagination de l'humanité, de *tous* les hommes. Sans eux, l'homme perdrait la mémoire et la possibilité de la retrouver, se privant ainsi d'un passé sur lequel bâtir ou comprendre l'histoire actuelle et future de son monde. Il servirait à pallier la faillibilité de la mémoire humaine. Cette importance du livre allant au-delà de la sphère de l'individu est également remarquée par la critique. Après avoir préalablement souligné la primordialité du livre pour la mémoire de l'homme, Bénabès avance que ce rôle attribué au livre agirait dans un cadre encore plus large, où il agirait non seulement sur les hommes, mais aussi sur le monde dans lequel ils vivent : « Étrange renversement qui fait de la chose écrite la « cause première » en quelque sorte, la preuve de réalité d'un monde [...] »⁸⁴ Le livre devient le seul élément capable de justifier la réalité d'un monde parce qu'il agirait en tant que seule mémoire de celui-ci. Ce rapport entre le livre et le monde prend une tournure quasi hiérarchique, tant la survie de ce dernier dépendrait du premier.

2.1.2 La supériorité du livre sur le monde.

Un des arguments souvent utilisé par la critique pour expliquer cette relation et l'importance de la figure du livre sur le monde des hommes prend source dans une phrase du poète Stéphane Mallarmé et son projet du Livre : « [...] Le monde est fait pour aboutir à un beau livre »⁸⁵. De même, certains théoriciens amorcent la discussion selon laquelle, chez Borges, le monde est un livre et vice versa : « [...] cette métaphore obsédante qui fonde et traverse l'œuvre entière de Borges : le monde est un livre (et vice-versa) [...] »⁸⁶ Ainsi, la possibilité de faire une lecture mallarméenne de l'œuvre borgésienne est évoquée lorsque l'analyse de la forte ascendance du livre sur l'univers textuel où il évolue est discutée. Floyd Merrell, dans *Unthinking Thinking*, affirme que c'est à partir de cette formule que l'écriture borgésienne développe l'objet livresque en tant qu'élément précurseur du monde : « Borges

⁸⁴ Michèle Bénabès, *op. cit.*, p. 143.

⁸⁵ Huret, Jules. 1982. *Enquêtes sur l'évolution littéraire*. Grojnowski, Daniel (ed.). « Coll. » Patrimoines, Vanves (France) : Thot, p. 80.

⁸⁶ André Lamontagne, *op. cit.*, p. 30.

remained fascinated with the book of nature⁸⁷ image, to which Mallarmé also alluded in his pronouncement that the world exists so it can be put in a book.»⁸⁸ C'est-à-dire que, si le monde est imaginé ou existe dans le but ultime de parvenir à le faire entrer dans un seul livre, le monde devient conçu en fonction d'un livre et non le contraire. Le livre ne reflète pas le monde, c'est le monde qui le reflète. Le rapport de force qui devrait exister entre un livre et le monde se retrouve ainsi inversé. Ema Lapidot en arrive elle aussi à remarquer le lien entre le projet mallarméen du livre en tant que représentation du monde et le livre borgésien. Signe de l'inquiétude causé par un tel projet, elle qualifie le Livre imaginé par Mallarmé de monstrueux. Inquiétude, parce qu'il viendrait enclencher le dérèglement que nous venons tout juste d'énoncer : « As Mallarmé did, Borges too dreamed of a monstrous book. In his endless striving to project himself toward infinite, he conceives of the existence of a book which would be the formula and the perfect compendium of all the rest [...]. »⁸⁹ En affirmant cela, le livre deviendrait plus important, ou, à tout le moins, tout aussi important que le monde dans lequel il se manifeste. Si par la seule lecture de livres, l'homme était capable de comprendre ou saisir tout ce qui l'entoure, les livres deviendraient une représentation du monde encore plus fidèle que le monde lui-même! Le monde serait accessible par le livre, mais le livre ne serait plus nécessairement accessible par le monde. C'est un peu à cette conclusion qu'en arrive Maurice Blanchot au sujet de notre auteur :

Le livre est en principe le monde pour lui, et le monde est un livre. Voilà qui devrait le tranquilliser sur le sens de l'univers, car de la raison de l'univers, l'on peut douter, mais le livre que nous faisons, et en particulier, ces livres de fiction organisés avec adresse, [...], nous les savons pénétrés d'intelligence et animés de ce pouvoir d'agencement qu'est l'esprit.⁹⁰

⁸⁷ Le livre de la nature, selon une vieille tradition chrétienne, serait un des deux livres écrits par Dieu et contiendrait le sens et la signification de tout ce qui entoure l'homme (la nature dans laquelle il vit), bref, qui contiendrait en ses pages le monde de l'homme. (Source : The electronic labyrinth <http://elab.eserver.org/>) C'est ce même concept qui obsèdera plus tard les Kabbalistes auxquels Borges sera souvent associé par certains critiques comme Jaime Alazraki, entre autres.

⁸⁸ Merrell, Floyd. 1991. *Unthinking thinking : Jorge Luis Borges, Mathematics and the New Physics*. West Lafayette : Purdue University Press, p. 235.

⁸⁹ Lapidot, Ema. 1999. « Borges between the printing press and the hypertext ». In *Jorge Luis Borges Thought and knowledge in the XXth century*. De Toro, Alfonso & Fernando (ed.). Leipzig : Vervuert, p. 333.

⁹⁰ Maurice Blanchot, *op cit.*, p. 131.

Non seulement confirme-t-il le rôle du livre en tant que prolongement de la mémoire et de l'imagination en écrivant qu'ils sont pénétrés d'intelligence et d'esprit, mais il conclut aussi que le raisonnement borgésien amène à douter du monde, mais jamais d'un livre. Comme il a déjà été mentionné, la seule façon qu'un monde aurait d'être confirmé serait par le livre. En somme, nous pouvons affirmer que la critique remarque dans l'œuvre borgésienne la même chose que l'auteur avance dans sa conférence, à savoir que le livre a non seulement un impact sur l'individu, mais également sur le monde. Cet impact semble donner au livre l'avantage sur ce dernier, ou à tout le moins, un rôle plus important, puisque la survie du monde passerait par l'acte littéraire : « [...] le symbolique rôle capital assigné par Borges à la littérature : rien de moins que la mise en ordre, jamais achevée, du monde. »⁹¹ Au final, ces réflexions critiques de nos diverses sources suggèrent que dans l'œuvre borgésienne, le livre a tendance à être posé comme un symbole ayant plus d'importance que le monde dans lequel il se manifeste.

2.1.3 Un dialogue inégal

Cette dernière affirmation entre en lien direct avec ce que Borges avance dans sa conférence sur le livre. En établissant la supériorité du livre sur le monde, Borges fait en sorte qu'il devienne plus puissant que son environnement de départ, que son contexte usuel de départ. En d'autres termes, le contexte initial de la création du livre serait secondaire, car le symbole en question parviendrait à signifier plus que l'entité qui l'a préalablement écrit, produit. Or, cette idée du livre dépassant le contexte initial de sa création, Borges l'éclaircira dans sa conférence lorsqu'il en viendra à traiter de l'intention du livre, de ce qui doit émerger de celui-ci. En faisant de nouveau référence à Bernard Shaw, il se questionnera sur ce qui doit transparaître d'un livre, l'intention de départ (celle de l'auteur) versus ce qui en émanera vraiment à la lecture :

On demanda un jour à Bernard Shaw s'il croyait que l'Esprit saint avait écrit la Bible. Il répondit : " Tout livre qui vaut la peine d'être relu a été écrit par l'Esprit. " Un livre,

⁹¹ Aboucaya, Jacques. 1988. « Tlön Uqbar Orbis Tertius et l'univers de J.L. Borges ». In *Analyses & réflexions sur Borges, Fictions : mythe et récit*. Coll. « Ellipses », Paris : Marketing, p. 50.

autrement dit, doit aller au-delà de l'intention de son auteur. L'intention de l'auteur est une pauvre chose humaine faillible, mais dans le livre il doit y avoir plus.⁹²

Même si nous ne devons pas être dupes quant à l'ironie caractéristique de Shaw face à la question religieuse, l'essence de sa réponse demeure toutefois significative pour notre travail. Ce qui en ressort, c'est que le livre doit aller plus loin que sa reliure et la plume qui l'a composé. En s'affranchissant de l'esprit qui l'a créé lors du processus d'écriture, ce qui en émanera dépassera toutes significations désirées et assumées par l'auteur. Bien entendu, la pertinence de cette idée s'essoufflerait rapidement s'il ne s'agissait que d'illustrer le succès inattendu en librairie d'un livre obscur provenant d'un auteur qui l'est tout autant, alors qu'un livre sorti de nulle part viendrait frapper l'imagination d'un nombre inespéré de lecteurs. Par contre, chez Borges, cette conception du livre sortant de son cadre établi par l'auteur possède une tout autre connotation, se situant à des lieues du succès en librairie ou d'autres phénomènes mercantiles ou culturels de la sorte. À la lumière de cette dernière citation, l'interrogation évidente devient celle de l'identification de ce « plus » qu'il doit y avoir dans le livre. S'il doit y avoir plus que l'auteur, de quoi, de qui s'agit-il?

2.1.3.1 L'intention de l'auteur?

Jetons tout d'abord un bref coup d'œil au texte « Les précurseurs de Kafka » écrit par Borges en 1951, puis paru en français dans *Enquêtes* en 1957. La conclusion qu'il tira de son enquête sur les précurseurs possibles de Franz Kafka est la suivante : « Le fait est que chaque écrivain *crée* ses précurseurs. Son apport modifie notre conception du passé aussi bien que du futur. Il s'agit d'un type de relation où l'identité ou la pluralité des hommes n'importe en rien. »⁹³ De cette conclusion, Howard Giskin, dans son article « Mystical Phenomenology of the Book in Borges », en fera l'analyse suivante : « In "Kafka y sus precusores," Borges points out that a writer changes the past by the fact that his precursors may be looked at in a

⁹² Jorge Luis Borges. *Conférences. op. cit.*, p. 151.

⁹³ Borges, Jorge Luis. 1957. *Enquêtes suivi de Entretiens*. « Coll. » Folio/essais, Paris : Gallimard, p. 147.

different light according to what he has written [...]»⁹⁴ Le livre contiendrait donc non seulement l'esprit de son auteur, mais également celui de ses précurseurs qu'il sélectionne consciemment ou non à travers la signification qu'il tente de donner à son œuvre. Le processus d'écriture ferait donc en sorte d'inclure une certaine part de passé et de futur dans le livre par l'intermédiaire de précurseurs variables d'une écriture à l'autre, qui se révéleraient au fil même de cette dite écriture et des lectures qui les convoquent. De plus, la compréhension ou les analyses antérieures faites sur ce passé ou ces précurseurs pourraient être modifiées au fil même des écritures et lectures présentes ou futures.

D'autres critiques ont également tenu compte de ce texte de Borges pour expliquer la vision du livre de ce dernier, ajoutant même une précision sur ce concept. Pour Floyd Merrell : « Borges concludes that each writer creates his precursors. His work modifies our conception of the past, as it will modify the future, since each work and each reading of a work affects, to a greater or lesser degree, the totality of intertextuality [...]. »⁹⁵ En mentionnant que le passé et le futur [provenant des précurseurs] se trouvant dans un livre ne sont qu'une des lectures de celui-ci et non nécessairement celles qui ont été produites lors de l'écriture, Merrell met en lumière l'argument principal de Borges concernant ce qu'un livre doit contenir de plus. Alors que Merrell avance qu'un texte contient non seulement les précurseurs, les passés et les futurs qu'un auteur crée par son écriture, mais aussi ceux que chaque acte de lecture mettra en lumière, Borges croit que ce que le livre doit contenir de plus que la faillible intention de l'auteur est l'acte de lecture, ou plutôt, *les actes de lecture* :

Prendre un livre et l'ouvrir rend encore possible le fait esthétique. Que sont les mots couchés dans un livre? Que sont ces symboles morts? Absolument rien. Qu'est-ce qu'un livre si nous ne l'ouvrons pas? Un simple cube de papier et de cuir, avec des feuilles; mais si nous le lisons, il se passe quelque chose d'étrange, je crois qu'il change à chaque fois. [...] Chaque fois que nous lisons un livre, le livre a changé, la connotation des mots est autre. En outre, les livres sont chargés de passé.⁹⁶

⁹⁴ Giskin, Howard. 1990. « Mystical Phenomenology of the Book in Borges ». *Revista Canadiense de Estudios Hispánicos*, vol. 14, no 2 (hiver 1990), p. 242.

⁹⁵ Floyd Merrell, *op. cit.*, p. 189.

⁹⁶ Jorge Luis Borges. *Conférences. op. cit.*, p. 157.

Tout d'abord, nous sommes en mesure de constater que cette autre citation entre en lien direct avec ce qui a été affirmé auparavant quant au dépassement de l'intention de l'auteur par le livre. Encore une fois, la capacité des livres à contenir, produire et modifier un passé et/ou un futur est mentionnée. Par contre, dans ce nouvel argument sur le « plus » que doit contenir le livre, il n'est même plus question de l'auteur, puisqu'il mentionne qu'un livre n'est rien s'il n'est pas ouvert, puis lu. C'est que, pour lui, la signification d'un livre ne dépendrait définitivement plus de l'auteur, mais bien de la lecture qu'en fera chacun des lecteurs à chacune de leurs lectures. Rien ne garantirait que les précurseurs qu'un auteur *sélectionne* à l'écriture de son texte seront ceux qu'un lecteur donné croira déceler dans ce même texte lors de sa lecture. Le livre, loin d'être une entité dépendante de son esprit créateur, s'affranchirait de celle-ci dès qu'il en rencontrerait une autre, celle d'un lecteur. À ce sujet, dans l'essai « Note sur (À la recherche de) Bernard Shaw », il dira :

Ceux qui pratiquent ce jeu oublient qu'un livre est plus qu'une structure verbale, ou qu'une série de structures verbales; il est le dialogue engagé avec le lecteur, une intonation imposée à sa voix, et les images changeantes et durables qu'il laisse dans sa mémoire. Ce dialogue est sans fin [...] ⁹⁷

Si Borges voit ce dialogue comme étant infini, c'est simplement parce qu'il est impossible de garantir que la voix de l'auteur a été interprétée de toutes les façons possibles, qu'il n'y a pas, quelque part, un lecteur pouvant donner à cette voix une signification inédite. Ainsi, un texte serait toujours nouveau pour quelqu'un, aurait toujours une interprétation supplémentaire en lui, n'attendant qu'un lecteur pour amener ce dialogue dans une autre direction, peu importe l'intention que l'auteur y aura mise. À nouveau, l'auteur se voit refuser tout autorité ou contrôle de son œuvre. Cette idée du livre en tant que dialogue intéressera particulièrement Nicolas Shumway et Thomas Sant. Dans leur article « The Hedonic Reader: Literary Theory in Jorge Luis Borges » ils diront : « The process of reading is specifically termed here a "dialogue"— an entity created through mutual involvement. The reader cannot be passive. The book may impose a certain tone on the reader's voice, but each reader's voice remains his or her own. » ⁹⁸ En appuyant sur le terme « dialogue » utilisé par Borges dans son

⁹⁷ Jorge Luis Borges. *Enquêtes suivi de Entretiens. op. cit.*, pp. 207-208.

⁹⁸ Shumway, Nicolas et Thomas Sant. 1980. « The Hedonic Reader: Literary Theory in Jorge Luis Borges ». *Latin American Literary Review*, vol. 9, no 17 (automne/hiver), p. 40.

illustration de la relation entre un livre et son lecteur, Shumway et Sant mettent définitivement l'accent sur l'intention [la voix] de l'auteur, celle qui parviendra au lecteur. Ils mentionnent que chez Borges, le lecteur n'est pas une entité qui reçoit un texte tel quel, tel que l'a produit l'auteur. De ce texte, le lecteur extraira une interprétation indépendante de l'esprit de l'auteur. Le dialogue, pour reprendre cette expression, s'établit lorsque le lecteur « entend » la voix de l'auteur à travers le texte de ce dernier, mais interprète à sa façon ce qu'il entend (*tone*). En d'autres termes, ce qu'un écrivain communique à ses lecteurs, ce n'est pas une intention, puisque celle-ci sera propre à chaque lecture, mais un texte, une voix qui n'attend que d'être entendue [lue] afin d'être interprété. Les mots utilisés par l'auteur pour transmettre son message, son intention, sont dépouillés de leur signification usuelle, le lecteur leur attribuant une signification propre à son/sa (ré)interprétation de ceux-ci selon ses propres référents.

2.1.3.2 L'intention du lecteur

Si nous revenons à l'essai « Note sur (à la recherche de) Bernard Shaw », Borges complètera sa pensée en disant : « Le livre n'est pas une entité close : c'est une relation, c'est un centre d'innombrables relations. »⁹⁹ En statuant ainsi qu'un livre peut prendre une signification différente pour chaque personne qui le lit, et même, changer d'essence entre chaque lecture faite par un même lecteur, il donne au livre un pouvoir que l'écrivain ne peut lui avoir donné par le seul processus d'écriture. Si le livre a depuis longtemps supplanté le monde en termes d'importance, le lecteur, lui, occuperait un rôle supérieur à celui de l'écrivain dans l'établissement d'une signification à une œuvre donnée. Michel Lafon voit dans cette relation une preuve supplémentaire de l'importance du processus de réécriture dans l'œuvre de Borges. Il en vient à supposer que ces réécritures sont le résultat du travail du lecteur lorsqu'il lit un texte plutôt que l'ultime tentative de l'écrivain de produire la totalité des lectures qui seront faites de son œuvre. Il nomme ce procédé la « pratique de la réécriture séquentielle »¹⁰⁰ : « À chaque nouveau texte, en effet, c'est-à-dire à chaque lecture d'un texte ancien ou nouveau, c'est une multitude de possibilités nouvelles de rapprochements

⁹⁹ Jorge Luis Borges. *Enquêtes suivi de Entretiens*. Op. cit., p. 208.

¹⁰⁰ Michel Lafon, *op cit.*, p. 243.

séquentiels qui s'offre : *plus on lit plus on peut décrypter.* »¹⁰¹ L'ouverture du livre, tel que Borges le conçoit, serait, selon Lafon, tributaire du travail de lecture et d'analyse du lecteur plutôt que de l'auteur. C'est le lecteur qui, en entrant en relation avec le livre, serait en mesure d'en extraire un des véritables textes. Une autre critique, Ema Lapidot, conceptualise le livre en tant que carrefour d'innombrables relations en parlant du triangle relationnel auteur-livre-lecteur. Par exemple, elle notera que le processus d'écriture d'un livre par lequel passe l'auteur n'est pas l'étape la plus importante dans la création d'un texte. Ce serait la lecture, donc, le lecteur, qui serait l'élément principal de cette triple relation :

For Borges, of all the operations contributing to the writing of a book the most important is the act of reading it : the timing of a book is not the limited time of its writing but rather the endless time of its reading. The reader is the dominant term of the trinomial author-text-read.¹⁰²

De plus, si nous retournons au texte de Giskin, ce dernier parle également de la question de l'intention de l'auteur versus ce qui sera senti ou interprété par le lecteur. Sans pour autant rejeter totalement l'idée que l'auteur puisse parvenir à communiquer une partie des intentions qu'il avait lors de l'écriture, il voit la figure borgésienne du livre comme un élément malléable qui ne peut être contenu par un seul esprit. Selon lui, le véritable fond d'un texte ne sera jamais le reflet identique de l'intention de départ, du contexte initial, puisque celui-ci serait constamment à la merci de chaque lecture qui en sera faite. Plus encore, il serait inévitable qu'un texte se retrouve intrinsèquement altéré lorsqu'il est interprété par quelqu'un, puisque son essence ne serait rien tant qu'il n'y aurait pas un esprit pour le lire, pour activer une de ses multiples possibilités de significations :

For Borges, books are mystical carriers of Spirit, which come to life when read, transmitting the living essence of their authors. But as Spirit is never static, the book also undergoes constant transformation in the hands of the reader [...] Similarly, according to Borges, interpretation of a text necessarily alters that text. The reading of a text (and any reading involves interpretation) cannot be separated from the nature of the text itself. In

¹⁰¹ *Ibid.*, p. 244.

¹⁰² Ema Lapidot, *op. cit.*, p. 331.

Borges' view, a text is not merely what is written, but an entity which literally comes into existence when it is read.¹⁰³

Bien entendu, loin de séparer le texte initial de celui lu par un lecteur, cela vient surtout démontrer la labilité de l'interprétation faite par ce dernier. Ainsi, tout texte serait en constante évolution, en mouvement perpétuel parce qu'il serait sans cesse confronté à une situation de lecture différente, que le lecteur soit différent ou non. Cette opinion est partagée par W.H. Bossart dans son essai *Borges and philosophy : Self, time, and metaphysics*. Pour lui, l'impossibilité de comparer l'interprétation qui est faite d'un texte au texte à l'état pur ne fait aucun doute. Il s'agirait même du point le plus important de cette réflexion : « Perhaps, most important is his insistence that reading, whether the text is, a document or the world itself, plays a constitutive role in what is read, so that there is no way to compare my interpretation with the text as it is in itself. »¹⁰⁴ La critique identifie donc le processus de la lecture d'un livre comme l'action qui donnera sa vraie signification au texte, puisque celle que l'auteur a voulu lui donner sera inévitablement modifiée par le lecteur. Ainsi, non seulement le livre remplirait le mandat d'aller au-delà de l'intention de l'auteur, d'offrir plus que les mots de l'écrivain, mais il convoquerait aussi le fait esthétique évoqué en fin de conférence qui confère à la lecture d'un livre le pouvoir de se renouveler à l'infini, d'offrir une nouvelle lecture chaque fois que la couverture est tournée. Bref, si un livre n'est que *symboles morts* tant que le lecteur ne pose pas l'acte de l'ouvrir, et que c'est ce même lecteur qui décidera de son réel contenu, peu important les mots que l'auteur aura employés, l'impossibilité pour l'écrivain de contrôler ce qui en sera compris prend tout son sens. Jaime Alazraki conclura que le texte comme symbole implique, chez Borges, l'impuissance de l'auteur sur les différentes interprétations qui en seront faites lors des lectures et relectures. En faisant référence à Borges, il dira :

He has often referred to his own stories as "woven symbols" - as metaphors capable of several meanings. He has also spoken of the reader's right to his or her own

¹⁰³ Howard Giskin, *op. cit.*, p. 242.

¹⁰⁴ Bossart, W.H. 2003. *Borges and philosophy : Self, time, and metaphysics*. New York : Peter Lang, p. 186.

interpretation of a given text, and of the resulting layers of meaning – often not intended by the writer – added to that text.¹⁰⁵

Ces symboles seraient donc difficilement palpables puisqu'ils seraient en constante évolution, de l'auteur au lecteur, puis d'un lecteur à un autre. Parallèlement à cela, Borges dira lors d'une entrevue : « Nous avons les livres, et les livres sont de véritables rêves, et chaque fois que nous relisons un livre, ce livre n'est plus tout à fait le même, et nous ne sommes plus tout à fait les mêmes non plus.¹⁰⁶ » À nouveau, Borges renforce sa conception du livre en insistant davantage sur le fait que la permutation des lecteurs n'est pas nécessaire pour donner de multiples significations à un texte, puisqu'une seule personne l'abordera de façon différente chaque fois qu'elle le (re)lira. La condition ou la disposition d'un lecteur ne pourra jamais être identique d'une lecture à l'autre, et ce, même s'il s'agit du même livre. Le temps qui passe modifierait à lui seul cette disposition du lecteur lors de ses relectures du même texte : « Quand nous lisons un vieil ouvrage c'est comme si nous parcourions tout le temps qui a passé entre le moment où il a été écrit et nous-mêmes. »¹⁰⁷ Cette perception du livre par Borges et le rôle indéniable que joue le temps dans la signification qu'un lecteur donnera à un livre seront observés par Giskin. Chaque lecture ou relecture d'un texte impliquerait une conscience, un état d'esprit, un état d'âme variable d'une fois à l'autre. Il ne s'agit plus ici de prétendre que chaque lecteur fera une lecture différente d'un même texte, mais bien qu'un même lecteur est dans une disposition différente chaque fois qu'il lit un même texte. Ainsi, sa lecture, sa compréhension, son interprétation de celui-ci variera d'une fois à l'autre, puisqu'elle est entièrement dépendante de son état général au moment où il l'entreprend :

But since every reading (or rereading) of a text implies a different consciousness on the part of the reader, the text itself, by Borges' admission, also changes. Reading Hamlet today yields a different Hamlet from my reading of last year; indeed a reading tomorrow will produce another.¹⁰⁸

¹⁰⁵ Alazraki, Jaime. 1988. *Borges and the Kabbalah*. Cambridge : Cambridge University Press, p.7.

¹⁰⁶ Barnstone, Willis (Ed.). 1984. *Conversations avec J.L. Borges à l'occasion de son 80e anniversaire*. Paris : Ramsay, p. 22.

¹⁰⁷ Jorge Luis Borges. *Conférences. op. cit.*, p. 157.

¹⁰⁸ Howard Giskin, *op. cit.*, p. 242.

Par ricochet, cela entre en relation directe avec l'idée qu'un texte n'est jamais le même à chaque lecture qui en est faite. Pourquoi le serait-il si le lecteur, lui, ne l'est pas? La variabilité infinie de l'un influençant celle de l'autre, la boucle est bouclée, rendant effectivement au livre une caractéristique (un plus) qui va au-delà de tout ce que le plus prolifique des écrivains ne pourrait accomplir : écrire exactement ce que le lecteur lira. En résumé, l'idée borgésienne selon laquelle chaque lecture d'un livre donne lieu à un nouveau livre, un nouveau réseau de sens, de significations, est fortement présente dans les différentes analyses faites sur notre auteur.

2.1.4 Du livre au Livre...

À l'aide des textes que nous venons de parcourir, nous avons tenté de dresser le plus succinctement possible la conception du livre chez Jorge Luis Borges tout en la validant à l'aide d'une partie de la bibliographie critique borgésienne. Nous avons entre autres observé la perception que la critique avait de la présence du livre chez Borges, mais également la relation que cet objet entretiendrait avec les lecteurs; ces deux éléments formant le cœur de la réflexion que nous voulons effectuer. Cependant, nos sources poussent encore plus loin leurs réflexions sur l'objet-livre dans l'œuvre de l'écrivain argentin. En fait, ils considéraient que les éléments mis de l'avant par Borges dans sa conception du livre suggèrent l'idée d'un objet ou d'une entité capable d'englober une totalité :

So, too, in "Funes the Memorious", the improbable list of remembered items is offered as proof of Funes' total recall. And in "The Library of Babel", the combinatory potential of language is the library of Babel, where again, a short list confirms that "everything" is contained therein.¹⁰⁹

Dans le cas qui nous intéresse, cette transition d'une multitude d'objets différents à un seul objet unique et total ouvrirait la voie à l'apparition d'un ouvrage bien particulier : le Livre des livres, le Livre total. En effet, lorsque poussées à l'extrême, les fonctions et caractéristiques du livre chez Borges seraient à la source du concept d'un livre absolu

¹⁰⁹ Parkinson Zamora, Lois. 2002. « Borges's monsters : Unnatural wholes and transformation of genre ». In *Literary Philosophers Borges, Calvino Eco*. Gracia, Jorge J. E. Carolyn Korsmeyer et Rodolphe Gaché (eds.). New York : Routledge, p. 68.

contenant tous les autres et même davantage. L'image de la littérature que renverraient les textes borgésiens serait celle d'un objet littéraire ultime et total :

L'œuvre borgésienne permet ainsi de dresser, outre les généalogies d'écrivains, des généalogies de formes linguistiques, de figures rhétoriques, de séquences, de thèmes, de personnages, de fables, de styles, d'œuvres, de genres, de littératures... On pourrait imaginer que, par le biais d'une généalogie suffisamment étendue et minutieuse, toute la littérature se trouve exprimée, dans son idéale continuité.¹¹⁰

C'est ainsi qu'en déclarant que la fonction principale du livre est celle du prolongement de la mémoire et de l'imagination de l'homme, l'infime possibilité qu'un livre puisse contenir toute la mémoire et toute l'imagination de tous les hommes devient soudainement possible.¹¹¹ Également, en statuant qu'un livre, afin d'être valable, doit aller au-delà de l'intention de son auteur, la possibilité qu'un livre contienne toutes les intentions possibles sera elle aussi exploitée. Enfin, en avançant qu'un livre change chaque fois qu'il est lu, que la connotation des mots change, le Livre des livres sera, inévitablement, celui qui contient toutes les lectures possibles. La critique, encore une fois, a identifié cet objet comme l'un des acteurs majeurs de l'évolution des univers textuels développés dans l'œuvre borgésienne. Le Livre total constituera le point de départ quant à la réflexion que nous voulons poser sur la présence des figures du livre et de leur influence obsessionnelle sur les personnages-lecteurs dans les nouvelles de l'écrivain argentin.

2.2 *Le Livre selon Borges*

L'impression d'assister à l'évolution de l'objet-livre en Livre total se trouvera confortée par la fusion qui semble s'opérer entre ces deux objets dans le discours critique. D'ailleurs, il sera dorénavant beaucoup plus approprié de considérer les deux symboles livresques comme étant une seule et unique figure : « Borges suggests that every book contains all other books,

¹¹⁰ Michel Lafon, *op cit.*, p. 42.

¹¹¹ La tentative avec *Funès ou la mémoire* de contenir en un seul homme la totalité de la mémoire de l'univers se soldant par un échec (folie et mort de Funès), la présence d'une Bibliothèque totale ou d'une bibliothèque contenant un Livre total est quasi inévitable.

as illustrated by the concept of the total book. »¹¹² Autrement dit, puisque chaque livre aurait le potentiel d'être ou de devenir ce Livre total, parler d'un livre reviendrait à parler du Livre absolu, tant la volatilité de la perception d'une œuvre est infinie. Livre total, Livre des livres, peu importe le nom qu'on lui donne, ce concept serait, si l'on se fie à Borges, la suite logique des choses pour l'homme littéraire. La littérature serait le prétexte pour la poursuite d'un tel projet puisque ses limites sont régies par ceux qui la pratiquent et non par de quelconques lois physiques ou scientifiques¹¹³ : « L'activité littéraire peut faire naître chez celui qui s'y adonne l'ambition d'édifier un livre absolu, un livre des livres qui renferme tous les autres à la façon d'un archétype platonicien, un objet dont la vertu ne s'affaiblit pas avec les années. »¹¹⁴ À nouveau, nous avons dû effectuer un tri dans les différentes visions que la critique pose sur la présence du Livre total dans l'œuvre borgésienne. En effet, celle-ci explore plusieurs pistes.¹¹⁵ En ce qui nous concerne, nous tenterons de nous en tenir uniquement aux analyses qui voient un lien entre l'omniprésence du Livre total chez Borges et le thème de l'infini que cet objet convoque.

2.2.1 Table des matières du Livre borgésien

Pour analyser cette conception du Livre total, les critiques utiliseront à différents moments de leurs réflexions diverses nouvelles de notre auteur. Sans nécessairement les citer, ils décèleront dans les figures du livre présentes dans ces textes des éléments se rapprochant

¹¹² Howard Giskin, *op. cit.*, p. 245.

¹¹³ En fait, bien qu'il soit toujours possible de tenter de prouver l'impossibilité de tels ou tels concepts présentés dans tels textes parce que telles lois physiques, chimiques ou autres ne le permettraient pas, cela n'empêchera pas ces concepts d'exister dans l'univers textuel mis en place par un auteur.

¹¹⁴ Borges, Jorge Luis. « Note sur Walt Whitman ». In *Discussions*. Coll. « Du monde entier », Paris : Gallimard, p. 120.

¹¹⁵ Par exemple, il existe certaines analyses qui établissent un lien entre cette figure et la présence de la kabbale dans les textes des Borges. À ce sujet, notons principalement *Borges and the Kabbalah* de Jaime Alazaraki, Mark Frisch avec *You might be able to get there from here : Reconsidering Borges and the Postmodern* ainsi que les deux textes d'Edna Aizenberg dans *Borges and his successors : The Borgesian impact on Literature and the arts*. En ce qui concerne la figure du Livre total, il est question du *Sefer Yetsirah* (le Livre de la Formation), ouvrage issu de la tradition juive et kabbaliste.

du concept du Livre des livres développé par l'auteur. Si l'on se fie aux propos de Lois Parkinson Zamora, le Livre contenant toutes les possibilités et impossibilités littéraires serait omniprésent dans l'œuvre borgésienne. Cette proposition rejoindrait entre autres la sphère d'influence universelle que Borges a attribuée au livre dans sa conférence. Parce qu'il agirait sur plus d'une personne, il y aurait là une justification suffisante pour prétendre qu'il peut et doit contenir plus qu'un seul livre, plus que lui-même :

Everywhere in Borges's mature fiction we find narrative structures that move from particular instances to universal propositions, whether the universal is conceived as infinite and eternal (encompassing all spaces and times), archetypal (encompassing all types), or baroque (encompassing all ideas, places and persons). Borges's metaphors also operate synecdochally. The garden of forking paths points to all gardens – all narrative possibilities – even as we read only one. The library of Babel contains all possible books – a complete description of everything under the sun. Pierre Menard writes the entire *Quixote*, of which small fragment suggests the whole text and an entire literary tradition.¹¹⁶

Tout en pointant du doigt l'objet littéraire qu'elle identifie comme le Livre des livres dans chacune des nouvelles, Zamora note que ce Livre absolu ne contiendrait pas seulement toutes les autres possibilités et impossibilités littéraires. En effet, elle prétend que le Livre serait aussi le détenteur de toutes les possibilités spatio-temporelles. Cette hypothèse est également avancée par Floyd Merrell et Paul de Man. En prenant lui aussi en exemple « Le jardin aux sentiers qui bifurquent », Merrell dira : « [...] Ts'ui Pên book entails all possible bifurcations in time derived from alternative worlds. »¹¹⁷ De son côté, Paul de Man se servira de Pierre Ménard pour expliquer son point de vue : « By carrying this process¹¹⁸ to its limits, the poet can achieve ultimate success – an ordered picture of reality that contains the totality of all things [...] »¹¹⁹

Le cas de Tlön permet à la critique d'explorer plus en profondeur l'hypothèse d'un Livre des livres contenant davantage que tous les livres. En clair, s'il contient tous les livres, c'est

¹¹⁶ Lois Parkinson Zamora, *op. cit.*, p. 66.

¹¹⁷ Floyd Merrell, *op. cit.*, p. 194.

¹¹⁸ Le procédé auquel Paul de Man fait référence est bien sûr celui de la réécriture mot à mot d'une partie du Quichotte à laquelle Pierre Ménard s'adonne.

¹¹⁹ Man, Paul de. 1987. « A modern master ». In *Critical essays on Jorge Luis Borges*. Jaime Alazraki (comp.). Coll. « Critical essays on World Literature ». Boston : G. K. Hall & Co, p. 59.

donc dire que cela inclut les biographies, les livres d'histoires, les témoignages divers, les manuels scolaires, les encyclopédies, etc. Par conséquent, il serait donc porteur de la totalité des savoirs. Le débat prendrait ainsi une tournure inattendue, puisqu'au-delà des textes indéfiniment interprétables, se trouverait dans les pages du Livre total, des textes ne laissant place à aucune interprétation, des connaissances concrètes ne convoquant pas l'imagination du lecteur, mais bien la mémoire de l'homme. Du moins, c'est ainsi que Roberto González Echevarría, en se rapportant à *A First Encyclopaedia of Tlön*, établit un lien entre connaissance et livre encyclopédique :

The textual space of the encyclopedia, which stands for all knowledge in the West, a compendious and, at the same time, slightly frantic repository of information, is organized according to the most banal of conventions, the alphabet, yet, can absorb anything, reducing to common knowledge the most distant and different cultural practices.¹²⁰

Cette hypothèse du Livre borgésien comme réceptacle de la totalité des savoirs ramène dans notre discussion la caractéristique principale attribuée aux livres par Borges lors de sa conférence : la prolongation de la mémoire et de l'imagination des hommes. Somme toute, l'analyse que González Echevarría fait de l'encyclopédie tlönienne montre que le format livresque choisi trouverait son utilité dans le symbole qu'il représente, c'est-à-dire, l'accumulation des connaissances humaines au fil des ans. Il serait un outil précieux lorsque l'Homme tenterait de se souvenir des connaissances et de l'Histoire passée de l'humanité, ce dernier étant incapable de les contenir en lui-même.¹²¹ Aux yeux d'Echevarría, il semble évident que l'encyclopédie imaginée par l'auteur serait une des apparitions de la figure du Livre dans les nouvelles borgésiennes. La *First Encyclopaedia of Tlön* illustrerait ce que serait un tel livre si tous les savoirs anciens, nouveaux et futurs se retrouvaient en ses pages : le prolongement de la mémoire et de l'imagination des hommes. Mais ne serait-ce pas, d'emblée, l'unique tâche de toutes encyclopédies?

¹²⁰ González Echevarría, Roberto. 1990. *Myth and Archive : A theory of Latin America narrative*. Durham (N.C.) : Duke University Press, p. 164.

¹²¹ Le destin tragique de Funès servant encore une fois de motivation supplémentaire à l'édification d'un tel concept.

Dans son essai, W.H. Bossart nous rappelle qu'historiquement « For Diderot and the encyclopedists the encyclopedia was to provide a compendium of human knowledge. »¹²² Bossart fait allusion à Denis Diderot (1713-1784), écrivain et philosophe français du XVIII^e siècle qui fut l'un des fondateurs¹²³ et des plus grands défenseurs du mouvement encyclopédiste. Ce mouvement fut à l'origine du plus grand projet littéraire jamais imaginé jusque-là : la rédaction et la publication dès 1765, sous la direction de Diderot, des premiers volumes du *Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers*. Le projet était celui de rassembler et rédiger dans un même ouvrage contenant plusieurs volumes un résumé des connaissances de l'époque dans les domaines énoncés par le titre. En de plus simples mots, nous pourrions dire que le projet de Diderot et de ses collaborateurs était celui d'une encyclopédie comme il est plus fréquent de rencontrer de nos jours.

En résumé, il est relevé par notre bibliographie critique sur l'œuvre de Borges que ses nouvelles littéraires sont souvent le théâtre de l'apparition d'un Livre total dont le portrait est conséquent avec l'image que l'auteur argentin en donne dans ses essais. Outre cela, il est également conclu que le livre absolu ne doit pas, s'il veut être fidèle à son mandat, s'en tenir à la littérature. Pour être total, l'Histoire, la culture, les sciences, la philosophie, etc., doivent être contenues en entier à l'intérieur de celui-ci. En suggérant cette interprétation, nos sources, encore une fois, produisent une analyse qui concorde avec la pensée borgésienne. En effet, en devenant ainsi le gardien de la mémoire humaine, la figure du Livre des livres prend une valeur égale ou même supérieure au monde qui la contient, idée déjà longuement éprouvée par notre travail.

2.2.2 Préface du Livre borgésien

Si nous reprenons l'essai « Note sur (À la recherche de) Bernard Shaw », Borges élabore davantage l'image qu'il se fait du livre en général : « La littérature est chose inépuisable, pour

¹²² W.H. Bossart, *op. cit.*, p. 35.

¹²³ L'autre étant le mathématicien et philosophe français Jean D'Alembert [1717-1783].

la raison suffisante et simple qu'un seul livre l'est. »¹²⁴ Tout d'abord, cela vient corroborer l'affirmation de Giskin selon laquelle chaque livre aurait le potentiel d'être le Livre. Pour Borges, il ne s'agit pas ici de pointer du doigt un livre en particulier comme étant le Livre total, mais bien d'admettre tous les livres comme candidats potentiels à ce titre. Maurice Blanchot parlera de cette caractéristique de l'inépuisable que Borges donne sans cesse à la littérature. Alors qu'il discute de l'identité de l'auteur chez celui-ci, il complète son analyse en disant que « [...] l'essentiel, c'est la littérature, non les individus, et dans la littérature, qu'elle soit impersonnellement, en chaque livre, l'unité inépuisable d'un seul livre et la répétition lassée de tous les livres. »¹²⁵ En d'autres termes, la littérature ne peut être épuisée, ne peut être un projet mené à terme, n'amenant plus rien de nouveau, car un seul livre l'est (inépuisable). La possibilité d'une quantité inépuisable de nouveaux textes résiderait dans chaque livre. Par conséquent, tous livres seraient la littérature, seraient le Livre total. En nous référant à nouveau à Giskin, le livre absolu serait celui contenant non seulement la totalité de ce qui a déjà été écrit, mais également tout ce qui sera écrit ou non. La raison est simple, en contenant déjà les livres qui n'existent pas ou n'existeront jamais, le Livre s'assure de ne pas perdre son statut de Livre total advenant qu'un autre livre prétende que ces livres impossibles ont déjà été écrits ou le seront éventuellement :

The absolute book is all books which have ever been written, including those which shall be written, as well as books that are possible, but may never exist; it is a microcosm (and reflection) of the entire universe, since it contains (at least potentially) discussions of everything known, unknown, or possible.¹²⁶

Remarquons qu'à nouveau, un critique identifie chez Borges un objet livresque s'apparentant au livre absolu mallarméen : le livre absolu en tant qu'un microcosme de l'univers entier (*microcosm of the entire universe*). Cette façon de voir et/ou concevoir la littérature donne à l'écrivain argentin les justifications nécessaires au positionnement des livres au haut de la pyramide, donnant, comme nous l'avons vu, un rôle supérieur aux livres sur le monde. Puisque, comme Giskin l'a mentionné, chaque livre chez Borges est potentiellement le Livre, il faut dorénavant considérer chacun d'eux comme une potentielle

¹²⁴ Jorge Luis Borges. *Enquêtes suivi de Entretiens. op. cit.*, p. 208.

¹²⁵ Maurice Blanchot, *op. cit.*, p. 133.

¹²⁶ Howard Giskin, *op. cit.*, p. 240.

image du monde, de ce qu'il a déjà été, de ce qu'il deviendra, de ce qu'il deviendra peut-être et ne deviendra pas. En concevant un tel objet littéraire, Borges tenterait de représenter la littérature comme un objet unique construit à partir d'un nombre indéfini de pièces, plutôt qu'un ensemble d'objets indépendants les uns des autres. Jaime Alazraki résumera cette idée borgésienne en disant : « Borges reads literature not as an archipelago of isolated texts but as a written continent that comprises one single text. »¹²⁷ Alazraki, tout comme Giskin, se sert de la métaphore du texte comme un monde en soi (*archipelago, continent*) pour exprimer la teneur et l'importance d'un tel objet littéraire.

Il ne serait donc pas question pour Borges de nier l'existence ou la pertinence des différentes pièces (livres) nécessaires à la construction ultime (le Livre des livres), mais seulement d'établir les premiers comme étant accessoires au dernier.¹²⁸ En fait, comme il contient tout, seuls des fragments de celui-ci seraient accessibles. Accéder à cette totalité remettrait en cause le caractère inépuisable du Livre, puisque cela signifierait qu'il n'y a plus rien à saisir, que toutes les possibilités littéraires ont été épuisées. Dominique Julien, dans son article *L'érudition imaginaire de Jorge Luis Borges*, analyse comment le Livre total parviendrait à contenir tous les autres textes, même ceux qui ne sont pas encore écrits ou qui ne le seront peut-être jamais :

Un texte unique dispersé en fragments innombrables : c'est ainsi que J.L. Borges conçoit la littérature. Chaque œuvre nouvelle recompose chaque fois les fragments du texte; mais inversement, chaque nouveau texte trouve aussitôt sa place dans le texte unique; il y est aussitôt absorbé; on peut même dire qu'il y avait déjà sa place avant d'accéder à l'existence, que son existence était déjà contenue dans celle des autres.¹²⁹

En fait, ces nouveaux textes ne seraient qu'une répétition ou une réécriture d'un texte ou d'une partie d'un texte déjà existant au sein de cette totalité. Cette recombinaison des

¹²⁷ Alazraki, Jaime. 1990. « Borges's modernism and the new critical idiom ». In *Borges and his successors : The borsonian impact on literature and the arts*. Aizenberg, Edna (ed.). Columbia : University of Missouri Press, p. 101.

¹²⁸ La « Bibliothèque de Babel » serait l'exemple de ce concept, le nombre indéfinissable de livres, d'étagères et d'hexagone n'étant que la description de la composition du lieu totale que la Bibliothèque représente. Ce n'est pas les livres qui sont importants, mais plutôt le fait qu'ils soient potentiellement tous là.

¹²⁹ Julien, Dominique. 1987. « L'érudition imaginaire de Jorge Luis Borges ». *Romanic Review*, vol. 78, no 3 (mai), pp. 383-384.

fragments d'un texte à laquelle Julien fait allusion nous ramène à l'essai de Michel Lafon concernant la réécriture en tant que procédé bourgeois. Ce texte unique serait l'incarnation même de la réécriture puisque cette dernière fait état d'un texte en constante évolution, aspirant constamment à être un autre texte, parce qu'il veut explorer la totalité des combinaisons possibles¹³⁰ que la réécriture lui offre. Ainsi, il devient difficile d'affirmer que tel texte est la réécriture de tel autre texte, si le texte A provient du texte B, ou si le texte B provient du texte A ou bien d'un autre que nous appellerons C. L'ordre de succession des textes devient flou (peut-être n'y en a-t-il pas) et place chaque réécriture comme le point de départ de toutes les autres, qui deviennent, eux, les fragments identiques, mais toujours un peu différents du texte de départ. Une chose est sûre, il n'est pas un texte qui ne serait pas, d'une façon ou d'un autre, la réécriture d'un texte initial, sinon, c'est qu'il est le texte initial lui-même :

Que la pratique de la réécriture consiste en la production d'états successifs du même texte ou (plus probablement) de textes successifs, elle implique de fait pour l'analyste le rapprochement, la comparaison de deux ou plusieurs « états textuels ». On imagine aisément que, pour peu que varient les paramètres qui déterminent le texte de départ, le texte d'arrivée et l'acte même qui les relie, c'est une infinité de combinaison qui se déploie.¹³¹

Le Livre des livres ne serait que le reflet de tous ces textes, n'étant rien en lui-même, mais étant tous les autres. En somme, afin que cet objet littéraire absolu demeure le livre total, celui-ci n'aurait d'autre choix que de contenir tous nouveaux textes avant même leur écriture, et plus encore : toute œuvre qui ne sera jamais produite, mais qui aurait très bien pu l'être. Parce qu'il se renouvelle et s'augmente sans cesse en prévision de ce qui pourrait être éventuellement écrit, le Livre des livres s'avère inépuisable, concordant alors avec la perception bourgeoise de la littérature exprimée dans « Notes sur Walt Whitman ». Cependant, cet objectif de vouloir faire entrer la totalité du monde entre les couvertures d'un seul livre semble faire surgir une autre problématique qui lui serait indissociable : l'infini. D'ailleurs, c'est ainsi que Blanchot analyse le concept du Livre-monde bourgeois. En fait, il n'y voit aucune autre issue :

¹³⁰ Qui sont en nombre indéfini, et peut-être même infini.

¹³¹ Michel Lafon, *op. cit.*, p. 13.

Ainsi, le monde, s'il pouvait être exactement traduit et redoublé en un livre, perdrait tout commencement et toute fin et deviendrait ce volume sphérique, fini et sans limites, que tous les hommes écrivent et où ils sont écrits : ce ne serait plus le monde, ce serait, ce sera le monde perverti dans la somme infinie de ses possibles.¹³²

Il deviendrait donc de plus en plus difficile d'analyser le concept du Livre sans le voir comme une totalité enfermant beaucoup plus que la littérature. Cependant, cette constatation rendrait un tel objet insaisissable, indéfinissable, tant le cadre prêté à un tel projet serait sans limites, infini.

2.2.3 Index du Livre borgésien

Un des éléments qui poussent bon nombre de critiques à analyser le Livre total borgésien en le mesurant au thème de l'infini est sa capacité à contenir le passé, le présent, le futur certain (ce qui sera écrit), le futur possible (ce qui sera peut-être écrit) et le futur impossible (ce qui ne sera jamais écrit). À nouveau, les figures du Livre apparaissant dans les nouvelles borgésiennes se retrouvent au cœur cette analyse :

The infinite library of one of his popular stories [...] the "Library of Babel" houses every possible combination of alphabetical characters and spaces, and thus every possible book and statement, including your and my refutations and vindications, the history of the actual future, the history of every possible future, and, though he doesn't mention it, the encyclopedias not only of Tlön but of every imaginable other world [...], the number of elements, and so of combinations, is finite (though very large), and the number of instance of each element and combination of elements is infinite, like the library itself.¹³³

En s'appuyant sur la seule logique de la temporalité universelle, John Barth avance que, sans invalider le concept borgésien du Livre total, les possibilités temporelles qu'il se doit de comprendre en ses pages l'amèneraient inévitablement à adopter une nature « insaisissable », ou, à tout le moins, à contenir une quantité infinie de pages. S'il contient le passé, il sera infini, car au moment présent, l'homme découvre toujours de nouvelles choses sur son passé.

¹³² Maurice Blanchot, *op. cit.*, p. 133.

¹³³ Barth, John. 1987. « The literature of exhaustion ». In *Critical essays on Jorge Luis Borges*. Jaime Alazraki (comp.). Coll. « Critical essays on World Literature ». Boston : G. K. Hall & Co, pp. 91-92.

Le temps présent, lui, s'écoule sans cesse et évolue à l'instant même de la production d'un Livre, ce qui requerrait de celui-ci une expansion sans fin. Puis, en étant porteur des différents futurs, le même scénario infini se reproduirait, puisque ces futurs dépendront invariablement des découvertes passées et présentes. Bref, chez Barth, la qualité variable et constamment changeante du temps donnerait au Livre un caractère infini qui peut être difficilement ignoré. En associant le Livre des livres à la totalité des possibles, cela ramène dans notre réflexion le dialogue entre les livres et les lecteurs, tel que Borges le décrit dans « Note sur (à la recherche de) Bernard Shaw ». ¹³⁴ Ce dialogue, et du même coup, les lecteurs, serait à la base de l'infinitude attribuée au Livre. En effet, le nombre infini de possibilités présentes dans le Livre absolu proviendrait principalement de la capacité du lecteur à trouver sans cesse de nouvelles interprétations :

There is no limit to the reinterpretations which a text may undergo, and none is truer than any other in anything but a relative sense. A thorough examination of what different ages have thought about a work will suffice to prove the limitless possibilities of interpretation. No doubt there will always exist preferred interpretations, but these are in no way absolute, as they depend upon the prevailing views of the time and period. ¹³⁵

Ainsi, un texte pourrait être réinterprété à l'infini sans que la quantité de significations possibles soit épuisée. De plus, Giskin insiste en disant que le temps, la période de l'histoire où une interprétation d'un texte est produite, joue pour beaucoup sur celle-ci. De là, comme Barth le faisait remarquer, la qualité constamment changeante du temps produirait une totalité, qui, si elle était contenue dans un seul Livre absolu, serait infinie. La préférence d'un lecteur pour une interprétation au détriment d'une autre serait donc principalement attribuable à la proximité du contexte et de la période temporelle de la production de celle-ci. Le nombre d'interprétations possibles deviendrait alors une infinie progression : « Ultimately, all reading is, for Borges, a form of mystical creation/intuition in which the reader as subject fuses with the book (object) to create meaning. Neither book nor reader remains static, and the result is a continual flux in which new meaning is created at each moment. » ¹³⁶ Ce dialogue infini entre le

¹³⁴ Bien entendu, nous faisons ici référence à l'argument selon lequel, pour Borges, un livre est un dialogue infini avec le lecteur. Comme nous avons déjà cité ce passage, nous préférons que le rappelé afin de ne pas alourdir inutilement notre travail.

¹³⁵ Howard Giskin. *op. cit.*, pp. 244-245.

¹³⁶ *Ibid.*, p. 244.

lecteur et le livre tend de plus en plus à confirmer que le Livre total serait tous les livres, ou plutôt, afin d'éviter toute confusion, que tout livre aurait le potentiel d'être total. En appliquant les analyses de Giskin et Barth, si deux lecteurs entreprenaient respectivement la lecture d'un livre différent, ils devraient tous deux avoir accès à la totalité des possibles, ou du moins, à une infinité de possibles. Invariablement, si chacun des deux lecteurs a accès, dans son livre respectif, à la totalité des interprétations possibles, c'est dire qu'ils ont la possibilité, s'ils le désirent et s'ils s'en montrent capables, de produire les interprétations contenues dans le livre de l'autre lecteur et ainsi de suite avec tous les autres livres et tous les autres lecteurs :

Borges' critique of knowledge implies that there is no objective text or objective meaning, but that meaning literally comes into being with the interaction of reader and book. Reading is thus primarily an act in which the universe of meaning is brought into being by the participation of reader by the participation of the readers. [...] Books are infinitely rich and protean, capable of assuming a multitude of meanings, depending on the creativity of the reader.¹³⁷

Cette multitude attribuée au Livre borgésien serait ni plus ni moins proportionnelle à la capacité créatrice des lecteurs. Tenter d'établir la somme de la capacité créatrice de tous les lecteurs reviendrait à tenter de faire l'énumération de toutes les lectures possibles de tous les livres par tous les lecteurs. Si la critique semble être en mesure d'identifier les personnages-lecteurs en tant que moteur des manifestations du Livre absolu, l'identification formelle de l'objet littéraire total ne semble pas en voie d'être réalisée. Ainsi, la palpabilité du Livre total deviendrait impossible, car en confirmer l'identification formelle requerrait que l'on puisse dire de celui-ci que toutes lectures qui en émaneraient ne seraient que la répétition ou une pâle copie d'une lecture déjà faite. Il serait donc probable que le Livre des livres implique non seulement un contenu variable, total et infini, mais également une couverture changeante, un contenant différent à chaque fois, parce qu'au moment où nous l'identifierions, il serait déjà un autre : « [...] there are not two identical books in the same book. Each book remains deeply different from itself because it implies an indefinite repertoire of "bifurcations". »¹³⁸ Parce qu'il contient tous les autres, chaque livre se multiplierait en lui-même à l'infini. Le Livre absolu différencierait de lui-même entre autres parce qu'il se devrait de contenir toutes les

¹³⁷ *Ibid.*, p. 243.

¹³⁸ Macherey, Pierre. 1987. « Borges and the Fictive Narrative ». In *Critical essays on Jorge Luis Borges*. Coll. « Critical essays on World Literature ». Boston : G. K. Hall & Co, p. 77.

possibilités futures, ce qui contreviendrait en partie au stade temporel dans lequel il est supposément ou forcément palpable : le présent. Ainsi, il ne pourrait être l'exemplaire qu'il est au moment présent, car il se devrait déjà d'être celui qu'il pourrait être ou ne pas être éventuellement, rendant ainsi possible la multiplication du Livre : « The thousands of exemplars of that total book assure a vastness and variety of possible words, of times and spaces in which the eventuality of events is always repeated, although in different forms. »¹³⁹ Conséquemment, cette multiplication du Livre total en plusieurs exemplaires, bien qu'elle semble à première vue contraire au caractère unique d'un tel objet littéraire, découlerait exclusivement du fait que chaque lecteur aurait la possibilité de rendre le livre qui lui plait le Livre des livres.

L'équation d'un pareil constat serait purement issue du débat métaphysique entourant l'infini mathématique. Sans pousser notre analyse jusqu'à celui-ci, mentionnons seulement qu'il concerne l'impossibilité pour les mathématiques de démontrer ou représenter l'infini ou le nombre infini s'inscrivant ∞ .¹⁴⁰ Floyd Merrell utilisera cette approche pour tenter d'éclaircir le nombre infini d'exemplaires du Livre total :

Now the problem that remains is this : the Book is a compendium of all books, but presumably it is not included among them. [...] Yet, the compendium is, itself, a book included in the Library. To be complete,, and we must suppose that it is, the self-contained Library must contain another compendium containing both the first compendium and all the other books – and an infinite regress begins. [...] Assuming that all the books in the Library less the compendium are equal to infinity, when the new compendium is written, it will contain the original infinity of books plus one, which is still infinity, and when yet a new compendium is written, one book must be added to the second infinity of books, which is still infinity, and so on.¹⁴¹

En se servant des mathématiques, Merrell tente de démontrer que le Livre absolu, s'il se doit de contenir tous les livres, doit pratiquer l'auto-inclusion, c'est-à-dire, se contenir en ses

¹³⁹ Lisa Block De Behar, *op cit.*, p. 155.

¹⁴⁰ À juste titre, notons par exemple que des critiques comme l'Argentin Guillermo Martinez (*Borges y las matemáticas*), Floyd Merrell (*Unthinking Thinking: Jorge Luis Borges, Mathematics, and the new physics*) et Serge Champeau (*Borges et la métaphysique*) utiliseront les théories de différents mathématiciens et philosophes comme Zénon, Leibniz, Georg Cantor et Bertrand Russell, pour comprendre le problème de la multiplication infinie du Livre borgésien. Ces mêmes théories seront par ailleurs discutées à l'occasion par Borges lui-même.

¹⁴¹ Floyd Merrell, *op. cit.*, p. 64

pages. Le Livre total doit donc avoir entre ses couvertures un exemplaire du Livre total. Cependant, en contenant tous les livres [qui, souvenons-nous, sont en nombre exactement infini] et le Livre total, ce Livre total ne contiendrait pas le Livre total qui contient le Livre total. Il devrait alors ajouter cet exemplaire en ses pages, puis faire de même avec ce dernier et ainsi de suite. Bref, un tel volume se devrait d'être autoréférent. L'exercice réalisé par Merrell est très ardu et déroutant, mais au moins a le mérite de résumer en moindres mots ce que nous croyons avoir remarqué dans les œuvres critiques consultées : le Livre des livres borgésien, tout comme son nombre d'exemplaires, est infini.

Les analyses de la présence d'un Livre absolu dans l'œuvre borgésienne par la critique sont nombreuses et variées. Cependant, nous avons voulu cerner principalement les réflexions qui portaient une attention particulière à nos objectifs de départ. Nous avons vu que les textes borgésiens sont souvent porteurs d'une multitude d'informations pouvant être interprétées différemment selon l'angle d'analyse utilisé. À cet effet, Carlos Navarro aura cette réflexion :

Borges' manner of observing things through the prism of eternity and infinity clearly indicates that his stories are not meant to be interpreted on one or several or many levels, but as an endless proliferation of all possible levels. This sheer endlessness is what constitutes the central theme in Borges's fiction [...].¹⁴²

En clair, la prolifération du thème de l'infini au cœur même des analyses faites sur l'œuvre borgésiennes serait invariablement proportionnelle au nombre d'interprétations possibles de celle-ci. D'ailleurs, la variété des sources que nous avons dû utiliser jusqu'à maintenant rejoint sensiblement le point de vue de Navarro. De plus, les différentes manifestations du Livre total dans ses nouvelles joueraient pour beaucoup dans l'insistance de la critique à traiter de l'infini borgésien : « Certes, Borges ne veut pas évoquer des mythes; mais chacun de ses textes crée le mythe du livre infini, circulaire, c'est-à-dire sans commencement ni fin. »¹⁴³ En fin de compte, le rôle du Livre des livres borgésien serait davantage d'ouvrir aux lecteurs les voies de l'interprétation infinie que d'être réellement représentable en un objet littéraire unique.

¹⁴² Carlos Navarro, *op. cit.*, p. 395.

¹⁴³ Perrin, Claude. 1988. « Borges et le mythe du cercle ». In *Analyses & réflexions sur Borges, Fictions : mythe et récit*. Coll. « Ellipses », Paris : Marketing, p.133.

En portant notre attention à la place occupée par les livres dans l'œuvre borgésienne, nous avons pu développer la conception que Borges en avait, mais aussi comment la critique analysait la présence de ces objets dans les univers textuels borgésiens. À l'aide de ses textes et d'essais critiques, nous avons pu constater que si, pour Borges, le livre remplit le rôle de prolongement de la mémoire et de l'imagination de l'Homme, la critique borgésienne, elle, le voit plutôt comme un élément important au sein des univers textuels développés dans son œuvre. Au terme de plusieurs réflexions, il a même été avancé que le rôle donné au livre par Borges suggère l'apparition d'un autre livre : le Livre des livres, le Livre total, le Livre absolu. Ce concept d'un objet littéraire comme réceptacle de la totalité de la littérature doit néanmoins composer avec un contenu infini. Puisqu'il a été démontré par la plupart de nos sources que le concept du Livre absolu suggère un livre contenant entre ses couvertures toutes les possibilités et interprétations possibles (passé, présent, futur certain, futur incertain, futur impossible), le caractère infini d'un tel objet absolu sera fréquemment relevé.

De plus, en statuant que le Livre total joue le rôle de gardien de la mémoire de l'Homme, il devenait impératif de reconnaître le rôle du lecteur dans l'apparition de cet objet littéraire. En effet, il aurait été impossible pour le Livre des livres d'exercer un quelconque impact envers l'humanité si celle-ci ne se donnait pas la peine de le lire. Dans le cas présent, puisque le Livre des livres agirait en tant que mémoire, sa lecture par l'Homme serait constante, puisque sa mémoire évolue constamment. C'est pour cette raison que les critiques consultés ont fréquemment attribué à la créativité des lecteurs la responsabilité de l'infinitude livresque. Il a été discuté à plus d'une reprise, autant par Borges que par ses critiques, que chaque lecteur serait potentiellement capable de lire toutes les interprétations possibles de tous les livres dans un seul livre. Borges tendrait donc à suggérer que quiconque lit un livre lit le Livre total, car il aurait entre ses mains l'accès complet aux possibilités infinies de la littérature. Enfin, si chaque livre devait contenir une quantité infiniment variable de possibilités, c'est donc dire que son contenu serait en constante évolution, insaisissable, impossible à circonscrire.

CHAPITRE 3

LE LIVRE TOTAL : DE LA RENCONTRE À L'OBSESSION

3.1 Processus d'apparition de la figure du Livre

Il serait irresponsable et simpliste de notre part de prétendre que toutes les apparitions de la figure du Livre dans les nouvelles de Borges sont semblables et qu'elles se produisent toutes dans des conditions identiques. Cependant, s'il y a une chose que nous avons établie à l'aide de nos différentes sources, c'est que sa prise de contact avec le lecteur (ou personnages-lecteurs) est l'élément le plus important du processus menant à son apparition dans un univers textuel. Ce serait ce premier contact qui permettrait aux différents livres des univers borgésiens de se développer de façon à provoquer une obsession chez le personnage-lecteur. Afin de pouvoir analyser cet impact des livres sur les personnages, nous allons tout d'abord jeter un coup d'œil sur les balbutiements de cette relation dans trois nouvelles de notre auteur : « Tlön, Uqbar, Orbis Tertius », « La Bibliothèque de Babel » et « Le livre de sable ». Cela nous permettra de détailler le parcours qui transforme un objet-livre banal en une figure du Livre primordiale et obsédante pour les personnages-lecteurs.

Avant d'entamer notre analyse, résumons la trame narrative des trois nouvelles. Dans « Tlön, Uqbar, Orbis Tertius », tout débute lorsque Bioy Casares, ami de Borges le narrateur, se souvient d'une citation d'un hérésiarque du pays d'Uqbar, laquelle apparaît dans l'article sur ce pays dans *The Anglo-American Cyclopaedia*. Le mystère s'épaissit lorsqu'ils découvrent que l'exemplaire de l'encyclopédie de Bioy Casares contient cet article, tandis que celles consultées par Borges l'omettent. En consultant atlas, cartes et autres encyclopédies, ils constatent qu'aucun de ces outils ne répertorie le pays d'Uqbar. Puis, ils constateront que l'article en question contient beaucoup plus que ce pays inconnu lorsque l'existence d'une encyclopédie complète en 40 volumes portant sur un des mondes imaginaires de la littérature uqbarienne (Tlön) sera découverte. Lorsque celle-ci est mise en circulation libre et est propagée dans la population, l'univers textuel s'en trouvera drastiquement changé : le monde

de Tlön contenu en entier dans *A First Encyclopaedia of Tlön* s'immiscera lentement mais surement dans le monde du narrateur et des hommes.

Dans « Le livre de sable », alors que le narrateur profite paisiblement, chez lui, de sa récente retraite, il reçoit la visite d'un étranger se disant vendeur de bibles. Possédant déjà une importante collection de bibles, le narrateur informe rapidement le vendeur qu'il n'est pas intéressé à lui acheter quoi que ce soit. C'est alors que l'inconnu lui propose de lui vendre un autre livre : *Le livre de sable*. Pendant qu'il explique au narrateur les caractéristiques du mystérieux volume (nombre de pages infinies, première et dernière page introuvables, impossibilité de lire deux fois la même page), le retraité en fait l'expérience. Hautement intéressé par *Le livre de sable*, il parviendra à négocier un échange avec le vendeur afin d'en prendre possession. Après le départ du visiteur, le narrateur consacra en vain tout son temps à l'élucidation et la mise en ordre de *Le livre de sable*. Se sentant de plus en plus sous son emprise il ira l'égarer sur une étagère de la Bibliothèque Nationale, lieu où il travaillait avant sa retraite, afin de tenter d'échapper à l'aura du livre. Mais, même perdu, *Le livre de sable* continuera à hanter son esprit.

Dans « La Bibliothèque de Babel », nous lisons les mémoires d'un des bibliothécaires de l'endroit. En nous décrivant la structure de la Bibliothèque, qui ne serait qu'un autre mot pour dire l'univers, il nous informe que cette dernière est considérée par plusieurs comme étant complète et interminable. Parallèlement à cela, il est déduit que la Bibliothèque contient tous les livres possibles selon les 25 symboles orthographiques déjà répertoriés. Les bibliothécaires en viennent ainsi à croire qu'en un lieu de la Bibliothèque doivent se trouver les Justifications¹⁴⁴, livres justifiant les actes passés, présents et futurs de tous les hommes. Cependant, un problème majeur vient sérieusement handicaper cet immense trésor livresque : tous les livres sont incompréhensibles. Il sera ensuite supposé que si la Bibliothèque contient tous les livres, il doit y avoir sur une de ses étagères un livre qui contient, résume et explique tous les autres. Les bibliothécaires le nomment le *catalogue des catalogues*. Voulant une fois pour toutes justifier et expliquer leur univers, la localisation d'un tel livre deviendra la tâche principale de tous les bibliothécaires. Le désir de réussite sera si fort qu'il les poussera à

¹⁴⁴ Le « J » majuscule vient de Borges lui-même.

s'entretuer et à détruire des livres dans l'espoir de mettre la main sur ce *catalogue des catalogues*.

3.1.1 Premiers contacts entre le livre et les personnages-lecteurs : du banal au particulier

Le processus d'apparition d'une figure est au cœur même de la relation qui s'établira entre elle et les personnages-lecteurs. En effet, c'est uniquement parce que celle-ci a lieu qu'un objet peut devenir une figure. Nous avons déjà longuement discuté à l'aide des théories de Maurice Blanchot et de Bertrand Gervais qu'un objet (comme un livre) n'est pas d'emblée une figure. Il avait été déterminé à ce moment qu'une figure est un objet banal qui devient soudainement d'une primordialité exceptionnelle pour celui ou ceux qui voient en lui ladite figure. Pour ce faire, différents mécanismes pouvant se trouver au cœur d'un texte amènent à cette transformation. Ces mécanismes s'installent tout d'abord lorsqu'un sujet porte une attention particulière à l'égard d'un objet quelconque. C'est le point de départ de la transformation d'un objet banal en une figure exceptionnelle et puissante de laquelle le sujet ne sera plus capable de détourner le regard. Ainsi, nous souhaitons observer en premier lieu si ce mécanisme est présent dans les nouvelles de Borges que nous mettons à l'étude dans ce chapitre.

Dans « Tlön, Uqbar, Orbis Tertius », l'objet-livre banal prendra la forme d'une encyclopédie. Alors que les deux personnages-lecteurs initiaux de la nouvelle, Borges et Bioy Casares, consultent l'article sur Uqbar dans un exemplaire trafiqué¹⁴⁵ du XXVI tome de *The Anglo-American Cyclopaedia*, le sentiment général qui en est dégagé est que ce livre n'a rien, de prime abord, qui sort de l'ordinaire : « Nous lûmes l'article avec un certain soin. Le passage rappelé par Bioy était peut-être le seul surprenant. Le reste paraissait très vraisemblable, en rapport étroit avec le ton général de l'ouvrage et (cela va de soi) un peu

¹⁴⁵ Rappelons qu'un seul de tous les exemplaires du XXVI tome de *The Anglo-American Cyclopaedia* que consulteront le narrateur et Bioy Casares contient l'article sur Uqbar.

ennuyeux.»¹⁴⁶ En somme, au début de la nouvelle, l'intérêt des personnages pour l'encyclopédie est minimal. Ils trouvent curieux l'article sur Uqbar, mais ne voient pas en cet objet-livre quelque chose de particulier ou digne d'une indéfectible attention. Ce sera le XI volume de *A First Encyclopaedia of Tlön* qui fera passer l'objet-livre encyclopédique en une figure captant l'attention des personnages-lecteurs. Le narrateur fera de cette encyclopédie le centre de son attention puisque celle-ci, par la puissance de son contenu, lui fera éprouver une sensation indescriptible. C'est vraiment à ce moment que l'objet devient cette puissante figure et le centre de l'univers textuel présenté par Borges :

Je me mis à le feuilleter et j'éprouvai un vertige étonné et léger que je ne décrirai pas, parce qu'il ne s'agit pas de l'histoire de mes émotions, mais d'Uqbar, de Tlön et d'Orbis Tertius. Au cours d'une nuit de l'Islam qu'on appelle la Nuit des Nuits, les portes secrètes du ciel s'ouvrent toutes grandes et l'eau est plus douce dans les cruches; si ces portes s'ouvraient, je n'éprouverais ce que j'éprouvai ce jour-là.¹⁴⁷

Puisque le XI volume de *A First Encyclopaedia of Tlön* lui procure quelque chose qu'il n'a jamais éprouvé jusqu'à ce jour, il devient captivé par celui-ci et voit en lui une signification ou une portée qui dépasse le cadre d'un simple livre. Ainsi, ce volume encyclopédique devient une figure du livre parce qu'il a capté l'attention du personnage-lecteur d'une façon particulière et inédite, ou du moins, suffisante pour qu'il en fasse le centre de ses actions et réflexions.

Même si le contexte qui prévaut dans la nouvelle « Le livre de sable » est très différent de celui de « Tlön, Uqbar, Orbis Tertius » et que l'élément livresque qui s'y manifeste est tout autre, un fait demeure : il s'agit d'un personnage-lecteur qui passe d'une perception banale des livres en général à l'adulation d'un livre en particulier. Au départ, le personnage-narrateur de la nouvelle sera peu intéressé/impressionné de savoir que l'homme qui vient d'entrer chez lui est un vendeur de bibles et qu'il souhaite lui en vendre :

— Je vends des bibles, me dit-il.

¹⁴⁶ Borges, Jorge Luis. 1994. « Tlön, Uqbar, Orbis Tertius ». In *Fictions*. Coll. « Folio Bilingue ». Paris : Gallimard, p. 27.

¹⁴⁷ *Ibid.*, p. 35.

Non sans pédanterie, je lui répondis :

— Il y a ici plusieurs bibles anglaises, y compris la première, celle de Jean Wiclef. J'ai également celle de Cipriano de Valera, celle de Luther, qui du point de vue littéraire est la plus mauvaise, et un exemplaire en latin de la Vulgate. Comme vous voyez, ce ne sont pas précisément les bibles qui me manquent.¹⁴⁸

Ainsi, l'offre de l'étranger de lui vendre des bibles ne l'impressionne guère, car il voit en ces livres quelque chose de plutôt banal, en possédant déjà, selon lui, un nombre suffisant en éditions variées. C'est l'apparition d'un autre livre dans l'équation, *Le livre de sable*, qui le fera changer d'avis. Après avoir pris connaissance de son contenu¹⁴⁹, le narrateur ne verra pas ce livre du même œil. Alors qu'au départ, il n'était absolument pas question qu'il achète quoi que ce soit de ce vendeur, accordant même très peu d'intérêt à sa visite, il tente désormais de trouver une solution, d'établir un plan afin de convaincre ce dernier de lui laisser coûte que coûte *Le livre de sable* :

— Vous avez l'intention d'offrir ce curieux spécimen au British Museum? lui demandai-je, feignant l'indifférence.

— Non. C'est à vous que je l'offre, me répliqua-t-il, et il énonça un prix élevé.

Je lui répondis, en toute sincérité, que cette somme n'était pas dans mes moyens et je me mis à réfléchir. Au bout de quelques minutes, j'avais ourdi mon plan.

— Je vous propose un échange, lui dis-je. Vous, vous avez obtenu ce volume contre quelques roupies et un exemplaire de l'Écriture Sainte; moi, je vous offre le montant de ma retraite, que je viens de toucher, et la bible de Wiclef en caractères gothiques. Elle me vient de mes parents.¹⁵⁰

Ainsi, il passera d'un intérêt nul envers les livres que lui offre le vendeur à un intérêt démesuré lui faisant payer très cher pour *Le livre de sable*. Si tous les livres proposés par cet étranger revêtaient peu d'intérêt à ses yeux, sa perception de *Le livre de sable* change drastiquement lorsqu'il prend connaissance de ses caractéristiques. Dès lors, il sait qu'il doit absolument en prendre possession, voyant en lui non plus un livre, mais une puissante figure

¹⁴⁸ Borges, Jorge Luis. 1978. « Le livre de sable ». In *Le livre de sable*. Coll. « Folio ». Paris : Gallimard, p. 138.

¹⁴⁹ Chose que nous verrons plus loin.

¹⁵⁰ *Ibid.*, p. 142.

énigmatique requérant son inconditionnelle et constante attention. Pour ce faire, il doit absolument s'assurer que ce livre ne le quitte plus, donc, que le vendeur accepte l'échange qu'il lui propose.

Enfin, la nouvelle « La Bibliothèque Babel » verra ses personnages-lecteurs, les bibliothécaires, banaliser l'importance des livres qu'elle contient en les répudiant à cause de leur nature incompréhensive. Le débat qui aura cours dans la Bibliothèque ne portera pas sur la signification de ceux-ci, mais sur la possibilité qu'un simple mortel puisse parvenir à les déchiffrer et ainsi accéder à leur contenu. Il est clairement expliqué par le narrateur que la presque totalité des livres inclus dans la bibliothèque (qui de toute façon, les contient tous) ont la caractéristique inhérente d'être indéchiffrables :

« Le nombre des symboles orthographiques est de vingt-cinq. » Ce fut cette observation qui permit, il y a quelque trois cents ans, de formuler une théorie générale de la Bibliothèque, et de résoudre de façon satisfaisante le problème que nulle conjecture n'avait pu déchiffrer : la nature informe et chaotique de presque tous les livres.¹⁵¹

L'incompréhensibilité des livres ne fait pas d'eux des objets particuliers, mais inutiles, parce qu'on ne peut rien en tirer. La conséquence directe de ce constat est que les bibliothécaires deviennent incapables d'accorder une quelconque valeur aux livres de la Bibliothèque, ne voyant en eux qu'un nombre incalculable de volumes, un amas inutile de pages au contenu incohérent et chaotique : « Je connais un district barbare où les bibliothécaires répudient comme superstitieuse et vaine l'habitude de chercher aux livres un sens quelconque, et la comparent à celle d'interroger les rêves ou les lignes de la main... [...] et que les livres ne veulent rien dire par eux-mêmes. »¹⁵² Or, les bibliothécaires ne pourront se résoudre et accepter que ces livres énigmatiques sont ce qu'ils sont : des pages et des pages de séquences orthographiques incompréhensibles. Ainsi, ils tenteront d'en percer le secret, d'accéder à ce qui se cache au-delà de ce que les livres donnent à voir. C'est donc dire que, dans « La Bibliothèque de Babel », l'intérêt des personnages-lecteurs qui est nécessaire à l'apparition d'une figure du livre suffisamment puissante pour devenir le cœur de cet univers

¹⁵¹ Borges, Jorge Luis. 1994. « La Bibliothèque de Babel ». In *Fictions*. Coll. « Folio Bilingue ». Paris : Gallimard, p. 155.

¹⁵² *Ibid.*, p. 155.

textuel est redevable au désir de ces mêmes personnages à en percer le secret, à découvrir la *réelle* signification de ces livres qui leur échappent. Il y aurait quelque chose d'enfoui dans ces livres que les personnages-lecteurs se doivent absolument d'extraire, comme s'ils étaient investis d'une mission qu'eux seuls peuvent mener à terme.

Si nous avons basé l'apparition de la figure du livre dans les nouvelles de Jorge Luis Borges sur l'intérêt que les personnages-lecteurs donnent à un objet-livre banal, le transformant ainsi en une figure, c'est qu'il y a quelque chose d'inédit dans cette dernière et qui se révèle par ce contact avec le sujet. Ce serait la possibilité d'une découverte particulière au sein de la figure contemplée, que ne laissait pas présager l'objet banal de départ, qui déclencherait cet intérêt soudain du sujet ainsi que la complexe relation qu'il développe ensuite avec celle-ci. Pour Maurice Blanchot, il s'agissait de la quête symbolique, alors que Bertrand Gervais parlait de l'atteinte d'un au-delà du livre, mais tous deux étaient d'accord pour dire que c'est par la part de secret qu'elle contient que la figure parvient à s'installer dans un univers textuel.

3.1.2 Les pages opaques des livres

Si nous revenons à « La Bibliothèque de Babel », dès lors que le narrateur nous informe du constat d'illisibilité complète de celle-ci, il s'assure de nous démontrer que celui-ci a été maintes fois éprouvé, qu'il ne s'agit pas d'un manque de perspicacité de la part des bibliothécaires, mais bien d'un problème dont la solution n'a pas encore été trouvée, qui a déjà fait l'objet de questionnement et de recherches, et le sera encore jusqu'à son aboutissement, sa résolution. Que ce soit le père du narrateur qui met la main sur un livre contenant « les seules lettres MCV perversément répétées de la première à la dernière ligne »¹⁵³, ce « pur labyrinthe de lettres »¹⁵⁴ dont une seule ligne de l'avant-dernière page est intelligible, ou encore, ce livre aussi confus que les autres trouvés il y a 500 ans par le chef

¹⁵³ *Ibid.*, p. 155

¹⁵⁴ *Ibid.*, p.155.

d'un hexagone supérieur, « mais qui avait deux pages, ou peu s'en faut, de lignes homogènes et vraisemblablement lisibles. »¹⁵⁵, les personnages-lecteurs semblent poursuivre un objectif bien précis : celui de parvenir coûte que coûte à déchiffrer ce qui est inscrit dans les livres.

Il apparaît donc que les bibliothécaires de Babel, malgré qu'une théorie générale préalablement formulée au sujet des livres de la Bibliothèque les prévienne de leur caractère généralement inaccessible (non pas physiquement, mais en terme de lisibilité) ou charabiatique, désirent en percer le mystère, trouver parmi ceux-ci les lignes compréhensibles perdues dans ces séquences orthographiques inintelligibles : « Il n'est plus permis de l'ignorer : pour une ligne raisonnable, pour un renseignement exact, il y a des lieues et des lieues de cacophonies insensées, de galimatias et d'incohérences. »¹⁵⁶ Nous croyons que cet entêtement de la part des bibliothécaires montre à quel point il devient indispensable pour eux d'être en mesure de lire et de comprendre les livres, qu'en allant à l'encontre de la théorie générale, ces personnages-lecteurs transforment les objets-livre banals en de puissantes figures du livre qui monopolisent leur l'intérêt. L'objet d'une telle entreprise, quoiqu'impalpable, constitue la pièce manquante de la Bibliothèque, pour ne pas dire la pièce centrale, celle par qui toutes se trouveraient ainsi justifiées, rattachées, significatives. L'utilité logique d'une Bibliothèque est celle d'un lieu où des gens se rendent afin de pouvoir consulter des ouvrages, lire des livres. Qu'arriverait-il si cela n'était pas possible? Que serait une Bibliothèque remplie de livres illisibles? Qui donc accepterait de céder, de souscrire à un constat aussi dévastateur? C'est pour éviter cette incohérence, pour en percer le mystère, que les bibliothécaires poursuivent cet objectif commun.

Le narrateur de la nouvelle « Le livre de sable » est confronté à une tout autre problématique. En effet, le mystère entourant *Le Livre de sable* se jouera sur le fait qu'il lui est impossible d'établir un certain ordre dans cet objet livresque, le système permettant de trouver et retrouver une page donnée dans ce livre sans début ni fin étant incompréhensible. Autrement dit, il est capable de déchiffrer les séquences orthographiques que *Le livre de*

¹⁵⁵ *Ibid.*, p. 155. Notons tout de même que dans ce cas-ci, à la défense de ce chef d'un hexagone supérieur, l'événement décrit survient, si la mémoire du narrateur ne fait pas défaut, 200 ans avant que la théorie générale de la Bibliothèque de Babel ne soit établie.

¹⁵⁶ *Ibid.*, p. 155.

sable met devant ses yeux, mais il est incapable de contrôler ce qu'il lit et quand il le lira, puisqu'il ne peut revenir sur la même page une fois que celle-ci est tournée, le contenu étant différent à chaque fois. Quelque chose de différent, une aura supérieure et mystérieuse doit émaner de ce livre, sans quoi, il n'aurait pas investi autant pour l'acquérir, ayant même déjà mentionné à l'étranger qu'il n'était pas intéressé aux bibles que ce dernier voulait lui vendre. Ce besoin spontané qu'aura le narrateur de vouloir maîtriser et ordonner ce livre découle directement de la mise en garde que lui servira le vendeur. Alors que le narrateur feuillette *Le livre de sable*, le vendeur le préviendra d'un fait plutôt inhabituel pour un livre :

Mon attention fut attirée sur le fait qu'une page paire portait, par exemple, le numéro 40514 et l'impaire, qui suivait, le numéro 999. Je tournai cette page; au verso la pagination comportait huit chiffres. Elle était ornée d'une petite illustration, comme on en trouve dans les dictionnaires : une ancre dessinée à la plume, comme par la main malhabile d'un enfant. L'inconnu me dit alors :

— Regardez-la bien. Vous ne la verrez jamais plus.

Il y avait comme une menace dans cette affirmation, mais pas dans la voix. Je repérai sa place exacte dans le livre et je fermai le volume. Je le rouvris aussitôt. Je cherchai en vain le dessin de l'ancre, page par page.¹⁵⁷

Ce défi donné pour impossible par le vendeur participe à la mise en place du mystère entourant *Le livre de sable*, car il s'avère véridique. C'est-à-dire que, si le narrateur avait été en mesure de prouver le contraire au vendeur, de retrouver dans un laps de temps raisonnable deux fois la même page, il n'aurait pas tenté de négocier l'acquisition du livre et le lui aurait simplement redonné avec la même fierté qui l'avait habité lorsqu'il lui avait parlé de sa collection de bibles. Paradoxalement, c'est l'impossibilité qui émane des pages de ce livre qui finira par convaincre le narrateur de la nécessité d'entreprendre sa mise en ordre. De cette conception du livre contraire à ce qu'il a toujours connu, c'est-à-dire, la capacité de voir, lire et relire la même page autant de fois qu'il le désire, émerge le réflexe d'en chercher une explication, d'accéder ce à quoi il devrait avoir normalement accès. Si *Le livre de sable* jouit d'une certaine lisibilité, son contenu n'en serait que momentanément accessible. À ce problème, le vendeur ajoutera l'impossibilité de posséder totalement ce livre, puisqu'il déclare que la première et la dernière page de celui-ci ne seront jamais accessibles :

¹⁵⁷ Jorge Luis Borges. « *Le Livre de sable* ». *op cit.*, p. 139-140.

Il me dit que son livre s'appelait le livre de sable, parce que ni ce livre ni le sable n'ont de commencement ni de fin. Il me demanda de chercher la première page. Je posai ma main gauche sur la couverture et ouvris le volume de mon pouce serré contre l'index. Je m'efforçai en vain : il restait toujours des feuilles entre la couverture et mon pouce. Elles semblaient sourdre du livre.

— Maintenant cherchez la dernière.

Mes tentatives échouèrent de même [...].¹⁵⁸

Le vendeur précise ensuite que ce phénomène s'expliquerait par le fait que des pages de ce livre, aucune n'est la première, aucune n'est la dernière. Cette autre mise en garde quant au contenu du livre vient augmenter le désir du narrateur d'en prendre possession et surtout d'en percer l'inaccessibilité. Cela lui devient nécessaire et inévitable, parce qu'accepter que *Le livre de sable* conserve de telles caractéristiques viendrait brimer son droit en tant que lecteur d'accéder à la page désirée au moment voulu. Nous avons déjà mentionné que le fait qu'une même page ne peut être localisée deux fois rendait provisoire plutôt qu'infinie l'accessibilité de son contenu. Cela signifie qu'au lieu de toujours avoir la possibilité de la reconsulter, et ce, autant de fois qu'il le désire, le personnage-lecteur en perd à jamais l'accès au moment où il décide de la tourner afin de consulter la suivante ou la précédente et ainsi de suite. L'idée que le contenu de chaque page ne soit consultable qu'une seule fois, le rendant encore plus important et inestimable, est intolérable, parce qu'elle en retire subitement l'accès à celui l'ayant déjà consulté. Parce qu'elles sont éphémères, chaque page deviendrait unique, et c'est cette unicité qui donnerait tant de valeur au livre. Pire encore, que le narrateur soit incapable de localiser physiquement à l'aide d'un de ses doigts la première ou la dernière page de *Le livre de sable* viendrait confirmer une crainte qu'il serait légitime d'avoir face à celui-ci : au moins deux de ses pages seraient totalement et éternellement inaccessibles. Puisque de nouvelles pages émergent infiniment des couvertures recto et verso du livre, la première et dernière page de cette séquence infinie n'en seront jamais extraites et resteront à jamais inaccessibles à tous les personnages-lecteurs voulant les consulter.

Malgré cela, le narrateur est déterminé à trouver l'ordre potentiel des pages contenues dans *Le livre de sable*, à mettre à jour le cycle complet de celles-ci afin de pouvoir localiser

¹⁵⁸ *Ibid.*, p. 140.

les deux pages inaccessibles et ainsi bloquer le processus par lequel le livre reprend possession de son contenu chaque fois qu'une page est tournée : « Je constatai que les petites illustrations se trouvaient à deux mille pages les unes des autres. Je les notai dans un répertoire alphabétique que je ne tardai pas à remplir. Elles ne réapparurent jamais. »¹⁵⁹ À nouveau, nous voyons que le personnage-lecteur qui se retrouve face à une figure du livre est animé d'un désir incontrôlable d'en percer le mystère même s'il est prévenu que cela est impossible.

L'intérêt provoqué par *Le livre de sable* et les livres de la Bibliothèque de Babel est si fort qu'il poussera les personnages-lecteurs à vouloir aller au-delà de la forme et des lois qui les régissent afin d'en avoir l'accès total. Il est plutôt particulier de voir les personnages-lecteurs poursuivre de tels objectifs, parce qu'ils cherchent directement à invalider des vérités implacables concernant les figures du livre qui apparaissent dans chacun de ces univers textuels. Ces vérités, bien qu'elles soient rapidement éprouvées et confirmées par les personnages, provoquent tout de même le désir chez eux d'entreprendre de les renverser, de les prouver mensongères.

Cette inaccessibilité de la figure du livre ne se développe pas uniquement de ces deux façons. C'est-à-dire que la figure du livre n'a pas nécessairement une forme inhabituelle comme *Le livre de sable* ou un contenu inintelligible comme les livres de la Bibliothèque de Babel. En effet, le problème des livres dans « Tlön, Uqbar, Orbis Tertius » n'en est pas un d'illisibilité ou d'inaccessibilité, mais bien de la provenance et de la légitimité de leurs contenus. Que ce soit l'article sur Uqbar dans le tome XXVI de *The Anglo-American Cyclopaedia* ou le volume XI de *A First Encyclopaedia of Tlön*, le narrateur cherchera toujours à aller plus loin que le livre qu'il a sous la main, comme si ce dernier n'était jamais suffisant pour légitimer sa propre présence. Aussitôt que le narrateur et son ami parviennent à mettre la main sur l'article concernant Uqbar, l'insatisfaction de la découverte est immédiatement palpable : « Ce soir-là nous visitâmes la Bibliothèque nationale : c'est en vain que nous fatiguâmes atlas, catalogues, annuaires de sociétés géographiques, mémoires

¹⁵⁹ Ibid., p. 143-144

de voyageurs et d'historiens : personne n'était jamais allé en Uqbar. »¹⁶⁰ Il ne s'agit plus de découvrir ce que veut dire son contenu, mais plutôt ce qu'il implique. La physicalité de l'objet livresque ne suffirait plus à satisfaire les personnages-lecteurs en contact avec celui-ci, puisque les réponses qu'ils cherchent sont à l'extérieur du livre. Puis, plus loin, lorsque le narrateur parviendra à mettre la main sur le onzième tome de *A First Encyclopaedia of Tlön*, il n'en sera pas plus satisfait :

Dans le onzième tome dont je parle, il y a des allusions à des volumes ultérieurs et précédents. [...] Le fait est que jusqu'à présent les enquêtes les plus diligentes ont été stériles. C'est en vain que nous avons bouleversé les bibliothèques des deux Amériques et de l'Europe. Alfonso Reyes excédé de ces fatigues subalternes de caractère policier, propose qu'à nous tous nous entreprenions le travail de reconstituer *ex ungue leonem* les tomes nombreux et massifs qui manquent.¹⁶¹

La découverte du tome légitimant l'article exhumé plus tôt n'est donc pas plus satisfaisante que ce dernier en terme de légitimité de son contenu, puisqu'il est maintenant déterminé que la seule façon d'y parvenir est de restaurer la totalité de *A First Encyclopaedia of Tlön*. Selon nous, il y aurait là un certain désir du personnage-lecteur de toujours obtenir plus de la figure du livre, comme si ce qui avait capté son intérêt au départ n'était qu'un prétexte pour tenter de la mettre complètement à nu, d'épuiser la totalité de ses secrets, de ce qu'elle signifie.

Jusqu'à présent, nous avons analysé le processus d'apparition des figures du livre dans les nouvelles de Jorge Luis Borges en nous attardant spécifiquement à la relation qui s'établit entre elles et les personnages-lecteurs ainsi qu'à son opacité imperturbable lui permettant de capter et garder l'attention d'un sujet. Cependant, ces deux caractéristiques de la figure du livre seraient majoritairement dues à son caractère inépuisable, c'est-à-dire, au fait qu'elle ne peut être entièrement assimilée, décryptée, possédée par les personnages-lecteurs, qu'il restera toujours une partie de celle-ci à élucider, découvrir, comprendre. Ainsi, si le sujet a toujours l'impression qu'il reste quelque chose à découvrir sur la figure qu'il contemple, qu'il n'a pas encore saisi son ultime signification, il continuera à lui accorder de l'attention dans l'espoir d'en atteindre la totale compréhension. Nous l'avons déjà dit, Borges lui-même a

¹⁶⁰ Jorge Luis Borges. « Tlön, Uqbar, Orbis Tertius ». *op. cit.*, p. 31.

¹⁶¹ *Ibid.*, pp. 35-37.

souvent écrit sur l'importance et l'influence du livre dans sa vie et sur son œuvre. Cela était, entre autres, dû au fait qu'il voyait en celui-ci la capacité totalisante d'être le Livre des livres (celui contenant tous les autres) ou le Livre monde (soit le concept que le monde peut être contenu dans un seul livre qui serait alors le Livre total).

En ce qui nous concerne, nous croyons que si les figures livresques développées dans ces trois nouvelles en viennent à incarner une totalité (qu'elle soit livresque ou autre), cela les rend automatiquement inépuisables. Le Livre total serait inépuisable parce que par la seule qualité de son appellation (total), il épuise tout le reste. Pour être épuisable, il faudrait imaginer quelque chose de plus gros, de plus totalisant, bref un objet livresque pouvant le contenir. Mais, se faisant, il ne serait plus le Livre total, et tout ce processus deviendrait inutile et d'une tautologie sans pareil : Le Livre total contenant le Livre total qui contient le Livre total qui contient... etc. Ce qu'il nous reste maintenant à établir est ce qu'implique pour un tel objet, le livre borgésien, d'être total.

3.2 Représentations de la figure du Livre dans les nouvelles de Jorge Luis Borges

Bien entendu, chacune des nouvelles étudiées donne lieu à une situation différente lors de l'apparition d'un Livre total. Qu'importe, le mystère entourant les figures du livre que tentent de percer les personnages-lecteurs est celui de la totalité qu'elles englobent. Dans ce contexte, le caractère total d'un Livre vient également mettre en scène une autre caractéristique qui lui est habituellement incompatible : l'infinitude¹⁶². En effet, le caractère total d'un objet implique une délimitation précise de son contenu¹⁶³, alors que le contenu d'un objet semblable, mais infini, est impossible à cerner, sa totalité n'étant jamais achevée, mais en constante progression.

¹⁶² Qui, dans un tel contexte, serait comparable à ce que l'on pourrait appeler *l'inépuisabilité*.

¹⁶³ C'est-à-dire le besoin de déterminer les critères de la totalité dont il est question. Par exemple : la totalité des arbres, la totalité des armes, la totalité des hommes, etc. Il faudrait alors parler de la totalité de ou des infini (s)

Nous verrons que chez Borges, ces deux caractéristiques parviennent inexplicablement à fusionner en un seul et même objet : le Livre total. D'emblée, le caractère inépuisable des livres nous lance sur cette piste.¹⁶⁴ Cela donne à la totalité d'un tel Livre une latitude qui fait éclater toutes frontières quant aux limites de son contenu, car, même en étant total, l'objet livresque au centre de notre analyse aurait un contenu infini, parce qu'inépuisable. C'est dans cette optique que nous ferons l'étude des figures du Livre total dans nos trois nouvelles. Bien entendu, il ne s'agit pas de sous-entendre que total et infini sont synonymes, mais d'observer à quel point, dans le contexte borgésien que nous connaissons et que nous avons exposé jusqu'ici, un livre, afin d'être le Livre total, se doit d'être inépuisable, infini.

3.2.1 Le Livre comme représentation du monde et de l'univers

De tous les livres et encyclopédies mentionnés dans « Tlön, Uqbar, Orbis Tertius », les 40 volumes de *A First Encyclopaedia of Tlön* demeurent l'unique représentation possible de la figure du Livre total dans la nouvelle. Bien que nous ayons déjà mentionné dans le chapitre précédent que le principe de base d'une encyclopédie est de prétendre qu'elle contient toutes les connaissances humaines sur un sujet donné, l'encyclopédie de Tlön devient l'Encyclopédie ultime par la force et l'étendue de son contenu. Le sujet des 40 volumes de l'encyclopédie étant une planète entière, son contenu se trouve à être celui de toutes les connaissances de cette planète (ce qui devrait donc, par ricochet, inclure toutes les encyclopédies et tous les sujets). Ainsi, le narrateur voit dans chacun de ces volumes la représentation fidèle d'une partie d'un monde tout entier :

À présent, j'avais entre les mains un vaste fragment méthodique de l'histoire totale d'une planète inconnue, avec ses architectures et ses querelles, avec la frayeur de ses mythologies et la rumeur de ses langues, avec ses empereurs et ses mers, avec ses

¹⁶⁴ Au risque de nous répéter, rappelons que Borges défend à plusieurs reprises dans ses essais l'idée que la littérature est inépuisable pour la seule et bonne raison qu'un seul livre l'est (inépuisable).

minéraux et ses oiseaux et ses poissons, avec son algèbre et son feu, avec ses controverses théologiques et métaphysiques.¹⁶⁵

Ce n'est qu'au fil des recherches et découvertes que le narrateur fait sur la provenance de cette encyclopédie que nous apprendrons que le projet tlönien, tel que conçu par la société secrète à la base des 40 volumes, proviendrait de l'idée de la création d'un pays puis d'une planète. Ce ne serait que par la suite que les démiurges de Tlön auraient vu dans l'écriture d'une encyclopédie le support parfait pour contenir la totalité d'un monde. Cela, entre autres, parce que la base d'un tel ouvrage est de prétendre englober un tout selon un ordre préétabli, mais aussi parce que le format encyclopédique viendrait combler et rassurer leur désir totalisant en assurant la survie, au-delà de leur mort, de l'Histoire et des connaissances d'un monde entier:

Après quelques années de conciliabules et de synthèses prématurées on comprit qu'il ne suffisait pas d'une génération pour articuler un pays. [...] Les vingt tomes de l'*Encyclopaedia Britannica* circulaient alors; Buckley¹⁶⁶ suggère une encyclopédie méthodique de la planète illusoire. [...] en 1914 la société remet à ses collaborateurs, au nombre de trois cents, le volume final de la *Première Encyclopédie* de Tlön. L'édition est secrète; les quarante volumes qu'elle comporte (l'œuvre la plus vaste que les hommes aient entreprise) seraient la base d'une autre plus minutieuse, rédigée non plus en anglais, mais dans l'une des langues de Tlön.¹⁶⁷

Ce n'est qu'une trentaine d'années plus tard que cette figure du Livre entrera en contact avec le monde extérieur à la société secrète. S'il ne fait pas de doute que le narrateur et Bioy Casares doivent être considérés comme des personnages-lecteurs de la nouvelle, nous préférons dorénavant nous concentrer sur la rencontre entre l'Encyclopédie totale et les habitants du monde réel¹⁶⁸ afin de mesurer l'impact qu'aura cet objet livresque sur ceux-ci et leur univers. C'est par ces personnages-lecteurs que prendra forme l'obsession pour la figure du Livre et l'influence de celle-ci sur l'évolution de la situation narrative présentée par Borges. Cette apparition de l'Encyclopédie totale dans le monde réel et sa prise de contact

¹⁶⁵ *Ibid.*, p. 35.

¹⁶⁶ Un des démiurges de Tlön.

¹⁶⁷ *Ibid.*, pp. 59-61.

¹⁶⁸ Afin d'éviter toutes confusions, nous appellerons dorénavant « monde réel » celui des hommes de la nouvelle, et « monde illusoire » celui de Tlön.

avec ses habitants se fera sans heurts, passant presque qu'inaperçue, comme si ce nouveau monde venant faire ombrage à celui existant était naturellement compatible avec celui-ci :

Vers 1944, un chercheur du journal *The American* (de Nashville, Tennessee) exhuma d'une bibliothèque de Memphis les quarante volumes de la Première Encyclopédie de Tlön. [...] Quelques traits incroyables du onzième tome [...] ont été éliminés ou atténués dans l'exemplaire de Memphis : il est raisonnable d'imaginer que ces corrections obéissent à l'intention de présenter un monde qui ne soit pas trop incompatible avec le monde réel.¹⁶⁹

Cette idée de la représentation du ou d'un monde par la figure du Livre ne serait cependant pas la limite de la totalité que pourrait contenir un objet livresque total. Que dire, si au lieu d'un seul objet livresque contenu dans un lieu X, nous étions devant une structure contenant tous les livres? D'une représentation du monde, nous passerions à la représentation de mondes. L'incipit de « La Bibliothèque de Babel » pointe dans cette direction : « L'univers (que d'autres nomment la Bibliothèque) se compose d'un nombre indéfini, et peut-être infini, de galeries hexagonales, avec au centre de vastes puits d'aération bordés par des balustrades très basses. »¹⁷⁰ Ainsi, le narrateur positionne d'emblée l'univers textuel de la nouvelle comme une entité totalisante qui englobe tout. De plus, si l'univers est aussi appelé la Bibliothèque, cette dernière contient alors tout, ou du moins, l'univers! En comparant celle-ci à l'univers, le narrateur suggère déjà, avant même que cela soit explicitement écrit dans le texte, qu'elle est totale. Effectivement, comment pourrait-elle être l'univers si elle ne contenait pas tout? Il est possible de voir dans cette formule une incidence directe d'une idée borgésienne véhiculée dans son œuvre et dont nous avons discuté plus haut; soit que le monde est un livre. Si « Tlön, Uqbar, Orbis Tertius » tend à démontrer cette formule, « La Bibliothèque de Babel », elle, représenterait l'étape suivante, ou la gradation de ce procédé. C'est-à-dire que, si le monde est un livre, qu'est-ce qu'une Bibliothèque, un lieu rempli de livres? Autrement dit, qu'est-ce que serait une structure contenant plusieurs ou tous les mondes? À cela, comme le narrateur au début de « La Bibliothèque de Babel », nous répondons l'univers. Si le monde est un livre, l'univers est une bibliothèque.

¹⁶⁹ *Ibid.*, pp. 65-67.

¹⁷⁰ Jorge Luis Borges. « La Bibliothèque de Babel ». *op. cit.*, p. 149.

Retournons à l'incipit de « La Bibliothèque de Babel ». Si celui-ci ne fait pas encore état d'un Livre total, il fait au moins état d'une structure dont la principale utilité est de contenir des livres. Mais en correspondant à l'univers, ne devrait-elle pas contenir tous ses livres? Sur cette supposition, le narrateur nous confirmera plus loin que la Bibliothèque est totale :

Ces exemples permirent à un bibliothécaire de génie de découvrir la loi fondamentale de la Bibliothèque. Ce penseur observa que tous les livres, quelque divers qu'ils soient, comportent des éléments égaux : l'espace, le point, la virgule, les vingt-deux lettres de l'alphabet. Il fit également état d'un fait que tous les voyageurs ont confirmé : *il n'y a pas dans la vaste Bibliothèque, deux livres identiques*. De ces prémisses incontrovertibles il déduisit que la Bibliothèque est totale, et que ses étagères consignent toutes les combinaisons possibles des vingt et quelques symboles orthographiques (nombre, quoique très vaste, non infini), c'est-à-dire tout ce qu'il est possible d'exprimer, dans toutes les langues.¹⁷¹

En contenant tous les livres possibles, la Bibliothèque de Babel s'inscrit définitivement comme une structure totale. Or, cela n'est pas encore suffisant pour dire qu'il y a là présence d'un Livre total. Certes, il y a un lieu total, qui de surcroît exprime sa totalité par son nombre de livres¹⁷², mais cela ne garantit en aucun cas que le Livre des livres existe. Cette garantie surviendra plus tard lorsque les bibliothécaires, par une sorte de déduction métaphysico-logique, concluront que : « Sur quelque étagère de quelque hexagone, raisonnait-on, il doit exister un livre qui est la clé et le résumé parfait de tous les autres : il y a un bibliothécaire qui a pris connaissance de ce livre et qui est semblable à un dieu. »¹⁷³ Cet instant s'inscrit, selon nous, comme le moment narratif de la nouvelle ou les personnages-lecteurs entrent en contact avec la figure du Livre total. Dans ce cas-ci, contrairement à *A First Encyclopaedia of Tlön*, il s'agit d'une nouvelle où la physicalité du Livre total reste à prouver, ou sa matérialité n'a pas encore été éprouvée, mais qui est néanmoins, selon la logique des bibliothécaires, irréfutable. Si toutes les combinaisons pouvant être créées à partir des 25 signes orthographiques

¹⁷¹ *Ibid.*, p. 159.

¹⁷² Par souci d'honnêteté, notons qu'il existe cependant différents essais mathématico-littéraires, dont *The unimaginable mathematics of Borges' Library of Babel* de William Goldbloom Bloch, qui opposent un chiffre précis au nombre de livres contenu dans La Bibliothèque de Babel : $25^{1312000}$. Ainsi, Goldbloom Bloch en conclut que le nombre de livres est facilement chiffrable, mais qu'il n'en demeure pas moins inimaginable. Cela n'invalidé donc en rien la sensation d'infini littéraire créée par Borges dans cet univers textuel.

¹⁷³ *Ibid.*, p. 165

répertoriés sont présentes dans au moins un des livres de la Bibliothèque, une de celles-ci ne serait-elle pas le Livre total, celle expliquant et résumant toutes les autres? En somme, aucun livre ne serait impossible (pas même le Livre total), puisque son contenu est assurément présent dans une des séquences orthographiques possibles. En note de bas de page, le narrateur complètera cette idée en précisant :

Je le répète : il suffit qu'un livre soit concevable pour qu'il existe. Ce qui est impossible est seul exclu. Par exemple : aucun livre n'est aussi une échelle, bien que sans doute il y ait des livres qui discutent, qui nient et qui démontrent cette possibilité, et d'autres dont la structure a quelque rapport avec celle d'une échelle.¹⁷⁴

Ainsi, en statuant qu'il est la clé de tous les autres livres, ce Livre total se présente comme la solution ultime au problème initial des bibliothécaires, à savoir l'objet qui rendra physiquement accessible tous les textes se trouvant dans tous les hexagones de la Bibliothèque, mais aussi, offrira une lecture claire de ceux-ci, une version décodée des multiples séquences orthographiques inintelligibles répertoriées par les bibliothécaires depuis la nuit des temps. Parce qu'il viendrait combler l'intérêt et le désir des personnages-lecteurs pour le déchiffrement des livres, la possibilité d'un tel Livre total donnera évidemment lieu à sa recherche, à la nécessité de sa localisation. Dès le début de la nouvelle, le narrateur mentionne que la totalité des bibliothécaires a déjà tenté de localiser un certain *catalogue des catalogues* : « Comme tous les hommes de la Bibliothèque, j'ai voyagé dans ma jeunesse; j'ai effectué des pérégrinations à la recherche d'un livre et peut-être du catalogue des catalogues [...]. »¹⁷⁵ Ce désir d'obtenir le *catalogue des catalogues* ne sera pas présent dès les premières tentatives de déchiffrements des livres, mais, dès qu'il sera formulé en tant que possibilité littéraire, il deviendra l'objet ultime à posséder, celui donnant l'accès complet à cette multitude illisible.

De cette nouvelle entreprise, le narrateur nous apprend que toutes les actions tentées afin de la mener à terme ont été marquées par l'échec. C'est que, de la possibilité d'un Livre des livres, naîtra le problème de sa localisation. Que ce soit pour trouver le Livre total ou un

¹⁷⁴ *Ibid.*, p. 167

¹⁷⁵ *Ibid.*, p. 151.

simple livre, comment y parviendront-ils? Bien que cela ne soit pas donné pour impossible, le processus nécessaire à son aboutissement, lui, est infini :

Beaucoup de pèlerinages s'organisèrent à sa recherche, qui un siècle durant battirent vainement les plus divers horizons. » Comment localiser le vénérable hexagone qui l'abritait? Quelqu'un proposa une méthode régressive : pour localiser le livre A, on consulterait au préalable le livre B qui indiquerait la place de A; pour localiser le livre B, on consulterait au préalable le livre C, et ainsi de suite jusqu'à l'infini... C'est en de semblables aventures que j'ai moi-même prodigué mes forces, usé mes ans.¹⁷⁶

Nous croyons que cette nouvelle constatation quant aux probabilités d'achèvement d'une telle entreprise vient démontrer l'ampleur du désir des bibliothécaires face à la localisation du Livre total. Même devant l'impossibilité logique de pouvoir mener à terme un processus de recherche régressif et infini qui aurait permis le déchiffrement de la Bibliothèque¹⁷⁷, les bibliothécaires, narrateur inclus, n'y portent guère attention et se lancent précipitamment à la poursuite du Livre total, la clé, la pièce manquante à la satisfaction de leur désir commun. Que ces personnages-lecteurs soient convaincus que ce *catalogue des catalogues* existe ne vient en aucun cas garantir qu'ils parviendront éventuellement à mettre la main dessus. Ainsi, l'objet livresque total finit par être l'unique préoccupation des bibliothécaires parce qu'il permettrait la légitimation de leur univers. Parce que la structure servant de base au monde textuel présenté par Borges est faite de livres, le Livre ultime serait la représentation fidèle et évolutive de ce monde.

¹⁷⁶ *Ibid.*, pp. 165-167.

¹⁷⁷ Cela étant possible uniquement lorsque la recherche infinie sera complétée, ce qui ici, nous fait déduire automatiquement l'impossibilité d'une telle chose. Par ailleurs, sur cette recherche infinie du Livre total, le mathématicien William Goldbloom Bloch, étant, nous l'avons vu, arrivé à la conclusion mathématique qu'il est possible de chiffrer le nombre de livres présents dans la Bibliothèque de Babel, ne peut souscrire à cette théorie de la recherche infinie. Cependant, il mentionnera que même avec une réponse précise quant au nombre de livres, comme chacun d'eux est unique, la seule façon de savoir si l'un d'eux est le catalogue des catalogues est de consulter tous les autres. Son explication est simple : nous avons affaire à $25^{1\ 312\ 000}$ combinaisons orthographiques différentes, uniques. La seule façon de trouver celles contenant, en plus de son unicité, le résumé du contenu de toutes les autres, est de lire du début à la fin chacun des autres livres afin de s'assurer que celui que l'on croit être le livre total n'est pas, en fait, celui contenant le résumé de $25^{1\ 312\ 000} - 1$ livres, et ce, jusqu'à ce que l'on trouve celui qui n'est contenu dans aucun autre.

3.2.2 Le Livre infini

À la dernière phrase de « La Bibliothèque de Babel » est attachée une autre note de bas de page attribuée au narrateur. Il y est discuté comment l'infinie Bibliothèque de Babel deviendrait inutile par l'existence d'un seul livre dont la forme subséquentement décrite fait référence au Livre total. Souvenons-nous qu'il a déjà été souligné auparavant qu'il suffit à un livre d'être concevable pour qu'il existe. C'est par cette dernière affirmation que la note de bas de page prendra tout son sens. Par la seule mention d'un tel objet livresque, le narrateur le rendrait concevable et potentiellement existant :

Letizia Álvarez de Toledo a observé que cette vaste Bibliothèque était inutile : il suffirait en dernier ressort d'un seul volume, de format ordinaire, imprimé en corps neuf ou en corps dix, et comprenant un nombre infini de feuilles infiniment minces. [...] Le maniement de ce soyeux vadémécum ne serait pas aisé : chaque feuille apparente se dédoublerait en d'autres; l'inconcevable page centrale n'aurait pas d'envers.¹⁷⁸

Coïncidence ou non, cette représentation idéale du Livre des livres sous la forme d'un volume au nombre de pages infinies est, d'après nous, ce qui permet l'apparition d'une autre figure du Livre des années plus tard dans « Le livre de sable ».¹⁷⁹ La figure du livre au coeur de cet univers textuel borgésien, *Le livre de sable*, serait en fait une figure du Livre total au même titre que le catalogue des catalogues de « La Bibliothèque de Babel », même si, à la base, le contenu de ces deux livres et leur contexte d'apparition diffèrent beaucoup. En effet, dans « Le livre de sable », la représentation de la figure du Livre qui est mise en scène est physiquement présente dans la nouvelle et est accessible, du moins physiquement, par le personnage-lecteur entrant en contact avec celle-ci. Le problème de sa localisation ne se pose donc pas. *Le livre de sable* n'est pas qu'imaginé ou supposé par le personnage-lecteur, mais

¹⁷⁸ *Ibid.*, p. 171.

¹⁷⁹ Nous parlons ici de la caractéristique infinie de son nombre de pages, et non, bien entendu des exemplaires distincts des deux nouvelles. À ce sujet, nous sommes plutôt d'accord avec l'hypothèse émise par W.H. Bossart. Alors qu'il discute des hypothèses des bibliothécaires de Babel quant à la possibilité de l'existence d'un livre étant le résumé de tous les autres, il complètera sa réflexion en faisant un lien avec « Le livre de sable » : « Some thirty years later [après l'écriture de « La Bibliothèque de Babel »] in Borges' work the book of books does in fact turn up, in "The Book of Sand", in a collection of stories with the same title. » W.H. Bossart, *op cit.*, p. 24.

bien réel, physiquement accessible, feuilletable. Afin d'en prendre possession, il n'aura qu'à négocier un prix d'achat, ce qu'il réussira aisément. Après avoir vu l'étranger lui faire un prix beaucoup trop élevé, le narrateur prépare une contre-offre que le vendeur acceptera sans hésiter :

J'allai dans ma chambre et je lui apportai l'argent et le livre. Il le feuilleta et examina la page de titre avec une ferveur de bibliophile. [...] Je fus surpris qu'il ne marchandât pas. Ce n'est que par la suite que je compris qu'il était venu chez moi décidé à me vendre le livre. Sans même les compter, il mit les billets dans sa poche.¹⁸⁰

Dans ce peu de conviction du vendeur de bibles à négocier le prix du *Le livre de sable* (il accepte la première contre-offre du narrateur), nous pouvons déceler une certaine détermination à laisser coûte que coûte le curieux volume au narrateur. En fait, il n'y avait rien que ce dernier aurait pu faire pour éviter la transaction, nous faisant douter du même coup de la réelle valeur de *Le livre de sable* aux yeux du vendeur. Sa facilité à s'en départir, et même, le projet ourdi de s'en débarrasser absolument, présuppose que peu importe le prix offert, celui-ci serait à l'avantage du vendeur. Ainsi, la rencontre entre le personnage-lecteur et la figure du Livre n'est pas basée sur la supposition de son existence, mais sur un objet physiquement palpable le représentant et fait surtout montre de l'inévitabilité de cette rencontre. D'une façon ou d'une autre, ce Livre total allait et devait se retrouver entre les mains du narrateur.

Afin de pouvoir être considéré comme une figure du Livre total, *Le livre de sable* dévoilera petit à petit ses caractéristiques particulières concernant autant son format que son contenu. C'est en prenant peu à peu contact avec ce dernier que le personnage-lecteur en viendra à le considérer comme tel. Tout d'abord, bien qu'il ne faille pas automatiquement déduire qu'il dit là un fait vérifié et homologué, le vendeur de bibles présente lui-même *Le livre de sable* comme étant le *Livre des Livres*, positionnant ainsi l'objet livresque comme une possible apparition de la figure du Livre total au sein de cet univers textuel :

Son possesseur ne savait pas lire. Je suppose qu'il a pris le Livre des Livres pour une amulette. Il appartenait à la caste la plus inférieure; on ne pouvait, sans contamination,

¹⁸⁰ Jorge Luis Borges. « Le livre de sable ». *op cit.*, pp. 142-143.

marcher sur son ombre. Il me dit que son livre s'appelait le livre de sable, parce que ni ce livre ni le sable n'ont de commencement ni de fin.¹⁸¹

Ainsi, en insinuant que ce livre ne contient ni commencement ni fin, le vendeur entretient à tout le moins un doute quant au volume de son contenu. En n'en occultant le début et la fin, la détermination de son contenu devient impossible, puisque sans les balises que représentent la première et la dernière page d'un livre, il n'est plus permis de prétendre que telle ou telle possibilité textuelle n'est pas la page précédant ou suivant celle que nous avons sous les yeux. Il devient donc difficile pour quiconque de prétendre que *Le livre de sable* ne contient pas une page donnée. Cette conclusion est d'emblée avancée par le vendeur : « Le nombre de pages de ce livre est exactement infini. Aucune n'est la première, aucune n'est la dernière. »¹⁸² Infini, parce qu'en étant incapable de mettre le doigt sur le début ou la fin du *Livre des livres*, il reste toujours au moins deux pages qui n'ont pas été lues (vues), et qui ne le seront jamais, parce que la première page deviendra automatiquement la deuxième et la dernière, l'avant-dernière. Ce phénomène est également constaté par le personnage-lecteur entrant en relation avec *Le livre de sable*. Alors que le vendeur de bibles demande au narrateur de chercher la première, puis la dernière page du livre, ce dernier s'en trouve incapable : « Je m'efforçai en vain : il restait toujours des feuilles entre la couverture et mon pouce. Elles semblaient sourdre du livre. »¹⁸³

Par contre, cette quantité indéfinie de pages contenues dans *Le livre de sable* ne pourrait être décrite comme étant la totalité des pages possibles sans le fait suivant : il est impossible pour n'importe quel personnage-lecteur de lire ou localiser plus d'une fois la même page. En effet, si cela n'était pas le cas, le fait que de nouvelles pages surgissent constamment des couvertures du livre, bien que cela assurerait qu'aucune d'elles n'est ni la première ni la dernière, ne garantirait en rien qu'il contient la totalité des pages au sens où l'entend notre analyse¹⁸⁴. En effet, il pourrait contenir des doublons, ce qui le transformerait en un volume

¹⁸¹ *Ibid.*, p. 140.

¹⁸² *Ibid.*, p. 141.

¹⁸³ *Ibid.*, p. 140.

¹⁸⁴ C'est-à-dire la totalité des pages possibles dont le contenu n'est identique à aucune autre.

excessif répétant sans cesse les mêmes pages.¹⁸⁵ Bref, en précisant que la clé de cet objet livresque est que son nombre de pages en augmentation infinie ne donne jamais à voir deux fois la même, nous pouvons désormais concevoir la chose suivante : si *Le livre de sable* contient un nombre infini de pages, et que parmi celles-ci il n'y en a pas deux identiques, même dans celles qui ne sont pas encore sorties de ses couvertures, c'est qu'il est une forme du Livre total. Parce que chaque page à venir est inédite, le nombre infini de pages qu'il contient devient la totalité des pages possibles, chacune d'elles étant potentiellement la suivante. Puisque le début et la fin d'une séquence infinie sont inatteignables¹⁸⁶, le fait de rendre ces bornes inaccessibles ne lui fait pas perdre son caractère total, mais inscrit plutôt cette totalité comme un contenu infini, en production constante, mais pouvant tout de même être répertorié en un seul volume au format incertain : « Tandis que nous parlions je continuais à feuilleter le livre infini. »¹⁸⁷

Cette analyse de la présence de la figure du Livre total dans « Tlön, Uqbar, Orbis Tertius », « La Bibliothèque de Babel » et « Le livre de sable » nous aura permis d'observer son apparition dans ces nouvelles et la façon dont elle y prend place. Nous avons identifié les objets représentant celle-ci (*A First Encyclopaedia of Tlön*, *Le livre de sable* et *le catalogue des catalogues*) et dressé une liste des caractéristiques les rendant totalisants. Il a été déterminé que c'est en entrant en relation avec des personnages-lecteurs que ces trois volumes parviennent à prendre place dans les univers textuels concernés. De plus, leur caractère totalisant nécessite cette relation avec les personnages-lecteurs afin d'être activé. S'ils sont déjà présents dans les univers textuels de départ, c'est en tant que simple objet-livre. Enfin, il a également été précisé que l'objet livresque représentant la figure du Livre total peut se manifester qu'il soit présent physiquement ou non dans l'entourage des personnages-lecteurs. Que le Livre total soit supposé ou palpable, cela ne vient en aucun cas miner sa capacité à entrer en contact avec eux ou mettre en péril son caractère totalisant.

¹⁸⁵ Par exemple, il ne s'agit pas d'un livre contenant une séquence infinie de deux pages se succédant en alternance.

¹⁸⁶ Cela la fait ainsi bénéficier d'une force d'expansion indéfinie, immesurable. Dans le domaine des mathématiques, il est répandu d'utiliser $-\infty$ et ∞ comme indicateur du début et de la fin d'une séquence infinie, et le chiffre 0 comme son centre.

¹⁸⁷ *Ibid.*, p. 142.

Le désir des personnages-lecteurs de percer le secret du Livre total qu'ils ont respectivement devant eux prendra rapidement une tournure existentielle. Il ne s'agit plus simplement d'être en mesure de le déchiffrer, de le mettre en ordre, de le localiser ou d'en expliquer la provenance, mais plutôt de justifier tous les livres et ce qu'ils impliquent¹⁸⁸ par un seul volume. Ils croient qu'en réussissant à maîtriser le Livre total, ils auront accès à tout, et plus encore : cet objet contiendrait tout ce qui est, n'a jamais été, ne sera jamais ou n'est pas encore. Il ne devient alors pas surprenant de voir les personnages-lecteurs s'investir sans retenue et avec ténacité dans la mise à nu de tout ce qui se cache dans ces figures du Livre. Cependant, en se consacrant entièrement et aveuglément à assouvir le désir qu'elles provoquent en eux, ne risquent-ils pas, au fil du temps, de devenir complètement obnubilés, hypnotisés, obsédés par le dévoilement de ce qu'elles cachent? Nous avons vu qu'afin de parvenir à leurs fins, les personnages-lecteurs s'investissent entièrement dans cette relation avec les figures du Livre total, et ce, à un point tel, qu'ils en font le centre de leur préoccupation. Nous croyons que ces figures du Livre, par leur capacité à devenir l'élément central de l'univers où elles se manifestent, font en sorte que les personnages-lecteurs perdent le contrôle d'eux-mêmes et de l'univers textuels où ils habitent. Ainsi, ils deviendraient obsédés par ces Livres.

3.3 L'obsession

Les figures du Livre total auxquelles sont exposés les personnages-lecteurs provoquent chez eux un intérêt, un désir quelconque les poussant à entreprendre diverses actions afin de satisfaire ce désir. S'il y a peu ou pas d'intérêt à son égard, la figure du Livre ne peut se manifester, le personnage-lecteur jugeant qu'il peut très bien se passer de l'objet-livre qu'il a devant lui. C'est en se présentant comme total que le Livre inciterait les personnages-lecteurs à le considérer comme l'objet ultime à maîtriser, posséder, sans pour autant garantir que cela soit possible. L'important pour toute figure est de devenir indispensable aux yeux des personnages afin de ne plus être une option, mais une nécessité.

¹⁸⁸ Un monde, un univers, etc.

Ainsi, nous croyons que ce phénomène issu de la relation entre l'objet représentant la figure et le sujet-lecteur fait en sorte que ces derniers développent une forte obsession envers le Livre total. L'apparition de figures du Livre dans ces trois nouvelles de Jorge Luis Borges ne serait donc pas sans impact. Il y aurait quelque chose de particulier dans le Livre des livres qui captive les personnages-lecteurs, qui attire leur attention. En fait, l'objet livresque total aurait le pouvoir de les entraîner ailleurs, de déclencher chez eux et dans l'univers textuel où il se manifeste un processus le rendant primordial pour la poursuite et la survie de celui-ci. Il deviendrait une obsession pour quiconque entre en relation avec lui, que ce soit physiquement ou psychologiquement.¹⁸⁹

3.3.1 Détection de la composante obsessionnelle dans les univers textuels borgésiens

Que le narrateur de « La Bibliothèque de Babel » mentionne que c'est à la recherche du Livre total qu'il a prodigué ses forces et usé ses ans, cela ne veut pas nécessairement dire qu'il s'est complètement abandonné à la recherche de celui-ci, qu'il a perdu tout contact avec lui-même et son monde ou qu'il en est obsédé. Par contre, nous pouvons déterminer qu'il en avait fait l'élément central de sa vie, son occupation première, pour ne pas dire sa seule occupation. En détournant ainsi complètement l'attention des personnages-lecteurs vers elle, la figure du Livre dans les nouvelles de Borges deviendrait l'élément central de leur univers textuel et celui par lequel ils organisent la suite de leur existence. En observant ce qu'impliquent les différentes relations entre les personnages-lecteurs et les figures du Livre, nous avons pu déceler l'intérêt marqué des personnages pour l'objet livresque total qu'elles convoquent, mais aussi, leur détermination hors du commun, au contact du Livre, à se fixer des objectifs souvent identifiés comme irréalistes. Ainsi, ce cercle vicieux dans lequel les personnages-lecteurs se trouveraient prisonniers transformerait cet intérêt en un comportement malsain rappelant l'obsession, parce qu'il appelle à la poursuite de choses inconcevables et inatteignables pour eux. Cette soif de possession du Livre des livres (de son contenant et de son contenu) ne serait plus une aventure qu'ils entreprennent noblement afin

¹⁸⁹ C'est-à-dire lorsque la représentation de la figure du Livre est palpable ou non par les personnages-lecteurs.

de satisfaire leur intérêt pour l'objet livresque, mais une puissante obsession prenant le contrôle total d'eux-mêmes et de leur univers textuels respectifs, et qui n'offre aucun indice sur les possibilités de son assouvissement.

Comme il a déjà été discuté, l'univers textuel de « La Bibliothèque de Babel » s'emballe parce qu'en étant composée de livres illisibles, cette dernière perd toute son utilité et son sens aux yeux des bibliothécaires¹⁹⁰. Afin d'en justifier la composition, il faudrait que ses habitants soient en mesure d'en déchiffrer le contenu. Convaincus que cette situation est impossible, que la signification de leur univers (des livres) ne peut leur échapper, ils se persuadent qu'il existe une clé au désordre livresque qui les entoure et que celle-ci est elle-même un livre : le *catalogue des catalogues*. C'est cette figure du Livre total qui transformera l'intérêt des bibliothécaires pour le déchiffrement des livres en véritable obsession.

La prémisse selon laquelle la Bibliothèque contiendrait tous les livres serait la première étape du développement de cette obsession. L'affirmation que la totalité livresque se trouve comprise au sein de la Bibliothèque, qu'il s'agit en fait de la base de son existence, est d'abord perçue comme une bonne nouvelle par les bibliothécaires. En effet, être en mesure de quantifier ou de justifier le nombre excessif de volumes contenus sur les étagères de Babel leur permet momentanément de l'expliquer ou d'en offrir une justification partielle. Si quel que soit le contenu désiré, celui-ci se trouve assurément sur une quelconque étagère d'un quelconque hexagone, les bibliothécaires peuvent voir en cette totalité des livres la source et l'explication à toutes leurs interrogations, questions, doutes, etc. concernant l'univers. Non seulement la Bibliothèque serait l'univers, mais elle l'expliquerait, donnant une raison supplémentaire aux personnages-lecteurs de voir en elle un tout inestimable :

Quand on proclama que la Bibliothèque comprenait tous les livres, la première réaction fût un bonheur extravagant. Tous les hommes se sentirent maîtres d'un trésor intact et secret. Il n'y avait pas de problème personnel ou mondial dont l'éloquente solution n'existât pas quelque part : dans quelque hexagone. L'univers se trouvait justifié [...]. En ce temps-là, on parla beaucoup de Justifications : livres d'apologie et de prophétie qui

¹⁹⁰ Fonction qui, il faut le rappeler, consiste majoritairement à classer, ordonner les livres; établir un certain ordre pour pouvoir mettre la main à tout moment sur le livre voulu.

justifiaient à jamais les actes de chaque homme et réservaient à son avenir de prodigieux secrets.¹⁹¹

Or, cette célébration des bibliothécaires vis-à-vis la découverte de l'explication et de la justification universelle donnera rapidement lieu à des excès de la part de certains d'entre eux. Tout cela débutera avec la conclusion que parmi cette totalité se trouveraient les Justifications. Bien qu'elles ne soient pas des exemplaires du Livre total, elles représentent aux yeux de tous le livre ultime à posséder, chaque bibliothécaire désirant mettre la main sur SA Justification. Indirectement, chaque Justification devient, pour celui dont les actes passés et futurs se trouvent justifiés dans ses pages, le livre ultime, le seul qu'il ait besoin de lire. C'est ainsi, qu'au-delà de l'obsession des bibliothécaires à résoudre l'énigme de tous ces livres illisibles, il y a celle d'objets livresques : les Justifications : « Des milliers d'impatients abandonnèrent le doux hexagone natal et se ruèrent à l'assaut des escaliers, poussés par l'illusoire dessein de trouver leur Justification. »¹⁹² L'importance de ces livres est telle que le narrateur fait état d'abandon du lieu natal, mais surtout de l'impulsion violente et rapide qui semble avoir court quant à la mise en branle de telles recherches. En se *ruant* ainsi dans les escaliers pour mettre la main sur leurs Justifications, les bibliothécaires démontrent la primordialité de ces livres ultimes pour eux. Il ne s'agit pas de recherches entreprises sereinement, préparées avec soin, dont les étapes et les risques ont été étudiés soigneusement, mais un début hâtif, presque qu'aveugle, marqué par une réaction hautement émotive résultant en un geste vif et brusque parce qu' impatient d'obtenir l'accès aux livres tant désirés. À nouveau, la forte improbabilité de parvenir à localiser de tels Livres ne semble pas freiner les personnages-lecteurs de la nouvelle. Le désir d'accéder à ceux-ci est suffisamment puissant pour qu'ils fassent fi de la faible, sinon inexistante, possibilité de réussite :

On en peut nier que les Justifications existent (j'en connais moi-même deux qui concernent des personnages futurs, des personnages non imaginaires peut-être), mais les chercheurs ne s'avaient pas que la probabilité pour un homme de trouver la sienne, ou même quelque perfide variante de la sienne, approche de zéro.¹⁹³

¹⁹¹ Jorge Luis Borges. « La Bibliothèque de Babel ». *op cit.*, p. 161.

¹⁹² *Ibid.*, p. 161.

¹⁹³ *Ibid.*, p. 161.

Que l'expression de la totalité livresque ait été découverte dans la Bibliothèque et que la chasse aux Justifications donne lieu à des comportements excessifs de la part de certains bibliothécaires ne se trouve qu'à être la pointe de l'iceberg. En effet, l'annonce que la Bibliothèque contient tous les livres possibles ne vient pas régler le problème originel de celle-ci et qui est au cœur de toutes les discussions et recherches entreprises depuis le début de la nouvelle : le déchiffrement de ceux-ci. Cette prémisse augmentera l'obsession des bibliothécaires envers les livres, mais surtout, nous permettra de voir jusqu'à quel point l'état des livres a un impact considérable sur leur état d'esprit : « À l'espoir éperdu succéda, comme il est naturel, une dépression excessive. La certitude que quelque étagère de quelque hexagone enfermait des livres précieux, et que ces livres précieux étaient inaccessibles, sembla presque intolérable. »¹⁹⁴ Effectivement, bien que cette totalité vienne leur garantir que les Justifications et les solutions à tous les problèmes passés, présents et futurs se trouvent inscrites dans un des livres d'une quelconque étagère d'un quelconque hexagone, cela ne vient en aucun cas les aider à déchiffrer les séquences orthographiques inscrites dans ces volumes, pas plus qu'à élaborer un quelconque système de classement afin de parvenir à localiser tel ou tel livre.

Ce nouvel obstacle dans la réussite de la recherche des bibliothécaires souligne davantage l'obsession de ceux-ci, car il démontre jusqu'où ils sont prêts à se laisser entraîner pour percer le secret des livres. Nous apprendrons par le narrateur que cette obsession est sans limites, puisque les personnages-lecteurs iront jusqu'à détruire certains livres dans l'espoir qu'il ne reste plus que ceux qui sont déchiffrables. Par ce geste, les bibliothécaires seraient en train d'accomplir l'impensable : la destruction de ce qui compose leur propre univers, de ce qui le tient en place : les livres :

D'autres, à l'inverse, estimèrent que l'essentiel était d'éliminer les œuvres inutiles. Ils envahissaient les hexagones, exhibant des permis quelquefois authentiques, feuilletaient avec ennui un volume et condamnaient des étagères entières : c'est à leur fureur hygiénique, ascétique, que l'on doit la perte insensée de millions de volumes.¹⁹⁵

¹⁹⁴ *Ibid.*, p. 163

¹⁹⁵ *Ibid.*, p. 163.

Bref, étant incapables de maîtriser cette totalité et de lui donner un sens, ils préfèrent la détruire petit à petit souhaitant ainsi parvenir à en diminuer l'inintelligibilité. D'ailleurs, il nous est permis de nous questionner sur la notion de *livres inutiles* telle qu'exprimée par ces *Purificateurs* de la Bibliothèque. Qu'est-ce qu'un livre inutile dans Babel? Le seul principe déclarant qu'il n'existe pas deux livres identiques viendrait lourdement handicaper tout jugement nécessaire avant de déclarer un volume inutile. Comment pourrait-il l'être s'il est unique? L'obsession aurait donc poussé les personnages-lecteurs à oublier ou négliger toutes les autres lois de la Bibliothèque pour ne suivre que leur désir pressant de percer le mystère de celle-ci.

Ainsi, le rôle de la figure du Livre est déterminant dans le développement de cette obsession des bibliothécaires, car c'est par cet objet livresque qu'ils espèrent pouvoir régler le problème du déchiffrement et de la localisation des livres. Avec un seul volume, tous les autres s'en trouveraient expliqués, et tous, sans exception, se trouveraient en un seul et même endroit : les pages du Livre des livres. C'est la figure du Livre qui, au final, permettrait aux personnages-lecteurs de déchiffrer et justifier la Bibliothèque, mais par son inaccessibilité elle empêche les bibliothécaires de mettre un terme aux recherches et d'assouvir leur obsession. Or, le *catalogue des catalogues*, en étant soumis aux mêmes lois que tous les autres livres de la Bibliothèque, serait tout aussi chimérique que les autres. Ainsi, dans de telles conditions, chaque livre serait potentiellement le Livre des livres, aucun personnage-lecteur ne pouvant affirmer que tel livre ne l'est pas, des lignes et des lignes de signes orthographiques contenus en ses pages demeurant indéchiffrables. Dans cette situation, l'obsession des bibliothécaires pour le Livre total devient une obsession de tous les livres : « Je connais des districts où les jeunes gens se prosternent devant les livres et posent sur leurs pages de barbares baisers, sans être capables d'en déchiffrer une seule lettre. »¹⁹⁶

Enfin, ce manque, ce désir, devient une obsession dans la mesure où aucun personnage-lecteur n'a la confirmation qu'un jour, le Livre total sera exhumé d'une étagère, que la Bibliothèque rendra à ses habitants le contrôle total de leur univers et de leur être. Malgré que nous ne puissions affirmer que les bibliothécaires abandonnent de percer le secret du

¹⁹⁶ *Ibid.*, p. 169.

catalogue des catalogues, le narrateur, lui, après avoir tenté sa vie durant à y parvenir, se résigne à admettre l'échec ou l'impossibilité de le localiser :

C'est en de semblables aventures que j'ai moi-même prodigué mes forces, usé mes ans. Il est certain que dans quelques étagères de l'univers ce livre total doit exister; je supplie les dieux ignorés qu'un homme – ne fût-ce qu'un seul, il y a des milliers d'années! – l'ait eu entre les mains, et l'ait lu. Si l'honneur, la sagesse et la joie ne sont pas pour moi, qu'ils soient pour d'autres. Que le ciel existe, même si ma place est l'enfer. Que je sois outragé, anéanti, pourvu qu'en un être, en un instant, Ton énorme Bibliothèque se justifie.¹⁹⁷

Bien qu'il n'exclue pas la possibilité qu'un des bibliothécaires survivants parvienne un jour à atteindre cet objectif, il sait désormais que ce privilège ne lui sera pas attribué. Notons cependant qu'il ne confirme pas, ou plutôt qu'il n'affirme pas avec certitude que l'obsession commune des bibliothécaires sera éventuellement assouvie. Il ne s'agit que du souhait, pour le salut de son âme et conscience, de ne pas avoir défié l'autorité et les lois de la Bibliothèque en vain, que le bonheur de voir un jour l'obsession collective satisfaite soit accordé à au moins un bibliothécaire, que sa vie perdue à l'assouvir ne l'ait pas été inutilement. En somme, l'obsession du Livre total est si grande, que l'échec de sa localisation fait conclure au narrateur que sa vie est un échec, le succès n'étant tributaire que d'une seule chose : la possession ou la localisation du Livre des livres.

Le personnage-lecteur de « Le livre de sable », lui, n'a pas vraiment d'attente envers la figure du Livre qu'il a devant lui (*Le livre de sable*), n'y cherchant pas une quelconque satisfaction. Il n'y voit qu'un immense Livre infini dans lequel il ne décèle aucun ordre apparent. C'est le désir de la mise en ordre de *Le livre de sable*, de la compréhension de son organisation, qui deviendra une véritable obsession. Il se laissera absorber par l'aura de la figure du Livre, et se faisant, s'en trouvera transformé parce que contrôlé et hypnotisé par l'objet livresque qu'il a devant lui. D'ailleurs, cette perte de contrôle ou transformation du personnage-lecteur face au Livre total débute avant même qu'il n'en prenne officiellement possession (lors de l'échange avec le vendeur de bibles). Alors qu'il tente de mettre le doigt sur la première et la dernière page du livre, il dira : « Mes tentatives échouèrent de même; à

¹⁹⁷ *Ibid.*, p. 167.

peine puis-je balbutier d'une voix qui n'était plus ma voix : — Cela n'est pas possible. »¹⁹⁸

De son propre aveu, le narrateur sent, dès ses premiers contacts avec le Livre, qu'il perd le contrôle de son être, que *Le livre de sable* opère en lui une transformation. Il s'agit, selon nous d'un comportement obsessionnel, car il tente malgré tout, malgré la mise en garde du vendeur, de trouver les fameuses première et dernière pages. Puis, après le départ du vendeur de bibles, il s'abandonnera davantage à l'aura du *livre infini*, ce qui le rendra encore plus troublé. Rapidement, il comprendra que de posséder un tel volume, de posséder le livre contenant tous les autres, produira l'effet contraire de ce qu'il avait anticipé. De la fierté de posséder le Livre infini naîtra sa déchéance :

Je ne montrai mon trésor à personne. Au bonheur de le posséder s'ajouta la crainte qu'on ne me le volât, puis le soupçon qu'il ne fût pas véritablement infini. Ces deux soucis vinrent accroître ma vieille misanthropie. J'avais encore quelques amis; je cessai de les voir. Prisonnier du livre, je ne mettais pratiquement plus le pied dehors.¹⁹⁹

Le narrateur, en se disant lui-même prisonnier du livre, conforte notre analyse dans son objectif de démontrer que les personnages-lecteurs entrant en relation obsessionnelle avec les figures du Livre apparaissant dans les univers textuels borgésiens perdent le contrôle d'eux-mêmes, qu'ils s'abandonnent en entier au Livre, qu'ils sont à son entière disposition. Le fait qu'il se ferme au monde extérieur, qu'il se méfie de lui afin de demeurer en tout temps à proximité de ce livre démontre qu'il voit effectivement en lui un trésor inestimable, mais fait aussi ressortir son obsession par sa peur de le voir tomber entre les mains de quelqu'un d'autre. Il est prisonnier de sa demeure parce qu'il est prisonnier de l'aura du livre. Il ne peut s'en éloigner, car il doit constamment en sentir la présence. Persuadé que l'on tentera de le lui voler, il cache son précieux livre dans sa bibliothèque, qui devient ainsi la voute du Livre total duquel les autres livres deviennent les gardiens : « Je comptais ranger *Le livre de sable* dans le vide qu'avait laissé la bible de Wicief, mais je décidai finalement de le dissimuler derrière des volumes dépareillés des *Milles et Une Nuits*. »²⁰⁰

¹⁹⁸ Jorge Luis Borges. « Le livre de sable ». *op cit.*, p. 140.

¹⁹⁹ *Ibid.*, p. 143

²⁰⁰ *Ibid.*, p. 143.

De plus, la présence de *Le livre de sable* dans sa maison vient monopoliser toutes ses énergies spirituelles et physiques. Il devient soudainement incapable de penser à autre chose qu'au *Livre des livres*, celui-ci s'étant définitivement incrusté dans son esprit. Il deviendra de plus en plus évident que l'obsession pour la figure du Livre empêche le personnage-lecteur de mener une vie normale : « Je me couchai mais ne dormis point. Vers trois ou quatre heures du matin, j'allumai. Je repris le livre impossible et me mis à le feuilleter. »²⁰¹ Puis, plus loin : « La nuit, pendant les rares intervalles que m'accordait l'insomnie, je rêvais du livre. »²⁰² L'obsession devient si forte qu'il n'est même plus en mesure, pour quelques heures, de stopper ses réflexions sur la nature de *Le livre de sable* et les tentatives de classification de ses pages. Il doit coûte que coûte rester éveillé afin que chaque seconde de son existence soit consacrée à l'élucidation du mystère entourant cette figure du Livre. Même lorsqu'il réussit finalement à s'endormir pour un bref instant, il ne sera pas momentanément libéré du livre, ce dernier étendant son aura obsessive jusque dans le subconscient, voire l'inconscient du narrateur.

Si jusqu'à maintenant nous avons pu constater que l'obsession des personnages-lecteurs pour la figure du Livre diminue considérablement leur qualité de vie et la jouissance qu'ils en tirent (la dépression des bibliothécaires de « La Bibliothèque de Babel » et l'isolement du narrateur dans « Le livre de sable »), les habitants du monde réel dans « Tlön, Uqbar, Orbis Tertius » développent une obsession pour l'Encyclopédie totale parce qu'elle viendrait, selon eux, rendre leur monde plus acceptable, mais surtout, explicable, compréhensible. La figure du Livre obsède parce qu'elle présente un monde semblable à celui des hommes, mais déchiffrable parce qu'il s'en sait le créateur, contrairement à son monde réel :

Comment ne pas se soumettre à Tlön, à la minutieuse et vaste évidence d'une planète ordonnée? Inutile de répondre que la réalité est également ordonnée. Peut-être l'est-elle, mais suivant des lois divines – je traduis : « des lois humaines » – que nous ne finissons jamais de percevoir. Tlön est peut-être un labyrinthe, mais un labyrinthe ourdi par des hommes et destiné à être déchiffré par les hommes.²⁰³

²⁰¹ *Ibid.*, p. 143.

²⁰² *Ibid.*, p. 144.

²⁰³ Jorge Luis Borges. « Tlön, Uqbar, Orbis Tertius ». *op cit.*, p. 67.

C'est par cette possibilité d'accéder à un monde semblable au leur, mais qui ne serait plus régi par une entité et une force hors de leur portée, que les personnages-lecteurs de la nouvelle voient dans *A First Encyclopaedia of Tlön* l'opportunité de s'évader d'un monde qui leur échappe. Ce qui différencie Tlön des autres nouvelles étudiées jusqu'à présent est que l'obsession qui se développe n'en est pas une de restriction, mais d'évasion. Devant cette promesse d'une vie humaine meilleure, la diffusion de ce Livre du monde prendra des proportions obsessionnelles et infinies, afin de pouvoir partager ce nouveau bonheur avec la terre entière et lui offrir d'ouvrir le monde réel aux propositions tlöniennes :

Le fait est que la presse internationale divulgua à l'infini la « découverte »... Manuels, anthologies, résumés, versions littérales, réimpressions autorisées et réimpressions pirates de la Grande Œuvre des hommes inondèrent et continuent à inonder la terre. Presque immédiatement, la réalité céda sur plus d'un point. Certes, elle ne demandait qu'à céder.²⁰⁴

Il est possible de voir dans cette réaction obsessionnelle des personnages-lecteurs un désir d'en être obsédés, ou du moins, une sorte de concertation dans la facilité avec laquelle Tlön parvient à s'installer dans le monde réel et à convaincre les hommes de la supériorité de ses lois. Il y a dans cette surimpression d'un monde sur un autre, d'une réalité sur une autre, une fluidité déconcertante, comme si les habitants du monde réel attendaient ce moment depuis longtemps, suppliaient déjà les autorités divines de leur accorder une réalité différente pour laquelle l'ordre établi répondrait aux lois humaines, et ce, bien avant qu'un chercheur du journal *The American* exhume d'une bibliothèque de Memphis les quarante volumes de *A First Encyclopaedia of Tlön*.

En somme, les manifestations du Livre total dans les nouvelles de Jorge Luis Borges ou la seule possibilité de son existence provoqueraient une obsession chez les personnages-lecteurs. Cette obsession est entre autres palpable par l'influence de son aura sur eux et sur les univers textuels dans lesquels ces figures se déploient. En devenant l'élément central des nouvelles que nous avons observées, le Livre total peut exercer un certain contrôle sur les personnages et se positionner en tant que carrefour de toutes les réflexions et actions entreprises. Dès lors que la figure du Livre apparaît au sein d'une de ces nouvelles, elle en

²⁰⁴ *Ibid.*, p. 67.

devient un élément important puisqu'elle provoque un changement brusque ou évolutif en influant directement sur les personnages-lecteurs, provoquant chez eux la nécessité de la comprendre, et/ou de la posséder. C'est l'impossibilité de réaliser ces nécessités qui transformera ce désir en obsession. Avec une telle portée, il ne sera pas surprenant de constater que cette obsession entraînera d'importantes conséquences pour les personnages-lecteurs prisonniers de sa mystérieuse aura.

3.3.2 Conséquences de l'obsession

Nous l'avons vu, l'obsession pour le Livre total prend souvent sa source dans la part d'inaccessibilité qui le caractérise. L'impossibilité d'y avoir accès en totalité ou en partie nourrit l'obsession que les personnages-lecteurs lui vouent et participe à les tenir prisonniers de son aura obsessive. Cette situation d'obsession permanente amène des conséquences tragiques à court et à long termes pour les personnages-lecteurs et l'univers textuel où ils habitent. La nouvelle « La Bibliothèque de Babel » montre un contexte où l'obsession pour la figure du Livre a des conséquences sur les personnages lecteurs. La poursuite des Justifications par les bibliothécaires deviendra propice à des gestes violents, et même, meurtriers. La seule optique de l'existence de tels livres vient tout chambouler :

Ces pèlerins se disputaient dans les corridors étroits, proféraient d'obscures malédictions, s'étranglaient entre eux dans les escaliers divins, jetaient au fond des tunnels les livres trompeurs, périssaient précipités par les hommes des régions reculées. D'autres perdirent la raison...²⁰⁵

Nous pouvons ici constater que les personnages-lecteurs de « La Bibliothèque de Babel » sont rapidement passés d'un *bonheur extravagant* à une obsession démesurée entraînant une perte marquée du contrôle de soi. Nous ne voulons pas nous aventurer ici sur le terrain glissant de la paix sociale, du socialement acceptable ou de la psychologie/sociologie de la violence sociale des Babéliens, mais il nous semblerait étonnant qu'ils trouvent acceptables les malédictions, disputes, étranglements, meurtres et autres

²⁰⁵ Jorge Luis Borges. « La Bibliothèque de Babel ». *op cit.*, p. 161

gestes de même acabit, ou qu'ils les perçoivent comme étant perpétrés par des gens en parfait contrôle d'eux-mêmes. De plus, en spécifiant que certains vont même jusqu'à en perdre la raison, le narrateur nous offre, par son témoignage, une preuve supplémentaire que les personnages-lecteurs se lançant à la poursuite de leur Justification ne sont plus totalement maîtres de leur personne et que certains des gestes qu'ils posent pourraient être en partie causés par l'aveuglement psychologique déclenché par la figure du Livre. En fait, la seule possibilité de mettre la main sur sa Justification serait, pour certains personnages-lecteurs babéliens, un motif raisonnable pour commettre de tels actes, puisqu'il s'agit, après tout, du Livre pouvant tout justifier.

Puis, à la dernière page de la nouvelle, le narrateur, achevant l'écriture de ses mémoires en tant que bibliothécaire de Babel, perçoit dans les actes démesurés qu'a engendrés l'obsession du Livre total, l'extinction de la race humaine :

Les épidémies, les discordes hérétiques, les pèlerinages qui dégénèrent inévitablement en brigandages, ont décimé la population. Je crois avoir mentionné les suicides, chaque année plus fréquents. Peut-être suis-je égaré par la vieillesse et la crainte, mais je soupçonne que l'espèce humaine – la seule qui soit – est près de s'éteindre [...].²⁰⁶

La principale raison à cette inévitable disparition de la race humaine est l'impossibilité de la localisation ou de l'identification du Livre total. Parce que le *catalogue des catalogues* (le Livre expliquant et déchiffrant tous les autres) restera éternellement introuvable²⁰⁷, l'obsession qu'il provoque chez les bibliothécaires n'est pas prête de s'estomper, de diminuer ou d'être satisfaite. Ainsi, les conséquences de celle-ci se répèteront sans cesse jusqu'à ce que le dernier bibliothécaire se soit suicidé ou que les deux derniers s'entretuent dans le cadre de cette quête inachevable. Le narrateur-bibliothécaire poursuit son récit en mettant davantage de lumière sur le caractère menaçant des livres²⁰⁸ : « [...] tandis que la Bibliothèque subsistera : éclairée, solitaire, infinie, parfaitement immobile, armée de volumes précieux, inutile,

²⁰⁶ *Ibid.*, p. 171.

²⁰⁷ L'illisibilité de tous les livres, le nombre indéfini de volumes dans la Bibliothèque et l'absence d'une solution à l'ordre indéterminé des livres favorisent l'éclosion de cette impossibilité.

²⁰⁸ Il n'est pas inutile de rappeler ici pour une ixième fois qu'étant donné le caractère incompréhensible de tous les livres contenus par les étagères de la Bibliothèque de Babel, chacun d'eux devient potentiellement le catalogue des catalogues. Il faut donc voir dans cette menace des livres celle enfouie du Livre des livres.

incorrupible, secrète. »²⁰⁹ Les livres deviennent ainsi une arme redoutable avec laquelle la Bibliothèque s'assure de conserver son secret. Progressivement, sournoisement, Babel parvient à protéger l'identité du Livre total et à éliminer la menace apparente que constituent les bibliothécaires. Si elle se laisse déchiffrer, elle ne sera plus maîtresse des bibliothécaires, mais plutôt le contraire, l'univers, n'étant plus maître de lui-même.

Le narrateur de la nouvelle « Le livre de sable » n'aura pas à payer de sa vie son obsession pour la figure du Livre. Par contre, son existence en sera à jamais changée. À partir de l'instant où il prend conscience du caractère purement négatif de la possession d'un tel livre, il sent sa personnalité se calquer sur celle du volume infini :

L'été déclinait quand je compris que ce livre était monstrueux. Cela ne me servit à rien de reconnaître que j'étais moi-même également monstrueux, moi qui le voyais avec mes yeux et le palpais avec mes dix doigts et ongles. Je sentis que c'était un objet de cauchemar, une chose obscène qui diffamait et corrompait la réalité.²¹⁰

Si *Le livre de sable* ne s'était jamais présenté sur sa route, il n'aurait jamais été habité par le sentiment de sa propre monstruosité. C'est pourquoi nous prétendons ici que c'est au contact de la figure du Livre que le personnage-lecteur voit la perception de son être et le cours de son existence modifiée. Bien entendu, il tentera de rompre le mauvais sort que cette rencontre livresque semble avoir jeté sur lui, mais en vain, les terribles conséquences de celle-ci étant à jamais incrustées dans son esprit. S'il n'y a pas de mort directement liée à la manifestation de la figure du Livre dans cette nouvelle, le moyen imaginé par le narrateur pour s'en débarrasser montre le caractère menaçant et dangereux de *Le livre de sable* pour l'humanité entière : « Je pensai au feu, mais je craignis que la combustion d'un livre infini ne soit pareillement infinie et n'asphyxie la planète par sa fumée. »²¹¹ En effet, il apparaît peu probable que ce dernier finisse par se consumer complètement, puisque de nouvelles pages surgissent de ses couvertures dès que l'on tente d'accéder à la première ou à la dernière.

²⁰⁹ *Ibid.*, p. 171.

²¹⁰ Jorge Luis Borges. « Le livre de sable ». *op cit.*, p. 144.

²¹¹ *Ibid.*, p. 144. Cette idée du narrateur de brûler *Le livre de sable* renforce notre idée que les personnages-lecteurs, face à l'inaccessibilité d'un tel volume voit en sa destruction une façon de s'affranchir de son obsession. De pareilles tentatives ont déjà été relevées dans « La Bibliothèque de Babel ».

Enfin, de peur d'exterminer la race humaine par l'autodafé du Livre total, il décidera de l'abandonner sur une étagère de la Bibliothèque nationale, endroit où il travaillait avant de prendre sa retraite. Encore là, bien qu'il ne soit plus à proprement parler en possession du livre, celui-ci continuera de l'obséder, de l'effrayer, demeurant et probablement pour toujours un acteur important et obsédant de sa vie :

Avant d'avoir pris ma retraite, je travaillais à la Bibliothèque nationale, qui abrite neuf cent mille livres; je sais qu'à droite du vestibule, un escalier en colimaçon descend dans les profondeurs du sous-sol où sont gardés les périodiques et les cartes. Je profitai de l'inattention des employés pour oublier le livre de sable sur l'un des rayons humides. J'essayai de ne pas regarder à quelle hauteur ni à quelle distance de la porte. Je suis un peu soulagé mais je ne veux pas même passer rue Mexico.²¹²

Même s'il a intentionnellement égaré le livre de sable, ce qui, lexicalement parlant, soulève des doutes quant à la possibilité d'un tel geste, le souvenir de la puissance de son aura continuera à avoir une influence marquée sur lui, du moins, suffisamment pour lui faire éviter la rue où il sait l'avoir « perdu ». Bien qu'il se dise soulagé de ne plus l'avoir sous la main, il avoue du même souffle que la peur de tomber sur lui par hasard²¹³ modifiera ses futurs itinéraires, condamnant ainsi une rue entière tant la menace de la figure du Livre est oppressante. Une chose est certaine, ce comportement du narrateur nous permet d'affirmer que la perte de *Le livre de sable* ne diminue en rien l'obsession qu'il provoque. L'aura de l'objet livresque étant suffisante pour prendre le contrôle du narrateur et de son univers, même s'il ne se trouve plus en sa présence.

Au-delà des conséquences tragiques qu'amène la figure du Livre sur les personnages-lecteurs et leur univers textuel respectif, nous ne pouvons considérer les conséquences de l'obsession des personnages-lecteurs de « Tlön, Uqbar, Orbis Tertius » *A First Encyclopaedia of Tlön* comme étant uniquement négatives. Certes, elles le sont pour le monde des hommes, puisqu'un monde fictif prendra sa place, remplaçant ainsi des siècles et des siècles d'humanité. Cependant, ceux l'habitant s'en trouveront, selon eux, plus heureux, parce que libérés d'un monde qu'ils ne comprenaient pas, puisqu'issu du divin. Néanmoins,

²¹² Ibid., p. 144.

²¹³ Car c'est bel et bien un hasard qui a fait en sorte qu'il s'en est porté acquéreur. Il n'avait pas, de son propre chef, invité le vendeur de bibles chez lui dans l'espoir de marchander avec lui l'échange de *Le livre de sable*.

nous pouvons de nouveau constater que l'impact d'un tel objet livresque sur l'univers textuel dans lequel il apparaît est indéniable et majeur. Le narrateur de la nouvelle nous apprendra dans la chute de celle-ci que Tlön parvient petit à petit à supplanter toutes les sphères du monde réel afin d'être à son tour considéré comme tel :

Le contact et la fréquentation de Tlön ont désintégré ce monde. [...] Dans les écoles a déjà pénétré la « langue primitive » (conjecturale) de Tlön; déjà l'enseignement de son histoire harmonieuse (et pleine d'épisodes émouvants) a oblitéré celle qui présida mon enfance; déjà dans les mémoires un passé fictif occupe la place d'un autre, dont nous ne savons rien avec certitude – pas même qu'il est faux. La numismatique, la pharmacologie et l'archéologie ont été réformées. Je suppose que la biologie et les mathématiques attendent aussi leur avatar... Une dynastie dispersée de solitaires a changé la face du monde. [...] Alors l'anglais, le français et l'espagnol lui-même disparaîtront de la planète. Le monde sera Tlön.²¹⁴

L'influence est considérable. Il ne s'agit plus ici de voir comment le monde illusoire de Tlön parviendra à usurper le monde des hommes, mais de constater comment il réussira à devenir la nouvelle réalité, à s'inscrire de façon permanente comme étant la référence rationnelle, historique et académique à laquelle tous se référeront. La puissance de la figure du Livre total dans cette nouvelle est telle que les personnages-lecteurs feront abstraction des connaissances du monde réel initial pour adopter toutes celles du monde fictif. L'enseignement des doctrines de Tlön est une conséquence directe de cette obsession malade pour l'encyclopédie tlönienne. Si ces nouveaux habitants de Tlön trouvent heureux ce changement de réalité, nous nous devons tout de même de souligner qu'il est irréversible, la figure du Livre ayant à nouveau trouvée une façon de s'inscrire dans un univers textuel borgésien pour en changer drastiquement la trame narrative afin de devenir indispensable à sa poursuite et à sa survie. Le monde, s'il devient Tlön, c'est parce qu'il a vu en lui quelque chose qui l'a captivé et dont il ne peut plus se passer, dont il est obsédé.

²¹⁴ Jorge Luis Borges. « Tlön, Uqbar, Orbis Tertius ». *op cit.*, pp. 67-69.

CONCLUSION

Bien que nous venons d'analyser en détail l'obsession des personnages-lecteurs pour la figure du Livre dans « Tlön, Uqbar, Orbis Tertius », « La Bibliothèque de Babel » et « Le livre de sable » dans l'optique d'en dégager les impacts, il reste encore à comprendre ces impacts et à en déterminer la portée. Certes, les conséquences de cette relation obsessionnelle sur les personnages-lecteurs et leur univers textuel respectif sont importantes, frappantes et tragiques, mais s'il y a une idée à retenir et qui les synthétise toutes, c'est celle de l'irréversibilité. Que ce soit la disparition inévitable de tous les bibliothécaires qui se seront entretenus jusqu'au dernier dans leur désir de mettre la main sur le catalogue des catalogues, le remplacement et l'anéantissement définitif d'un monde réel par le monde fictif de Tlön, ou encore, que la peur extrême du narrateur de retomber par hasard sur *Le livre de sable* le fasse éviter à tout jamais la rue de la Bibliothèque nationale où il sait l'avoir enfoui, mais plus encore, qu'il se soit ruiné afin de l'acquérir²¹⁵, il s'agit de conséquences irréversibles qui changent à tout jamais le devenir des personnages-lecteurs et de leur univers respectif.

C'est principalement pour cette raison que nous croyons que la figure du Livre dans ces nouvelles de Jorge Luis Borges est en mesure de s'installer définitivement comme le cœur des univers textuels qui y sont développés et d'en prendre totalement le contrôle. En fait, son aura apparaît si puissante, semble avoir une emprise si inébranlable sur les personnages-lecteurs, que ces derniers ne semblent pas s'apercevoir du processus irréversible qu'ils viennent d'enclencher, ou alors, l'obsession pour la figure du Livre deviendrait si obnubilante, si pressante à assouvir, qu'en toute connaissance de cause, ils continueraient à lui accorder de plus en plus d'importance, et ce, malgré les signes avant-coureurs des conséquences majeures et irréversibles que cela pourrait avoir. L'idée n'est pas ici de

²¹⁵ En spécifiant que le narrateur a donné la totalité de l'argent de sa retraite au vendeur de bibles afin de pouvoir se porter acquéreur de *Le livre de sable*, la nouvelle nous informe de deux choses : premièrement, que le narrateur n'a plus d'argent, et deuxièmement, qu'en tant que nouveau retraité, il n'a plus de travail, donc la possibilité d'acquérir de l'argent. Il est donc juste de prétendre qu'en plus de lui avoir fait perdre à tout jamais sa tranquillité d'esprit (il continuera à craindre *Le livre de sable* même après l'avoir abandonné sur une étagère de la Bibliothèque nationale), il ne reverra plus jamais l'argent qu'il a investi afin que le vendeur accepte de lui laisser ce volume.

réfléchir à une telle possibilité, mais d'observer que dans tous les cas, les personnages-lecteurs accordent plus d'importance à l'assouvissement de leur obsession envers le Livre total qu'aux graves conséquences qu'elle cause. À titre d'exemple, nous pourrions chercher à savoir pourquoi les bibliothécaires de « La Bibliothèque de Babel » continuent de s'entretuer jusqu'au dernier sans jamais remettre en question la portée de leurs gestes. À tout le moins, le narrateur, lui, semble parfaitement lucide quant aux conséquences tragiques qu'amène la quête des Justifications et du catalogue des catalogues. Cependant, rappelons que son *élégant espoir* n'est pas qu'un bibliothécaire stoppe cette violence inouïe, mais plutôt qu'il parvienne à assouvir l'obsession commune de tous les bibliothécaires, fut-il le dernier survivant du ravage provoqué par celle-ci.

Bien que Borges avance que la fonction principale du livre est celle d'un prolongement de la mémoire et de l'imagination de l'homme²¹⁶, il n'est pas dit que cela la rend infaillible, qu'un déséquilibre, qu'un détraquage de la machine mémorielle humaine menant à des conséquences désastreuses et irréversibles est impossible. Évidemment, l'obsession des personnages-lecteurs pour le Livre total est si puissante que les conséquences de cette dernière ne peuvent l'être que tout autant. Cependant, nous croyons qu'il y a là davantage qu'une simple corrélation entre la puissance de la figure et l'ampleur de ses impacts. Il serait en effet possible de voir dans l'irréversibilité de ces conséquences un autre mécanisme utilisé par les figures du Livre pour maintenir le plein contrôle qu'elles parviennent à obtenir sur ces personnages. Comme elle nourrit sa puissance de l'intérêt obsessionnel de ceux-ci envers elle, elle aurait tout intérêt à s'assurer que ces derniers ne puissent faire marche arrière.

Les conclusions que nous tentons de tirer de cette obsession envers la figure du Livre rejoignent l'hypothèse que nous avons émise au départ quant à la relation obsessionnelle que les personnages-lecteurs développent avec les manifestations de cette figure dans leur univers respectif. Cependant, cette hypothèse n'a pu être vérifiée qu'au terme d'un long processus nécessitant la déconstruction complète de notre objet de recherche : la figure du Livre. Par le biais des théories de Maurice Blanchot et de Bertrand Gervais, il a d'abord été établi que n'importe quel élément littéraire pourrait un jour voir naître en lui une figure. La naissance

²¹⁶ Il s'agit, comme nous l'avons vu, de l'idée phare de sa conférence sur le livre prononcée en 1978 et qui a servi de point de départ à notre deuxième chapitre.

d'une figure ne se ferait pas d'elle-même, l'essence de celle-ci provenant de l'attention qu'un sujet lui portera lorsqu'il croira voir en elle une signification inhabituelle ou particulière allant au-delà de sa définition usuelle. C'est uniquement par cette possibilité de découvrir en un objet banal une signification autre que la figure peut naître, et c'est uniquement par les yeux d'un sujet que ce processus peut s'enclencher.

De plus, l'apparition d'une figure nécessiterait une composante obsessionnelle. En effet, afin de durer, la figure doit s'assurer que le sujet demeure constamment intéressé, captivé par son aura mystérieuse. Dans l'optique de produire cette réaction chez un sujet, il a été dégagé qu'autant le symbole blanchotien que l'objet de pensée chargé de signification de Gervais laissent émaner suffisamment de leur puissance pour que le sujet soit convaincu qu'il y a là quelque chose d'exceptionnel à découvrir, mais se gardant toujours de le laisser l'atteindre. Ainsi, ce même sujet deviendrait peu à peu obsédé par la puissante signification de la figure parce qu'il n'arrive jamais à l'élucider, mais demeurerait persuadé qu'il est possible de le faire, même s'il doit y consacrer sa vie. Qu'il s'agisse de l'expérience symbolique de Blanchot ou de la relation sujet-objet décrite par Gervais, une puissante composante obsessionnelle régirait tout le rapport qu'entretient un sujet avec une figure, et ce, jusqu'au *dessaisissement* complet de ce dernier. Enfin, par son caractère inépuisable, la figure s'assure une pérennité éternelle : peu importe le sujet, peu importent les circonstances, elle s'adapte à celui qui la regarde afin de devenir pour lui objet d'intérêt, voire d'obsession. De ce fait, elle en devient éternelle, trouvant en chacun la faille à partir de laquelle elle tire l'attention nécessaire à sa survivance.

Nous nous sommes par la suite intéressés au rôle du livre selon Borges, tant de son point de vue que celui de ses critiques. Nous avons relevé que lors d'une de ses conférences, Borges décrit le livre comme étant un instrument primordial pour l'homme, au même titre qu'un membre du corps ou l'un des cinq sens. Selon lui, le livre remplirait le rôle crucial de prolonger la mémoire et l'imagination de l'Homme. La mémoire et l'imagination humaine étant imparfaites, faillibles, le livre viendrait pallier ces faiblesses en offrant à l'homme un objet capable de remplir des fonctions similaires sans la crainte de l'oubli ou du manque. Nous avons également souligné que certaines des critiques s'étant intéressées au livre chez Borges en viennent à constater une étroite relation entre le livre et le monde. En effet,

puisque'il lui est possible de contenir la mémoire de l'Homme dans ses pages, le livre se verrait mis en scène dans les écrits borgésiens en tant que représentation du monde. L'idée ira même plus loin : il y aurait une supériorité du livre sur le monde. Afin de représenter son monde, l'Homme estimerait davantage le livre que le monde lui-même.

Cela nous a amenés à percevoir dans le livre un symbole plus fort que son contexte d'écriture. D'ailleurs, Borges, dans sa conférence, explique que le livre se doit de contenir plus que l'intention de celui qui l'écrit. Pour ce faire, il souligne que chaque livre convoque de multiples façons d'interpréter le passé par le biais de références, voulues ou non, réelles ou non, à un ensemble beaucoup plus vaste que l'objet livresque. Ces références ne pourront être révélées que lors des lectures. Ainsi, de tout livre résulte un dialogue nouveau et unique entre l'auteur et le lecteur, chaque lecture donnant naissance à une interprétation pouvant dépasser l'intention originale de l'auteur. Plusieurs des critiques s'étant penchés sur la place de cette question dans l'œuvre de Borges en arrivent d'ailleurs à ce type de conclusions; l'écrivain ne proposerait pas une intention, mais un texte qui nécessiterait le regard d'un lecteur pour qu'en jaillisse une signification chaque fois nouvelle. En étant sans cesse confronté à différentes situations de lecture, le texte se trouverait en constante évolution, dans une sorte de mouvement perpétuel, mouvement créé par la quantité innombrable de lecteurs et de lectures possibles. De plus, un même lecteur ne fera jamais deux fois la même lecture, même s'il s'agit du même texte, puisque les dispositions dans lesquelles cette dernière est faite ne peuvent être identiques. Ces constatations nous amènent à un aspect capital du livre chez Borges : l'auteur, une fois l'acte d'écriture terminé, perd tout contrôle sur sa création, devenant de ce fait impuissant face aux divers sens qui pourront en être compris, aux interprétations qui en seront faites, bref, l'objet créé ne lui appartient plus.²¹⁷

²¹⁷ Nous avons, entre autres, défendu cette idée dans notre deuxième chapitre lorsqu'il était question de l'intention [auteur/lecteur] qui doit émaner d'un livre en nous basant sur l'article « *Mystical Phenomenology of the Book in Borges* » de Howard Giskin et l'essai de W.H. Bossart *Borges and philosophy : Self, time, and metaphysics*. Pour eux, il était clair que, chez Borges, le livre n'appartenait jamais réellement à l'auteur, et même, qu'il n'existait pas tant qu'il n'était pas lu. Ce seraient les lecteurs, au fil de leurs lectures, qui décideraient de la signification et de l'évolution d'un livre, peu importe le travail de l'auteur. Il n'appartient plus à l'auteur parce qu'il ne sera jamais en mesure de contrôler ce qui en sera extrait, compris, senti. Une fois en possession du lecteur, l'esprit présent dans le livre n'est plus celui de l'auteur.

C'est à partir de ces réflexions que nous avons pu déterminer que la conception du livre chez Borges suggère l'apparition d'un ouvrage particulier : le Livre total. C'est d'ailleurs pourquoi Borges conçoit la littérature comme un seul texte infini plutôt qu'un ensemble d'écrits distincts néanmoins possiblement reliés. En soi, le Livre total n'existerait pas par lui-même, mais serait plutôt composé de l'ensemble de tous les autres. De plus, il est important de noter que pour être total, le Livre ne doit pas seulement se résumer à contenir tous les objets proprement littéraires, mais bien tous les savoirs, puisqu'il se doit de remplir la fonction de prolongement de la mémoire et de l'imagination de l'Homme. Parce qu'il contiendrait le présent, le passé et tous les futurs possibles, les critiques voient dans le Livre total un objet infini. De ce fait, la nature du Livre total devient insaisissable, intangible, infiniment changeante, puisque les lectures qui pourraient en être faites sont, elles aussi, infinies. L'intangibilité du Livre des livres dépasserait sa simple conception théorique, puisqu'elle influencerait également sur sa possibilité physique. En effet, en contenant les possibilités futures, cela requerrait de lui qu'il soit dans une temporalité autre que celle qui le verrait apparaître (le présent). De plus, l'existence du Livre total sous-entend qu'il puisse se contenir lui-même, menant ici à l'infini littéraire tel que suggéré par Borges.²¹⁸ Finalement, il semble surtout que le Livre total soit destiné à ouvrir aux lecteurs les voix de l'interprétation infinie, plutôt que d'apporter un objet tangible, feuilletable.

Enfin, en nous penchant sur les nouvelles « Tlön, Uqbar, Orbis Tertius », « La Bibliothèque de Babel » et « Le livre de sable », nous avons voulu vérifier si la composante obsessionnelle comprise dans la définition du symbole de Blanchot et de la figure de Gervais se retrouve dans la figure du Livre total borgésien. Pour ce faire, nous avons d'abord cherché à voir comment elle apparaît et se développe dans ces nouvelles en analysant le contexte dans lequel un personnage-lecteur entre en contact avec elle et ce qu'engendrent ces premiers contacts. Nous avons pu faire ressortir, en lien avec les théories précédemment observées, que les figures du Livre apparaissant dans ces univers textuels se présentent de prime abord comme des livres à l'apparence ordinaire. La puissance propre à la figure prendra place dans ceux-ci lorsqu'un ou des personnages-lecteurs y accorderont un intérêt démesuré, duquel naîtra la relation obsessionnelle caractéristique de tout rapport entre figure et sujet. Il a été

²¹⁸ Le Livre total contenant le Livre total contenant le Livre total, etc.

relevé que, dans les nouvelles étudiées, les personnages-lecteurs sont d'abord peu intéressés par les livres. Il faudra qu'apparaisse le spectre d'un Livre total pour qu'ils en soient obsédés. En effet, dans « Tlön, Uqbar, Orbis Tertius », le narrateur perçoit l'Encyclopédie comme l'une parmi tant d'autres, allant même jusqu'à la trouver parfois ennuyeuse; dans « La Bibliothèque de Babel », les bibliothécaires qualifient les livres de la bibliothèque d'inutiles, puisqu'ils n'arrivent pas à les déchiffrer, puis, dans « Le livre de sable », le narrateur refuse d'emblée d'acquiescer quelque autre livre que lui offre le vendeur, considérant en posséder déjà en nombre suffisant.

Nous avons par la suite pu montrer comment l'intérêt des personnages-lecteurs face à ces éléments Livresques se développe et comment ces derniers parviennent à l'alimenter constamment, soit en s'assurant de garder inatteignable le déclencheur de l'obsession. Le narrateur de « Tlön, Uqbar, Orbis Tertius » s'intéresse à l'Encyclopédie dans l'optique d'en découvrir la provenance, les bibliothécaires tentent de déchiffrer les volumes afin de localiser le catalogue des catalogues et dans « Le livre de sable », le narrateur essaie de déchiffrer l'ordre des pages du *Livre de sable* afin de parvenir à relocaliser et/ou relire une page donnée. Ces quêtes seront irréalisables parce que ce sont ces mystères qui donnent naissance aux figures. Si les personnages-lecteurs parvenaient à trouver la clé de ces problèmes, ils se désintéresseraient rapidement de ces ouvrages, mettant un terme à leur qualité de figure.

À partir de là, il a été possible de déterminer que, dans les nouvelles étudiées, les figures du livre avec lesquelles les personnages-lecteurs interagissent se trouvent à être des Livres totaux, tels que définis par l'auteur. La totalité représentée par de tels livres peut varier; que ce soit la totalité du monde (« Tlön, Uqbar, Orbis Tertius »), de l'univers (« La bibliothèque de Babel ») ou des livres (« Le livre de sable »). Néanmoins, nous avons constaté que, bien que différentes, ces totalités suggèrent toujours une certaine forme d'infini, puisque les personnages-lecteurs se retrouvent confrontés à des quêtes impossibles, irréalisables, dont la poursuite est sans fin. C'est de cette relation que l'obsession des personnages-lecteurs prendra forme, ces derniers se retrouvant aliénés par la puissante aura de la figure qu'ils tentent respectivement d'élucider, en vain.

C'est pourquoi nous nous sommes attardés à observer comment ce mécanisme obsessionnel parvient à s'installer et à évoluer dans l'œuvre borgésienne. Nous avons voulu identifier le processus par lequel les personnages-lecteurs sont exposés à des perturbations similaires, à une certaine instabilité, voire à une perte de contrôle totale lorsqu'ils entrent en contact avec une figure du Livre. Autrement dit, lorsque le Livre total d'un univers textuel donné est placé en position de pouvoir face aux personnages-lecteurs, il ne serait plus un instrument, un objet destiné à aider dans l'exécution d'une tâche, mais un acteur important dans l'évolution de cet univers textuel et des personnages-lecteurs qui l'habitent. Enfin, nous avons déterminé que les conséquences de cette obsession s'avèrent toujours indéniables, tragiques et irréversibles : que ce soit la mort, le remplacement d'un monde par un autre ou l'appauvrissement et l'isolement total d'un personnage.

Comme nous en avons discuté, l'œuvre de Jorge Luis Borges est vaste, tout comme le corpus le concernant. Il est donc logique que le nombre de réflexions possibles à sa lecture le soit tout autant. Nous croyons par contre que notre hypothèse de départ voulant que la présence de la figure du Livre total dans ses nouvelles vienne jouer rôle primordial dans le déroulement et le dénouement de celles-ci par l'obsession qu'elle provoque chez les personnages-lecteurs entrant en contact avec elles s'est avérée exacte au terme de nos analyses. Le pouvoir que Borges attribue aux livres dans son œuvre et le mécanisme par lequel ils parviennent à s'installer comme le cœur des univers textuels dans lesquels ils se déploient serait constamment nourris par l'obsession qu'ils entretiendraient chez les personnages-lecteurs.

Bien entendu, les résultats et conclusions que nous venons de tirer de nos analyses n'impliquent que nous et ne sont en aucun cas l'unique façon de comprendre l'objet de notre recherche. L'œuvre borgésienne est remplie d'allusions aux livres. Nous n'avons jamais voulu affirmer que tous les livres mis en scène par Jorge Luis Borges sont expliqués par notre travail. Plus encore, ce ne sont pas tous les livres mis en scène par notre auteur qui sont des représentations du Livre total²¹⁹, pas plus que tous les objets totaux apparaissant dans son

²¹⁹ Voir des nouvelles comme « Pierre Ménard, Auteur du "Quichotte" », « Examen de l'œuvre d'Herbert Quain », « Trois versions de Judas », « La mort et la boussole », « Le rapport de Brodie », etc.

œuvre prennent la forme d'un objet littéraire²²⁰. Nous sommes conscients, également, que nous avons omis certaines nouvelles qui auraient très bien pu fait l'objet de notre recherche, car elles contenaient une représentation du Livre total²²¹. Nous croyons cependant avoir retenu celles exprimant le mieux nos idées.

Si le terme intertextualité ne s'est pas retrouvé au cœur de notre travail, c'est parce qu'il l'était déjà sous un autre nom : le Livre total. Comme nous l'avions mentionné lors de notre introduction, le concept de l'intertextualité étant issu de Borges, il est souvent intrinsèquement lié à son œuvre et aux lectures qui en sont faites. Ainsi, selon nous, le Livre total est l'objet borgésien par excellence pour incarner le projet intertextuel. Comme il entre en relation avec tous les textes passés, présents et futurs²²², le Livre total permet à l'intertextualité d'être ce réseau de relations littéraires sans fin où les références à d'autres textes à partir d'un seul texte sont inépuisables, mais surtout, il parvient à inscrire la littérature comme un tout infini.

²²⁰ Voir des nouvelles comme « L'Aleph », « Le miroir et le masque », « UNDR » « La parabole du palais » « Funes ou la mémoire », « Le Zahir », etc.

²²¹ En effet, afin de ne pas dépasser l'espace alloué, nous avons dû écarter de notre mémoire les nouvelles « Le jardin aux sentiers qui bifurquent », « L'évangile selon Marc » et « Le congrès ».

²²² Ce constat est également présent dans l'essai de Sophie Rabau dont il a été question dans ce travail. Pour elle, la lecture intertextuelle se nourrit non seulement de textes présents et passés, mais aussi, déjà, avant même leur existence, de textes futurs.

BIBLIOGRAPHIE

Corpus étudié

- Borges, Jorge Luis. 1994. « La Bibliothèque de Babel » In *Fictions/Ficciones*, p. 148-171. Trad. de l'espagnol par Nestor Ibarra revu par Jean Pierre Bernès. Coll. « Folio bilingue ». Paris : Gallimard.
- _____. 1978. « Le livre de sable » In *Le livre de sable*, p. 137-144. Trad. de l'espagnol par Françoise Rosset. Coll. « Folio ». Paris : Gallimard.
- _____. 1994. « Tlön, Uqbar, Orbis Tertius » In *Fictions/Ficciones*, p. 22-69. Trad. de l'espagnol par Paul Verdevoye revu par Jean Pierre Bernès. Coll. « Folio bilingue ». Paris : Gallimard.

Corpus de Jorge Luis Borges

- Borges, Jorge Luis. 1985. « Le livre » In *Conférences*, 146-158. Trad de l'espagnol par Françoise-Marie Rosset. Paris : Gallimard.
- _____. 1957. « Les précurseurs de Kafka » In *Enquêtes suivi de Entretiens*, p. 144-147. Trad. De l'espagnol par Roger Caillois. « Coll. » Folio/essais, Paris : Gallimard.
- _____. 1957. « Note sur (À la recherche de) Bernard Shaw » In *Enquêtes suivi de Entretiens*, p. 207-211. Trad de l'espagnol par Paul et Sylvia Bénichou « Coll. » Folio/essais, Paris : Gallimard.
- _____. 1986. « Note sur Walt Whitman ». In *Discussion*, p. 120-128. Trad de l'espagnol par Paul et Sylvia Bénichou. Coll. « Du monde entier », Paris : Gallimard.

Corpus théorique sur l'œuvre Jorge Luis Borges

- Aboucaya, Jacques. 1988. « Tlön Uqbar Orbis Tertius et l'univers de J.L. Borges ». In *Analyses & réflexions sur Borges, Fictions : mythe et récit*. Coll. « Ellipses », Paris : Marketing, p. 46-54.
- Alazraki, Jaime. 1988. *Borges and the Kabbalah*. Cambridge : Cambridge University Press. 199 p.
- _____. 1990. « Borges's modernism and the new critical idiom ». In *Borges and his successors : The borgesian impact on literature and the arts*. Aizenberg, Edna (ed.). Columbia : University of Missouri Press p. 99-108.
- Barnstone, Willis (Ed.). 1984. *Conversations avec J.L. Borges à l'occasion de son 80e anniversaire*. Paris : Ramsay. 190 p.
- Barth, John. 1987. « The literature of exhaustion ». In *Critical essays on Jorge Luis Borges*. Jaime Alazraki (comp.). Coll. « Critical essays on World Literature ». Boston : G. K. Hall & Co. p. 83-93.
- Bénabès, Michèle. 1988. « L'«objet-livre» dans les textes de Borges ». In *Analyses & réflexions sur Borges, Fictions : mythe et récit*. Coll. « Ellipses », Paris : Marketing, p. 141-144.
- Block De Behar, Lisa. 2003. *Borges, The Passion of an Endless Quotation*. Albany : State University of New York Press, 222 p.
- Bossart, W. H. 2003. *Borges and philosophy : Self, time, and metaphysics*. New York : Peter Lang. 224 p.
- Bounin, Paule. 1988. « Magie dans le récit, magie du récit ». In *Analyses & réflexions sur Borges, Fictions : mythe et récit*. Coll. « Ellipses », Paris : Marketing, p. 104-113.
- Collin, Françoise. 1990. « The Third Tiger; or, From Blanchot to Borges ». In *Borges and his successors : the Borgesian impact on literature and the arts*. Aizenberg, Edna (ed.). Columbia : University of Missouri Press, p. 80-95.

- Ferrer, Carolina. 2012. «La obra de Jorge Luis Borges, las ciencias y la crítica: un análisis de las bases bibliográficas», *Actas del XVII Congreso de la Asociación Internacional de Hispanistas*, Vol.6, p. 500-507.
- Gervais-Zaninger, Marie-Annick. 1988. «Hasard et Secret : les ruses du récit ». In *Analyses & réflexions sur Borges, Fictions : mythe et récit*. Coll. « Ellipses », Paris : Marketing. p. 145-150.
- Giskin, Howard. 1990. « Mystical Phenomenology of the Book in Borges ». *Revista Canadiense de Estudios Hispánicos*, vol. 14, no 2 (hiver), p. 235-247.
- Goldbloom Bloch, William. 2008. *The unimaginable mathematics of Borges' Library of Babel*. New York : Oxford University Press. 206p.
- Julien, Dominique. 1987. « L'érudition imaginaire de Jorge Luis Borges ». *Romanic Review*, vol. 78, no 3 (mai), p. 383-384
- Lafon, Michel. 1990. *Borges ou la réécriture*. Paris : Seuil. 336 p.
- Lamontagne, André. 1994. « Le livre et le monde : la référence intertextuelle chez Jorge Luis Borges ». *Tangence*, no 44 (juin), p. 19-31.
- Lapidot, Ema. 1999. « Borges between the printing press and the hypertext » In *Jorge Luis Borges Thought and knowledge in the XXth century*, Toro, Alfonso & Fernando (ed.). Leipzig : Vervuert, p. 327-351.
- Lellouche, Raphaël. 1989. *Borges ou l'hypothèse de l'auteur*. Paris : Balland, 419 p.
- Macherey, Pierre. 1987. « Borges and the Fictive Narrative ». In *Critical essays on Jorge Luis Borges*. Jaime Alazraki (comp.). Coll. « Critical essays on World Literature ». Boston : G. K. Hall & Co. p. 77-83.

- Man, Paul de. 1987. « A modern master ». In *Critical essays on Jorge Luis Borges*. Jaime Alazraki (comp.). Coll. « Critical essays on World Literature ». Boston : G. K. Hall & Co. p. 55-62.
- Merrell, Floyd. 1991. *Unthinking thinking : Jorge Luis Borges, Mathematics and the New Physics*. West Lafayette : Purdue University Press. 300 p.
- Navarro, Carlos. 1973. « The Endlessness in Borges' Fiction ». *Modern Fiction Studies*, vol.19, no 3 (automne), p. 395-405.
- Parkinson Zamora, Lois. 2002. « Borges's monsters : Unnatural wholes and transformation of genre ». In *Literary Philosophers Borges, Calvino Eco*. Gracia, Jorge J. E. Carolyn Korsmeyer et Rodolphe Gaché (eds.). New York : Routledge, p. 47-84.
- Perrin, Claude. 1988. « Borges et le mythe du cercle ». In *Analyses & réflexions sur Borges, Fictions : mythe et récit*. Coll. « Ellipses », Paris : Marketing. p. 130-140.
- Shumway, Nicolas et Thomas Sant. 1980. « The Hedonic Reader: Literary Theory in Jorge Luis Borges ». *Latin American Literary Review*, vol. 9, no 17 (automne/hiver), p. 37-55.

Corpus théorique général

- Blanchot, Maurice. 1959. *Le livre à venir*. Paris : Gallimard, 350 p.
- Genette, Gérard. 1982. *Palimpsestes : La littérature au second degré*. Paris : Seuil. 576 p.
- Gervais, Bertrand. 2007. *Figures, Lectures – Logiques de L'imaginaire Tome I*. Coll. « Erres essais ». Montréal : Le Quartanier, 248 p.
- González Echevarria, Roberto. 1990. *Myth and Archive : A theory of Latin America narrative*. Durham (N.C.) : Duke University Press, 272 p.
- Huret, Jules. 1982. *Enquêtes sur l'évolution littéraire*. Grojnowski, Daniel (ed.). « Coll. » Patrimoines, Vanves (France) : Thot. 380 p.

Rabau, Sophie. 2002. *L'Intertextualité*. Coll. « Corpus ». Paris : Flammarion. 254 p.

Site web

<http://babelborges.org>

<http://elab.eserver.org>